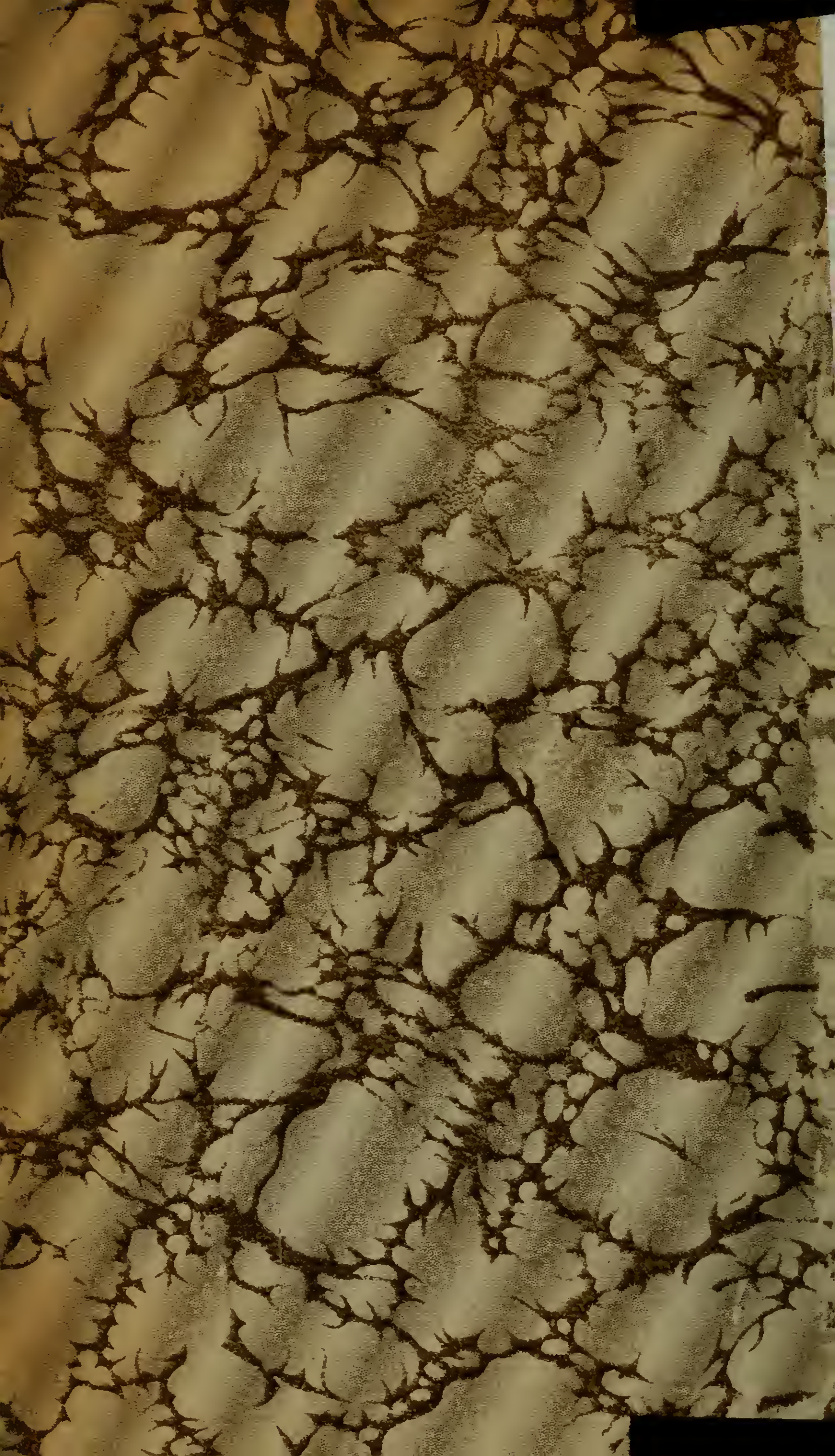
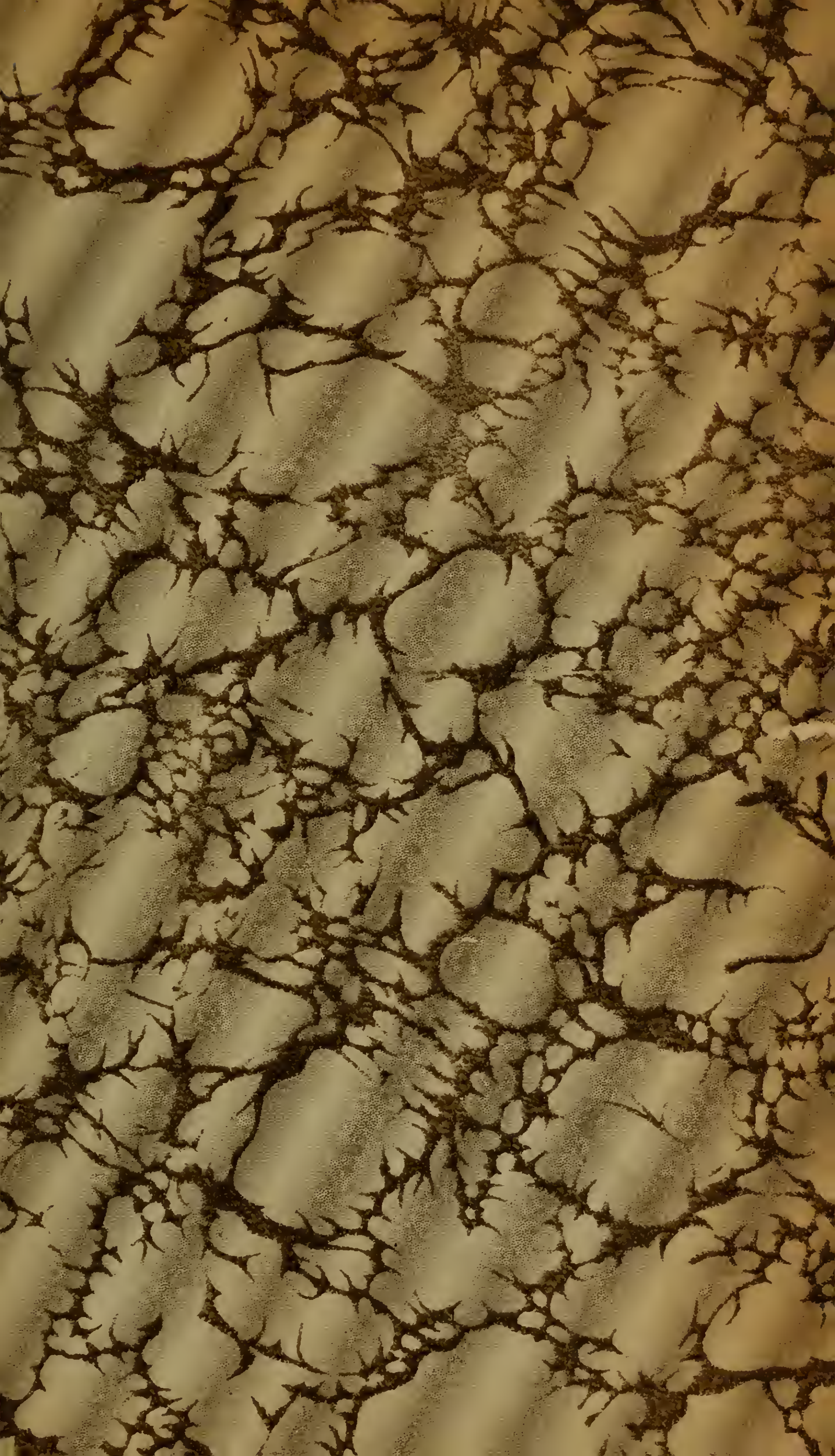


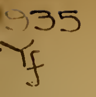






VOLTAIRE A 25 ANS

d'après la statue d'*Emile Lambert*, offerte par l'auteur à la Ville de Paris et inaugurée à la Mairie du IX[e] arrondissement le 6 novembre 1887.



COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

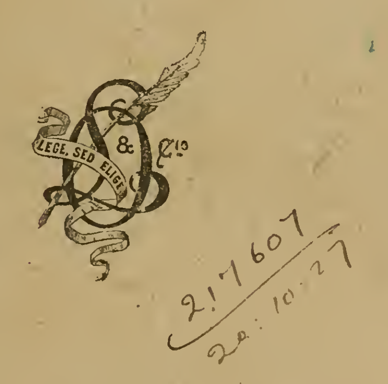
VOLTAIRE

PAR

ÉMILE FAGUET

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
CHARGÉ DE COURS A LA SORBONNE
DOCTEUR ÈS LETTRES.

Ce volume contient deux portraits



PARIS
LECÈNE, OUDIN ET Cie, ÉDITEURS
15, RUE DE CLUNY
1895



VOLTAIRE

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE DE VOLTAIRE.

(1694-1718)

François-Marie Arouet naquit à Paris en 1694. Son père, François Arouet, de bonne famille poitevine, était notaire au Châtelet. Sa mère, Marguerite Daumart, appartenait à une famille de petite noblesse, également du Poitou. Il prit plus tard le nom de Voltaire, d'un petit bien qui appartenait à sa mère, disent les uns ; simplement, disent les autres, par anagramme de son nom. (*Arouet l. j.*, c'est-à-dire *Arouet le jeune,* donne en effet, en prenant le *j* pour un *i* et l'*u* pour un *v*, *Voltaire.*

Il fit ses études chez les Jésuites du collège Louis-le-Grand, où il eut des maîtres restés célèbres par leur mérite et à cause du bien qu'il en a dit toujours : les R. P. Tellier, Tournemine, Le Jay et Porée, son professeur de rhétorique, qui lui fut toujours particulièrement cher. C'est avec le P. Porée qu'il traça le plan

et qu'il commença l'exécution de sa première tragédie, *OEdipe*. — Déjà, du reste, il avait rimé quelques petites pièces : une élégie à sa tabatière confisquée :

> Adieu, ma pauvre tabatière,
> Adieu, je ne te verrai plus ;...

une ode à sainte Geneviève, composée à quinze ans (1709) :

> . . . .
> Vous, tombeau sacré que j'honore,
> Enrichi des dons de nos rois,
> Et vous, bergère que j'implore,
> Ecoutez ma timide voix ;
> Pardonnez à mon impuissance,
> Si ma faible reconnaissance
> Ne peut égaler vos faveurs,
> Dieu même, à contenter facile,
> Ne tient pas l'offrande trop vile,
> Que nous lui faisons de nos cœurs ;

une ode sur le Vœu de Louis XIII, composée à dix-huit ans (1712).

> . . . .
> Viens ! la Chicane insinuante,
> Le Duel armé par l'Affront,
> La Révolte pâle et sanglante,
> Ici ne lèvent plus le front.
> Tu vis leur cohorte effrénée
> De leur haleine empoisonnée
> Souffler leur rage sur tes lis ;
> Leurs dents, leurs flèches sont brisées,
> Et sur leurs têtes écrasées,
> Marche ton invincible fils.

On voit déjà dans ses premiers essais, sans compter le profond sentiment religieux que Voltaire a toujours

eu quand il avait intérêt à le montrer, le goût pour les abstractions personnifiées, qui était du temps (J.-B. Rousseau) et que Voltaire a toujours gardé. C'est un des charmes de sa poésie.

Il sortit du collège en 1713, présenta son ode sur Louis XIII au concours de l'Académie française, se vit préférer l'abbé du Jarry, qui avait écrit sur le même sujet une ode où il était question de « pôles brulants, » publia son poème avec une critique de celui de son heureux rival ; en un mot débuta dans la vie littéraire, où il devait rester, toujours militant, pendant *soixante-cinq ans*.

A vingt ans il alla visiter en Hollande le marquis de Châteauneuf qui y était ministre de France, eut un commencement de roman avec Mademoiselle Dunoyer, française réfugiée, à laquelle il adressa des lettres charmantes que l'on trouvera dans sa *Correspondance*, et revint, un peu contraint par sa famille, à Paris en 1714.

Là il entra comme clerc chez un procureur, maître Alain, qui demeurait auprès de la place Maubert. C'est dans ces lieux austères qu'il connut le joyeux et indolent Thiériot, qui resta son ami toute sa vie. — Il s'y ennuyait fort, nonobstant, et trouva le moyen d'en sortir. Séduit par ses grâces et son esprit, M. de Caumartin, intendant des finances, l'emmena au château de Saint-Ange, à trois lieues de Fontainebleau. Il y causa et il y travailla. M. de Caumartin était « du beau temps du règne de Louis XIV. » Il inspira à Voltaire le goût de ce grand roi et de ce grand règne, déclinants alors, lui raconta force anecdotes, lui fit comme un tableau complet de la brillante époque, laissa dans l'esprit du jeune homme une impression qui ne devait pas s'effacer. Après quelques mois de séjour, Voltaire revient à Paris, se lance dans le monde, fréquente chez la marquise de Mimeure, chez Ninon de Lenclos, chez le grand-prieur de Vendôme,

connaît Chaulieu, le léger poète, qu'il appelle « son maître. » Chapelle, dit-il, lui est apparu en songe, et lui a parlé :

> Pour chanter toujours sur la lyre
> Ces vers aisés, ces vers coulants,
> De la nature heureux enfants,
> Où l'art ne trouve rien à dire,
> « L'amour, me dit-il, et le vin
> Autrefois me firent connaître
> Les grâces de cet art divin ;
> Puis à Chaulieu l'épicurien,
> Je servis quelquefois de maître :
> Il faut que Chaulieu soit le tien. »

Cependant Louis XIV était mort, et le duc d'Orléans commençait à régner avec le titre de Régent. En 1717 une pièce satirique, qui était d'un nommé Lebrun, et qu'on appela *les J'ai vu*, parce que chaque paragraphe commençait par les mots *j'ai vu* et qu'elle se terminait par ce vers : « J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans, » fut attribué à Voltaire, qui du reste était dans sa vingt-troisième année. Il fut mis à la Bastille le 17 mai 1717. Il s'y recueillit, remania sa tragédie d'*Œdipe*, qu'il avait commencée dès le collège, écrivit un chant du poème qui devait être plus tard la *Henriade*, composa sur la Bastille elle-même un poème très gai :

> . . . .
> L'un près de moi s'approche en sycophante :
> Un maintien doux, une démarche lente,
> Un ton cafard, un compliment flatteur,
> Cachent le fiel qui lui ronge le cœur :
> « Mon fils, dit-il, la cour sait vos mérites ;
> On prise fort les bons mots que vous dites,
> Vos petits vers et vos galants écrits ;
> Et, comme ici tout travail a son prix,

Le roi, mon fils, plein de reconnaissance,
Veut de vos soins vous donner récompense,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans un de ses châteaux. »

. . . .

« A moi, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début. C'est me jouer d'un tour ;
Je ne suis point rimeur suivant la cour ;
Je ne connais roi, prince, ni princesse ;
Et si tout-bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais :
Je les respecte ; ils sont dieux sur la terre ;
Mais ne les faut de trop près regarder.
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre :
Partant, vilain, retournez vers le roi ;
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis, c'est trop d'honneur pour moi ;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je suis content de mon bouge, et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille ;
Mes biens sont purs, mon sommeil est facile,
J'ai le repos ; les rois n'ont rien de mieux. »
J'eus beau parler et j'eus beau m'en défendre,
Tous ces messieurs, d'un air doux et badin,
Obligeamment me prirent par la main.
« Allons, mon fils, marchons ! » Fallut me rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit,
En coche clos vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles Cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard' d'un pareil logement !
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant avec douce manière
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises, commodités.
« Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,
De ses rayons n'y porta la lumière :
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur,
Vous y serez avec plus de fraîcheur. »

Puis, me faisant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la serrure,
Grilles, verrous, barreaux de tout côté :
« C'est, me dit-il, pour votre sûreté. »
. . . .

Ainsi gémissait Voltaire dans les chaînes du despotisme. Un matin on vint lui dire que son innocence était reconnue. Il se fit présenter par Nocé au Régent, qui lui fit réparation en l'invitant à sa table :

« Je remercie Votre Altesse, dit-il, de se charger de ma nourriture, et la supplie de ne plus se charger de mon logement. »

Ne manquant pas du reste de profiter de sa mésaventure pour faire sa cour, il célébra le duc d'Orléans en vers brillants, lui dédia sa tragédie d'*Œdipe*, qui allait paraître, lui lut quelques chants de la future *Henriade*, sollicita discrètement une souscription du Régent pour cet ouvrage. Toutes ces démarches se trouvent comme résumées dans la lettre suivante qui a cela de commun avec toutes les lettres de Voltaire, qu'elle est charmante :

« Monseigneur, faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une année de Bastille ? Il se flattait que, après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le temps que vous ouvrez le paradis à tout le monde. Il prend la liberté de vous demander trois grâces : la première, de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie qu'il vient de composer ; la seconde, de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poème épique *sur celui de vos aïeux auquel vous ressemblez le plus* ; et la troisième, de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre *où le mot de souscription ne se trouve point.* »

CHAPITRE II

VOLTAIRE AVANT SON SÉJOUR EN ANGLETERRE.

(1718-1726)

La tragédie d'*Œdipe* fut représentée sur le Théâtre français le 18 novembre 1718 avec un éclatant succès. Le prince de Conti écrivit une lettre de félicitations à l'auteur après la première représentation. Le poète Lamotte, auteur dramatique lui-même, chargé de lire le manuscrit pour en autoriser l'impression, suivant l'usage du temps, donna son approbation en ces termes : « Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de Corneille et de Racine, et je crois qu'à la lecture, il ne rabattra rien de ses espérances. »

Dès lors Voltaire était célèbre. On se disputait sa présence pour jouir de la conversation la plus brillante et la plus spirituelle qui fût jamais. « Il vivait de château en château, » comme il dit lui-même.

Au milieu de tout cela, avec une activité prodigieuse qui suffisait à tout, et une intelligence des affaires qu'il garda toujours, il se mêlait aux opérations financières de Pâris-Duverney et de ses frères, et réalisait en quelques années une fortune qui lui donnait dès sa jeunesse l'indépendance, et qui devait devenir énorme.

Les lettres n'étaient point négligées. En 1720 parut

Artémire, tragédie qui eut peu de succès ; et le fameux poème épique sur Henri IV, autour duquel Voltaire entretenait, par des lectures bien placées, une rumeur d'admiration préventive, grandissait et se polissait entre ses mains.

En 1722 il fit un nouveau voyage en Hollande, et passa par Bruxelles, où Jean-Baptiste Rousseau, exilé, avait fait sa demeure. Les deux poètes se virent et se complimentèrent avec la sincérité habituelle aux poètes. Puis ils se lurent réciproquement leurs vers, ce qui est aussi une de leurs habitudes. Voltaire lut le *Pour et le Contre*, dédiée à madame de Rupelmonde. C'était un poème anti-religieux, la première œuvre de ce genre que Voltaire ait écrite (1722) :

Tu veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
Aux superstitions j'arrache le bandeau ;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Et qu'enfin ma philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau,
Et les terreurs de l'autre vie.

. . . .

Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux,
Une voix plaintive et sincère,
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire ;
Mon cœur est ouvert à tes yeux ;
L'insensé te blasphème, et moi, je te révère ;
Je ne suis pas chrétien ; mais c'est pour t'aimer mieux.

. . . .

Rousseau, qui était chrétien, ou qui affectait de l'être, ne cacha point son mécontentement, et lut à Voltaire une *Ode à la Postérité*. Voltaire, piqué, la trouva détestable ; dit devant Rousseau, ou de manière que ce lui fût

répété, que c'était là une lettre qui n'arriverait pas à son adresse ; et les deux poètes se séparèrent ennemis mortels.

De retour à Paris, Voltaire remania sa tragédie d'*Artémire* et en fit une *Mariamne*, qui réusit. Sur ces entrefaites son poème sur Henri IV parut, sans qu'il eût voulu le faire paraître. Des copies en avaient été dérobées. Il parut même deux fois, à Londres en 1723, à Evreux en 1724. Cette fois l'auteur du larcin était l'abbé Desfontaines, qui, s'improvisant collaborateur de Voltaire, avait mis beaucoup de ses vers dans le poème dérobé. Voltaire protesta, promit pour une date prochaine une édition authentique et foudroya les contrefacteurs. Le poème du reste, même sous cette forme imparfaite, réussit déjà infiniment.

Il arriva alors à Voltaire (1726) une aventure absurde et cruelle, dont les suites ne furent pas malheureuses pour lui. A un dîner chez le duc de Sully, il eut le malheur de déplaire au chevalier de Rohan-Chabot : « Quel est, dit celui-ci, ce jeune homme qui parle si haut? — Monsieur, répondit Voltaire, c'est un homme qui ne traîne pas un grand nom, mais qui honore celui qu'il porte. » A quelques jours de là, Voltaire dînait encore chez M. le duc de Sully. On le fait demander dans la rue. Il sort. Deux hommes, soudoyés par le chevalier, le chargent, et l'accablent de coups de bâton. Voltaire demanda protection au duc de Sully et n'en put rien obtenir. C'est pour cela qu'il effaça le nom de Sully du poème sur Henri IV et lui substitua Mornay. Il demanda justice aux pouvoirs judiciaires du temps et fut éconduit. Il apprit à manier l'épée, et provoqua le chevalier, qui ne lui accorda aucune satisfaction. Il criait de tout son cœur contre l'insolent. Il écrivait au ministre du département de Paris :

« Je remontre très humblement que j'ai été assassiné par le brave chevalier de Rohan, assisté de six coupe-jarrets derrière lesquels il était hardiment posté. J'ai toujours cherché depuis ce temps à réparer, non mon honneur, mais le sien, ce qui était trop difficile... »

Ce Voltaire battu devenait gênant. On ne vit rien de mieux que de le mettre à la Bastille, ce qui n'était pas d'une justice très exacte. Il y resta quinze jours. Puis on lui permit d'en sortir à condition de quitter Paris. Il avait été emprisonné et exilé pour avoir été battu. Les gentilshommes avaient encore de grands privilèges.

CHAPITRE III

VOLTAIRE EN ANGLETERRE.

(1726-1729)

L'exil fut très salutaire à Voltaire. Jusque-là il était un poète brillant, un causeur très spirituel, un mondain délicieux ; mais, malgré sa puissance intellectuelle et son activité incroyable d'esprit, il était trop dispersé, trop entraîné dans le tourbillon parisien pour avoir le loisir de penser beaucoup. En Angleterre, où il alla tout d'abord, au milieu d'une nation réfléchie, grave, très savante, tournée à cette époque, plus que la France, aux études philosophiques, politiques, historiques, scientifiques, il apprit à porter son intelligence sur des objets plus sérieux qu'il n'avait accoutumé de faire. Il y apprit la littérature anglaise, et la philosophie de Locke, qui, désormais, fut son guide et l'on peut dire même l'objet de son idolâtrie.

Il *découvrit* Shakespeare, que les Anglais, après un long oubli, venaient eux-mêmes de s'aviser de ressusciter.

Il découvrit Swift, « le Rabelais de l'Angleterre, mais un Rabelais sans fatras. » Il vit et goûta Pope, qu'il devait imiter plus tard dans ses *Discours sur l'homme*. Il continua ses bonnes relations avec Bolingbroke, qu'il avait connu en France de 1714 à 1723; car à cette

époque Bolingbroke était exilé en France, et il était rentré en Angleterre presque juste à temps pour y recevoir Voltaire exilé à son tour. Il ne négligeait point, du reste, le soin de sa gloire et de ses intérêts, et on le voit, dans la même lettre, rendre hommage au génie de Swift et prier Swift de lui gagner quelques souscripteurs pour son poème :

« Vous serez surpris, Monsieur, de recevoir d'un voyageur français un *Essai* en anglais sur les *Guerres civiles de France* qui font le sujet de la *Henriade*. Ayez de l'indulgence pour un de vos admirateurs qui doit à vos écrits de s'être passionné pour votre langue au point d'avoir la témérité d'écrire en anglais.

« Vous verrez, par l'*Avertissement*, que j'ai quelque dessein sur vous et que j'ai dû parler de vous pour l'honneur de votre pays et pour l'avantage du mien : ne me défendez pas d'orner ma narration de votre nom. Laissez-moi jouir de la satisfaction de parler de vous de la même manière que la postérité en parlera. Me sera-t-il permis en même temps de vous supplier de faire usage de votre crédit en Irlande pour procurer quelques souscripteurs à la *Henriade*, qui est achevée et qui, faute d'un peu d'aide, n'a pas encore paru ? La souscription n'est que d'une guinée payée d'avance. »

Cette *Henriade*, enfin achevée en 1727, c'était ce poème sur Henri IV, imprimé frauduleusement sous le titre de la *Ligue* en 1723 et 1724, et commencé vers 1716. Elle fut publiée en 1728 avec un succès prodigieux. Il s'en vendit, seulement en France, plus de 300,000 exemplaires, et Voltaire en tira 150,000 livres, qui équivalent à 500,000 francs d'aujourd'hui environ. *La Henriade* est certainement le premier des poèmes épiques au point de vue commercial.

L'admiration fut du reste sans bornes et presque unanime. Marais résume bien l'opinion générale de ses contemporains en disant : « C'est un ouvrage merveil-

leux, un chef-d'œuvre d'esprit, beau comme Virgile, et voilà notre langue en possession du poème épique comme des autres poésies. On ne sait où Arouet, si jeune, en a pu tant apprendre. C'est comme une inspiration. Ce qui surprend, c'est que tout y est sage, réglé, plein de mœurs ; on n'y voit ni vivacité, ni brillants, et ce n'est partout qu'élégance, correction, tours ingénieux et déclamations simples et grandes, qui sentent le génie d'un homme consommé, et nullement le jeune homme. »

Ce succès rouvrit à Voltaire les portes de France. Il fut autorisé officieusement à y rentrer (1729). Il était resté en Angleterre trois ans.

CHAPITRE IV

RETOUR EN FRANCE.

(1729-1734)

Voltaire rapportait d'Angleterre *Brutus* et les *Lettres Anglaises*. Mais il ne les publia pas tout de suite. Il commença par se présenter à l'Académie française une première fois, et y échoua une première fois. Il publia sur la mort de la comédienne Lecouvreur une pièce de vers qui lui attira des embarras. On avait refusé la sépulture ecclésiastique à Mlle Lecouvreur, selon les traditions encore en usage. Voltaire s'écria, comme Malherbe au sujet de l'attentat sur la personne d'Henri IV :

Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font ces hommes cruels ?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
. . . .
Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez !
Non, ces bords désormais ne seront plus profanes,
Ils contiennent ta cendre ; et ce triste tombeau
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau !
Voilà mon Saint-Denis. Oui, c'est là que j'adore
Tes talents, ton esprit, tes grâces, tes appas :

Je les aimai vivants, je les encense encore
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur et les ingrats
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible nation
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire ;
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire,
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition ?

On trouva ces vers injurieux pour l'autorité ecclésiastique, et Voltaire fut forcé de quitter Paris et de se réfugier à Rouen sous un faux nom.

L'orage apaisé, il revint et fit représenter son *Brutus* le 11 décembre 1730 avec un assez grand succès. La comédienne Gaussin y était charmante. C'étaient ses débuts ; elle n'avait que quinze ou seize ans. Voltaire lui écrivait :

« Prodige, je vous présente une *Henriade* ; c'est un ouvrage bien sérieux pour votre âge ; mais il est bien juste que j'offre mes ouvrages à celle qui les embellit... *Brutus* est indigne de vous ; mais comptez que vous allez acquérir bien de la gloire en répandant vos grâces sur mon rôle de Tullie. Ce sera à vous qu'on aura l'obligation du succès. »

En 1731 il donna l'*Histoire de Charles XII*, pour laquelle il amassait depuis longtemps des matériaux, qui était « son ouvrage favori, et pour laquelle il se sentait des entrailles de père. » C'était son premier grand ouvrage en prose. Il fut très bien accueilli et est resté entouré de l'admiration générale. Le 7 mars 1732, il rentrait au théâtre avec *Eriphyle*, qui ne réussit pas. Il le reconnaît lui-même à peu près, dans un billet du 8 mars à M. de Cideville :

« ... *Eriphyle*, que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile, devant une assez belle assemblée qui ne fut pas

mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué ; mais on pardonne au dessert quand les autres services ont été passables. »

Très blessé, sans en convenir, de cet échec, il se mit avec fureur à écrire une *Zaïre*. Il avait mis au moins deux ans à composer et à remanier *Eriphyle* ; il écrivit *Zaïre* en vingt-deux jours. Elle parut le 13 août 1732 sur le Théâtre français. L'applaudissement fut immense. Cette fois, on mit Voltaire au-dessus de Corneille, de Racine et de l'antiquité. Sans être tout à fait de l'avis du public, Voltaire était très satisfait de sa nouvelle œuvre. Il l'appréciait bien du reste :

« *J'ai enfin osé traiter l'amour*, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule ; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si longtemps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre dans un même tableau ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. »

Et ailleurs :

« *Zaïre* est la première pièce de théâtre dans laquelle j'aie osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur ; c'est la seule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant, qui avilissait l'art des Sophocle. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille, me paraissaient ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du Corrège

au chaste et noble pinceau de Raphaël. Le public qui fréquente les spectacles est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Corrège... »

Il était dans tout l'enivrement de la gloire. Il remerciait tout le monde : le public qui, l'apercevant dans une loge, lui battait des mains ; ses amis « dont les avis ne lui avaient pas été inutiles ; » les acteurs et en particulier Mlle Gaussin, à qui il adressait la jolie épître qui suit :

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers, au théâtre applaudis ;
Protège-les : *Zaïre* est ton ouvrage,
Il est à toi, puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, tes yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante et tes sons enchanteurs
Qui du critique ont fait tomber les armes ;
Ta seule vue adoucit les censeurs.
L'Illusion, cette reine des cœurs,
Marche à ta suite, inspire les alarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs
Et le plaisir de répandre des larmes.
Le dieu des vers qu'on allait dédaigner
Est par ta voix, aujourd'hui sûr de plaire ;
Le dieu d'amour à qui tu fus plus chère,
Est par tes yeux bien plus sûr de régner :
Entre ces dieux désormais tu vas vivre.
Hélas ! longtemps je les servis tous deux.
Il en est un que je n'ose plus suivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir et t'entendre ;
Que tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leur feu qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour et t'en reparle encore !
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !

L'année suivante (1733) parut le *Temple du goût*, petit ouvrage de critique en prose mêlée de vers, où sont décrits et analysés la plupart des écrivains français de la seconde moitié du XVIIe siècle et de la première partie du XVIIIe. Les nombreuses malices que contient ce petit livre, moitié art poétique et moitié pamphlet littéraire, augmentèrent le nombre déjà grand des ennemis de Voltaire ; mais il n'en était plus à les compter.

C'est cette année aussi que commença sa longue liaison avec la marquise du Châtelet, grande dame éprise de philosophie, de mathématiques, de physique, entêtée de Newton, très intelligente et un peu folle, d'un naturel enfin très analogue à celui de Voltaire, mais qui eut pourtant sur lui une assez bonne influence, parce qu'elle l'habitua à la précision scientifique, et plus tard, comme nous le verrons, l'arracha au tumulte de Paris et lui donna le goût du travail dans la solitude. Elle fut sa seconde Angleterre.

Au moment où nous sommes, ce n'était pas encore cela. Mme du Châtelet était aussi mondaine et aussi agitée que Voltaire. Elle paraissait partout à la fois, caquetant, disputant, contant, récitant Newton, dansant et jouant la comédie. Voltaire en fut ravi. Il ne jura plus que par Emilie. Il a tracé d'elle le portrait suivant :

« Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle. Ces lettres où il ne s'agissait que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses talents. Le mot propre, la précision, la justesse et la force étaient le caractère de son éloquence. Elle *eût plutôt écrit* (remarquez le conditionnel, qui est assez perfide, tout au milieu de l'éloge, et qui avertit qu'il ne faut pas le prendre tout à fait à la lettre), elle *eût plutôt écrit* comme Pascal et Nicole que comme Madame de Sévigné. Mais cette fermeté

sévère, cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendait pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. »

Mettons en regard, pour corriger ce qu'il y a de trop complaisant dans ce portrait, le croquis suivant de Mme du Deffand, inspiré par des sentiments tout contraires, et nous aurons, en prenant l'entre-deux, une image exacte de « l'incomparable Emilie. » — « Elle travaille avec tant de soin à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet. Elle est née avec assez d'esprit ; le désir de paraître en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences abstraites aux connaissances communes. Elle croit, par cette singularité, parvenir à une plus grande réputation et à une supériorité décidée sur toutes les femmes. » Cette supériorité, en tous cas, Voltaire la lui attribuait sans hésitation. Il fit à son usage cette devise qui ne fut jamais tout à fait la sienne et qui devrait être celle de toute femme et de tout homme raisonnable :

Des repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude :
Voilà mon sort ; il est heureux.

Il lui écrivait, avec cette grâce dans l'art de complimenter, qui fut toujours si grande chez lui, sans être parfaite, parce qu'il y mêle toujours quelque exagération qui l'alourdit un peu :

Je voulais, de mon cœur éternisant l'hommage,
Emprunter la langue des dieux
Et vous parler votre langage :
Je voulais dans mes vers peindre la vive image

De ce feu, de cette âme et de ces dons des cieux
Qu'on sent dans vos discours et qu'on lit dans vos yeux
Le projet était grand ; mais faible est mon génie :
Aussitôt j'invoquai les dieux de l'harmonie,
Les maîtres qui d'Auguste ont embelli la cour ;
Tous me devaient aider et chanter à leur tour.
Leur cœur les fait parler, leur muse est naturelle ;
Vous les connaissez tous ; ils sont vos favoris ;
Des auteurs à jamais ils sont l'heureux modèle,
Excepté de vos beaux esprits
Et de Bernard de Fontenelle...

(Il faut bien que le coup de patte soit jeté, en passant, et le coup de griffe contre le confrère. Poursuivons :)

J'eus l'art de les toucher ; car je parlais de vous ;
A votre nom divin, je les vis tous paraître.
Virgile, le premier, mon idole et mon maître,
Virgile s'avança d'un air égal et doux ;
On voyait près de lui, mais non pas sur sa trace,
Cet adroit courtisan et délicat Horace...

Et c'est Ovide, et puis Tibulle. Tous se présentent, chacun avec son trait caractéristique...

Vous parûtes alors, adorable Emilie :
Je vis soudain sur vous tous les yeux se tourner ;
Votre aspect enlaidit les belles,
Et de leurs amants enchantés
Vous fîtes autant d'infidèles.
Je pensais qu'à l'instant ils allaient m'inspirer ;
Mais, jaloux de vous plaire et de vous célébrer,
Ils ont bien rabaissé ma téméraire audace.
Je vois qu'il n'appartient qu'aux maîtres du Parnasse
De vous offrir des vers et de chanter pour vous ;
C'est un honneur dont je serais jaloux
Si jamais j'étais à leur place.

Adélaïde du Guesclin parut au théâtre l'année suivante (1734). Elle fut sifflée depuis cinq heures jus-

qu'à huit sans un relâche. Ce fut, comme dit Voltaire lui-même, une « agonie » et un « enterrement. » Ce qu'il y a de curieux, c'est que la pièce, remaniée, mais très semblable à ce qu'elle était en sa nouveauté, réussit, *trente ans plus tard*, excellemment. Généralement c'est le contraire ; et non seulement il ne faudrait pas conseiller à nos auteurs de remettre au théâtre après trente ans leurs pièces sifflées, mais même il faut les dissuader d'y remettre après dix ans leurs pièces applaudies.

C'est alors que Voltaire se décida à lancer ses *Lettres philosophiques sur l'Angleterre*, ou, comme on les a appelées par abréviation et par analogie avec les *Lettres Persanes*, les *Lettres anglaises*, écrites huit ans auparavant, et qu'il avait fait paraître l'année précédente (1733), en anglais, à Londres. Elles étaient très audacieuses, contenaient force opinions hétérodoxes et firent scandale. Le Parlement les condamna à être brûlées par la main du bourreau, le 10 avril 1734. Voltaire, entraîné par une sorte d'accès d'audace, redoubla en publiant coup sur coup les trois premiers *Discours sur l'homme*, moins hardis mais aussi compromettants que les *Lettres*, et ce *Pour et Contre* qui avait scandalisé J.-B. Rousseau et à qui il donnait le titre nouveau de *Lettre à Uranie*.

L'orage fut terrible. Voltaire, avec ces alternatives de hardiesse et de faiblesse qu'il eut toujours, crut même devoir et crut pouvoir renier l'ouvrage, et l'attribuer à Chaulieu, qui était mort. Pour comble, quelques chants, plus ou moins falsifiés, de la *Pucelle*, très méprisable ouvrage à tous les points de vue, que Voltaire écrivait, avec beaucoup trop de complaisance, pour l'amusement de ses amis et pour le sien, furent colportés dans Paris ; et encore Voltaire lan-

çait sa petite satire du *Mondain*, assez innocente, mais où l'hostilité sut trouver des crimes :

Regrettera qui veut le bon vieux temps
Et l'âge d'or et le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parents ;
Moi, je rends grâce à la nature sage,
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs :
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs ;
J'aime le luxe et même la mollesse ;
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.

. . . .

Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
Ah ! le bon temps que ce siècle de fer !
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.

. . . .

Or maintenant, Monsieur du *Télémaque*,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effets, et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre style flatteur
Et votre prose, encor qu'un peu traînante ;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être battu dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C'est bien en vain que par l'orgueil séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du Paradis ont recherché la place :
Le Paradis terrestre est où je suis.

Inquiété, et surtout inquiet, Voltaire s'exila cette fois lui-même et se réfugia en Hollande en répétant le mot célèbre : « Voilà bien du bruit pour une omelette. »

CHAPITRE V

VOLTAIRE A CIREY.

(1734-1749)

Voltaire resta peu de temps à l'étranger ; mais il ne revint pas à Paris tout de suite. Il se retira avec Madame du Châtelet au château de Cirey, en Lorraine, et, pour un moment, dégoûté des vers et de la littérature, poussé du reste vers les sciences exactes par Madame du Châtelet « qui n'aimait que les mathématiques, » il donna successivement les *Eléments de la Philosophie de Newton*, l'*Essai sur la nature du feu et sur sa propagation*, les *Doutes sur la mesure des forces motrices et sur leur nature.*

Il n'abandonnait point pour cela les lettres, et n'avait aucune raison de leur être infidèle ; car en 1736 *Alzire* avait pleinement réussi. C'était l'ouvrage d'un bon poète, disaient ses amis, et « d'un bon chrétien, » disait-il. Il y avait là-dedans « des sauvages » qui avaient plu infiniment aux civilisés; il y avait surtout un vif sentiment de la tolérance qui avait visé le public du temps au point sensible. Enfin le succès avait été grand.

Lorsque Voltaire revint au théâtre avec *Zulime*, en 1740, il ne retrouva point la même faveur. Madame du Châtelet l'avait admirée; le comte d'Argental, ami dévoué de Voltaire, avait eu quelques doutes sur elle. Le public fut de l'avis de d'Argental et exprima cette

opinion plus vivement. La pièce fut jugée très froide. Mais Voltaire put se consoler par l'immense succès de son *Essai sur les mœurs*, qui parut la même année.

C'était le premier ouvrage sur la philosophie de l'histoire qui eût paru depuis Bossuet, et il était précisément la contre-partie de celui de Bossuet. Pour ces motifs, et surtout pour le second, il fut extrêmement applaudi. Voltaire passait décidément par ce livre de la classe des hommes de lettres dans celle des philosophes et des « penseurs, » pour employer un mot qui commençait à exercer beaucoup de prestige et qui n'a pas cessé d'imposer.

Cette année de 1740 est, du reste, un moment essentiel de la vie de Voltaire. Il se voyait salué comme savant, comme philosophe, comme historien ; les réputations du commencement du siècle commençaient à pâlir ; celles qui plus tard devaient balancer la sienne n'étaient pas nées encore ; et enfin son ami le prince royal de Prusse montait sur le trône sous le nom de Frédéric II. Voltaire était avec lui depuis plusieurs années en commerce constant et très affectueux. Il lui écrivait en vers et en prose des choses aimables et quelquefois des choses sérieuses.

C'était, par exemple, une relation de ce qui se passait à Cirey, relation que le prince royal avait eu la bonne grâce de demander (1738) :

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruise ?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons :
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Epicure ;
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature ;
Mais de fort loin nous vous suivons.

Ainsi, tandis qu'à l'aventure
Le dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ses traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kircher et de Newton ;
Par ce ton si philosophique
Qu'ose prendre ma faible voix
Peut-être je gâte à la fois
La poésie et la physique.
Mais cette nouveauté me pique,
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre dans ses vers lyriques
Depuis six mille ans répétés
Brode encor des fables antiques ;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Vieux enfants que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours ;
Allez remplir les hémistiches,
De ces vers pillés et postiches
Des rimailleurs suivant les cours...
Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau.
Celui qui vous mit au niveau,
En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau ;
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.
J'aime mieux ces vastes forêts :
La nature libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
. . . .

C'était, une autre fois, de gracieuses flatteries avec lesquelles Voltaire faisait sa cour à l'homme du monde qui aima le moins être courtisé comme les rois le sont d'ordinaire, qui aima le plus à être adulé spirituellement :

« J'ignore actuellement votre situation ; mais je ne vous ai jamais tant aimé et admiré. Si vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d hommes heureux ; si vous restez prince royal, vous allez les instruire. Si je me comptais pour quelque chose, je désirerais dans mon intérêt que vous restassiez dans votre heureux loisir, et que vous pussiez encore vous amuser à écrire de ces choses charmantes qui m'enchantent et qui m'éclairent. Etant roi, vous n'allez être occupé qu'à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux et de votre gloire ; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni de cette prose forte et sublime qui vous donnerait bien une autre sorte d'immortalité si vous vouliez. N'importe ; je vous souhaite un trône parce que j'ai l'honnêteté de préférer la félicité de quelques millions d'hommes à la satisfaction de mon individu. »

Et c'étaient encore de salutaires et virils conseils sur « les devoirs de la royauté » ou du moins sur ceux des devoirs de la royauté que Voltaire mettait le plus haut dans sa considération (1736) :

Prince, il est peu de rois que les Muses instruisent ;
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des Antonins sur la terre est tari.

. . . .

Savoir fouler aux pieds la coupe de l'erreur
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtisans confondre l'artifice,
Aux organes des lois enseigner la justice ;
Du séjour doctoral chassant l'absurdité,
Dans son sein ténébreux placer la vérité,

2*

Eclairer le savant et soutenir le sage,
Voilà ce que j'admire, et c'est là votre ouvrage.
. . . .

Et c'était enfin, par un raffinement de bonne grâce, un billet en vers écrit par Voltaire et supposé écrit par Madame du Châtelet, comme si ce n'était pas trop, pour louer dignement « le héros, » que le génie d'un grand poète s'exprimant par la bouche d'une belle dame. Madame du Châtelet est donc censée écrire au prince royal (1738) :

Un peu philosophe et bergère,
Dans le sein d'un riant séjour,
Loin des riens brillants de la cour,
Des intrigues du ministère,
Des inconstances de l'amour,
Des absurdités du vulgaire,
Toujours sot et toujours trompé.
Et de la troupe mercenaire
Par qui ce vulgaire est dupé,
Je vis heureuse et solitaire.
Non pas que mon esprit sévère
Haïsse par son caractère
Tous les humains également :
Il faut les fuir : c'est chose claire,
Mais non pas tous assurément ;
Vivre seule dans sa tanière
Est un assez méchant parti ;
Et ce n'est qu'avec un ami
Que la solitude doit plaire.
Pour ami j'ai choisi Voltaire ;
Peut-être en feriez-vous ainsi.
Mes jours s'écoulent sans tristesse ;
Et dans mon loisir studieux,
Je ne demande rien aux dieux
Que quelque dose de sagesse,
Quand le plus aimable d'entre eux (1)

(1) A savoir Frédéric lui-même.

A qui nous érigeons un temple
A, par ses vers doux et nombreux,
De la sagesse que je veux
Donné les leçons et l'exemple.
Frédéric est le nom sacré
De ce dieu charmant qui m'éclaire.
Que ne puis-je aller à mon gré
Dans l'Olympe où l'on le révère !
Mais le chemin m'en est bouché :
Frédéric est un dieu caché,
Et c'est ce qui nous désespère.
Pour moi, nymphe de ces coteaux,
Et des prés si verts et si beaux,
Enrichis de l'eau qui les baise,
Soumise au fleuve de la Blaise,
Je reste parmi mes roseaux.
Mais vous, du séjour du tonnerre
Ne pourriez-vous descendre un peu ?
C'est bien la peine d'être dieu
Quand on ne vient pas sur la terre !

Oh ! le joli billet d'invitation !

A ces agaceries flatteuses et spirituelles Frédéric n'était pas resté insensible et, lui aussi, en vers et en prose également, en prose nette et limpide, en vers durs et lourds, mais quelquefois vigoureux et pleins, il caressait ses amis de Cirey, avec l'affectation constante d'oublier absolument la distance sociale qui les séparait de lui. On est un prince royal, on est un héritier présomptif de la couronne, on va être roi ; mais on est philosophe, on appartient au « siècle des lumières, » et surtout on sait se faire des partisans à l'étranger, ce que malheureusement, depuis Louis XIV, la royauté française ne savait plus faire. — Or ce charmant prince royal, en 1740, devenait roi. Il l'annonçait lui-même à Voltaire, avec toutes sortes de coquetteries très flatteuses, dans la lettre suivante :

Non, ce n'est plus du mont Rémus,
Douce et studieuse retraite,
D'où mes vers vous sont parvenus,
Que je date ces vers confus ;
Car dans ce moment le poète
Et le prince sont confondus.
Désormais mon peuple que j'aime
Est l'unique dieu que je sers ;
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaisirs, Voltaire même ;
Mon devoir est mon Dieu suprême.
Qu'il entraîne de soins divers !
Quel fardeau que le diadème !
Quand ce Dieu sera satisfait,
Alors dans vos bras, cher Voltaire,
Je volerai, plus prompt qu'un trait,
Puiser dans les leçons de mon ami sincère,
Quel doit être d'un roi le sacré caractère.

« Vous voyez, mon cher ami, que le changement du sort ne m'a pas tout à fait guéri de la métromanie et que peut-être je n'en guérirai jamais. J'aime trop l'art d'Horace et de Voltaire pour y renoncer. »

A quoi Voltaire, ravi, répondait, comme devant les cieux ouverts :

« Sire, si *votre sort est changé*, votre belle âme ne l'est pas ; mais la mienne l'est. J'étais un peu misanthrope, et les injustices des hommes m'affligeaient trop. Je me livre à présent à la joie avec tout le monde. Grâce au ciel, Votre Majesté a déjà rempli presque toutes mes prédictions. Vous êtes déjà aimé et dans vos États et dans l'Europe. Un résident de l'Empereur disait, dans la dernière guerre, au cardinal de Fleury : « Monseigneur, les Français sont bien aimables ; mais ils sont tous Turcs. » L'envoyé de Votre Majesté peut dire à présent : « Les Français sont tous Prussiens »... Il y a une chose que je n'oserais jamais demander au roi, mais que j'oserais prendre la liberté de demander à l'homme :

c'est si le feu roi a du moins connu et aimé tout le mérite de mon adorable prince avant de mourir. Un mot de votre adorable main me ferait entendre tout cela... »

Et après la lettre intime, pleine d'une si cordiale naïveté, venait l'épître officielle, d'un ton plus soutenu et d'une allure plus oratoire, mais remplie des mêmes sentiments (1740) :

Quoi ! vous êtes monarque, et vous m'aimez encore !
Quoi ! le premier moment de cette heureuse aurore
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux !
. . . .
Poursuivez ! Remplissez des vœux si magnanimes :
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes ;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts et d'aimer les humains.
. . . .
Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage ;
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage
Consulter la prudence et suivre l'équité.
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité ;
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste.
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste,
Le conquérant est craint, le sage est estimé ;
Mais le bienfaisant charme, et seul il est aimé.
Lui seul est vraiment roi : sa gloire est toujours pure ;
Son nom parvient sans tache à la race future.
A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits ?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois :
A peine a-t il un nom fameux par la victoire :
Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise et ses murs abattus
N'ont point éternisé le grand nom de Titus.
Il fut aimé : voilà sa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous, son rival aimable,
Effacez le héros dont vous suivez les pas :
Titus perdit un jour ; et vous n'en perdrez pas.

L'année était donc bonne pour Voltaire, et du reste toute la période de sa vie où nous sommes arrivés. Il avait le loisir, la vie luxueuse qu'il aimait, la sécurité, la gloire, la puissance, une santé qui n'avait pas été très bonne, dans sa jeunesse, qui devait devenir très fragile plus tard, et qui à cette époque était excellente, et enfin la puissance de travail, extraordinaire, qu'il ne cessa jamais d'avoir pendant soixante-cinq ans. Il se multipliait. Historien, philosophe, savant, il ajoutait sans cesse de nouveaux genres d'activité à ceux qu'il avait autrefois, sans délaisser les anciens :

> Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme,

disait-il, et il les satisfaisait tous. Il donnait au théâtre en 1742 *Mahomet*, pièce à tendances, comme nous disons de nos jours, où il flétrissait le fanatisme, et en 1743 *Mérope*, où il revenait à la conception dramatique de sa jeunesse, à la « tragédie sans amour, » mais cette fois avec un vrai talent et un plein succès. La pièce fut un triomphe. Mademoiselle Dumesnil y « fit pleurer le parterre pendant trois actes de suite. » Voltaire « ne pouvait paraître à la comédie sans qu'on lui battît des mains. » Bref, jamais pièce, depuis le *Cid*, n'avait si complètement enlevé tous les suffrages.

C'était le moment de frapper une seconde fois aux portes de l'Académie française. Voltaire n'y manqua point. Il avait des protecteurs, ce qui, à cette époque bien éloignée de nous, n'était pas inutile. Il était soutenu par le maréchal de Richelieu, son ami de jeunesse, et par Madame de Châteauroux, alors toute-puissante. Mais il était combattu par M. de Maurepas, le ministre. Il paraît que Voltaire alla trouver M. de Maurepas et lui demanda si, en effet, il devait le compter parmi ses

ennemis, et que M. de Maurepas répondit : « Oui, et je vous écraserai. » Il l'écarta, du moins. « Après deux mois et demi de recherches, » dit Voltaire, « il trouva un évêque, » Paul de Luynes, depuis cardinal, pour l'opposer à l'auteur de *Mérope*. De Luynes fut élu. « Je crois, conclut Voltaire, qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'Académie et de m'en tenir aux bontés du public. » Il devait revenir sur cette décision.

CHAPITRE VI

VOLTAIRE BIEN EN COUR.

Il manquait quelque chose à Voltaire pour que cette universalité à laquelle il tendait fût complète au moins à un moment de sa vie : c'était de se mêler à la politique active. Il s'y mêla à cette époque. Le gouvernement français, qui était en guerre avec Frédéric II, désirait la paix et ne voulait pas la demander. Il songea à profiter de l'amitié personnelle qui semblait unir Frédéric et Voltaire, pour engager une négociation tout officieuse et secrète. Voltaire fit le voyage de Berlin, fut bien reçu et du reste n'obtint rien ; mais il devint ainsi, pour quelque temps, personnage sympathique à la cour de France. Les deux d'Argenson, alors tous les deux dans le ministère, l'employèrent à différents travaux politiques ou diplomatiques.

Enfin il plut à Madame de Pompadour, alors puissante (1745) de la même façon que l'avait été précédemment Madame de Châteauroux. Elle lui commanda une petite pièce de théâtre pour les divertissements de la cour. Ce fut *la Princesse de Navarre*, qui réussit pleinement. Voltaire fut nommé, en récompense, historiographe et peu après gentilhomme ordinaire du roi. Il se félicita de ces honneurs, tout en souriant un peu :

> Mon *Henri IV* et ma *Zaïre*,
> Et mon Américaine *Alzire*

Ne m'ont valu jamais aucun regard du roi.
J'eus beaucoup d'ennemis avec très peu de gloire.
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire.

Désormais il pouvait être académicien. Il le fut sans difficulté, surtout après son *Poème sur la bataille de Fontenoy*. On n'exigea de lui qu'une formalité, qui eût peut-être été pénible à quelque autre, mais qui, il faut bien le dire, lui coûta peu : c'était d'écrire au R. P. de la Tour, principal du collège Louis-le-Grand, une lettre pleine de sentiments de soumission à l'Église. Il l'écrivit ; « *tantum mortalia pectora cogis*, *Famæ sacra fames ;* » et en voici quelques extraits :

« Mon révérend Père, ayant été longtemps dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre, et de *vous faire un aveu public de mes sentiments dans l'occasion qui se présente*...

« A l'égard de certain libelle de Hollande qui me reproche d'être attaché aux Jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à tel autre : *Vous êtes un calomniateur* ; je lui dirai au contraire : *Vous dites la vérité*. J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on qu'on soit sans reconnaissance envers ses maîtres ?... Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du P. Porée qui est également chère à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses, et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons : je serais revenu souvent les entendre...

« Pendant les sept années que j'ai été élevé dans la maison des Jésuites, qu'ai-je vu chez eux ? La vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes

élevés par eux comme moi : il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir...

« L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immense et oublié de ses calomnies ; il pourra m'imputer des sentiments que je n'ai jamais eus, des livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand Corneille dans une pareille occasion : « *Je soumets mes écrits au jugement de l'Eglise* » Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare, à lui et à ses semblables, que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui. » Etc.

Grâce à cette déclaration solennelle, et peut-être sincère, Voltaire entra enfin à l'Académie en avril 1746. Il avait cinquante-deux ans. Il pouvait dire, comme le personnage de la *Métromanie* :

Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva.

Il fut très heureux de cette aventure, quoique tardive, et se laissa aller quelque temps à ce goût du monde et des sociétés brillantes qu'il a toujours eu, toujours combattu par amour du travail, mais que l'amour du travail ne réussit jamais à vaincre quand il est né en nous en même temps que nous

C'est ainsi qu'on le voit beaucoup, à cette époque, non seulement à la cour, mais à la « petite cour » aussi, chez Madame la duchesse du Maine, au château de Sceaux, dont il faisait les délices toutes les fois qu'il y paraissait. Là il se faisait le soupirant de la duchesse en vers charmants. Elle lui avait donné la chambre occupée auparavant par M. de Saint-Aulaire, qui, dans son extrême vieillesse, toujours aimable, s'était établi dans l'office d'attentif et de « berger » de la duchesse. Voltaire, aussitôt, écrivait :

J'ai la chambre de Saint-Aulaire,
Sans en avoir les agréments ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergère :
Il faut tout attendre du temps
Et surtout du désir de plaire.

Ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi galant à l'endroit de Mme du Châtelet, qui était à Sceaux avec lui, et qui jouait la comédie sur le théâtre du château. Mme du Châtelet ayant joué le rôle d'Issé, favorite d'Apollon, dans une pièce mythologique de La Motte, Voltaire écrivait en l'honneur et de Mme du Châtelet et de Mme la duchesse du Maine tout à la fois :

Etre Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers,
Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ;
Non pour tirer des accords de sa lyre :
De plus doux chants font retentir ces lieux ;
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

Il s'essayait à la comédie, où il ne réussit jamais complètement, et donnait en 1747 *La Prude* et en 1749 *Nanine*, la meilleure de ses pièces du genre comique, ou plutôt du genre souriant. En 1748 il fit jouer la tragédie de *Sémiramis*, pièce à grand spectacle, dans laquelle il cherchait à briser ou à ployer du moins le moule un peu trop uniforme, selon lui, de la tragédie classique française. La pièce fut très bien accueillie. La beauté de la décoration dont se loue Voltaire lui-même, y fut pour quelque chose. De très pathétiques situations et de beaux vers firent le reste.

Il est à noter que c'est cette même année que Voltaire se hasarda, le plus heureusement du monde du reste, dans un genre nouveau. Le premier de ses charmants romans en prose, *Zadig*, est de cette époque. Il était colporté sous le manteau. Voltaire le reniait, même dans ses lettres à ses amis, et écrivait à d'Argental :

« Je serais très fâché de passer pour l'auteur de *Zadig*, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes téméraires contre notre sainte religion. Voyez quelle apparence !... Vous parlez de *Zadig* comme si j'y avais part ; mais pourquoi me nomme-t-on ? Je ne veux rien avoir à démêler avec les romans. »

Mais il ne laissait pas d'en être fier, et, au moins au point de vue littéraire, il avait raison.

Cette vie littéraire et mondaine à la fois le charmait, le fatiguait, autant qu'il pouvait n'être pas infatigable, et de temps en temps lui faisait pitié, selon son humeur. Il la peignait joliment, à cette époque même, à la bonne et ingénue Mme Denis, sa nièce, dont le défaut n'était pas de détester la vie mondaine :

Vivons pour nous, ma chère Rosalie ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains :
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.
Après dîné l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire :
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd *panier* qui flotte aux deux portières.

Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie et s'en repent déjà,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit : « Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme.
Joignez un peu votre inutilité
Au lourd fardeau de mon oisiveté. »
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. . . . .
Lors dans la chambre entre Monsieur l'abbé...
Vient à la piste un fat en manteau noir...
Un officier arrive et les fait taire......
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix...
Ciel ! quels propos ! Ce pédant du palais
Blâme la guerre et se plaint de la paix.
Ce vieux César, en sablant du champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne,
Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire
Qu'il ne croit point et qu'il veut faire croire.
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole ?
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les sots, pour qui pense si courts ?
Mais que ferais-je ? où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde ; on le condamne, on l'aime,
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui.
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.

. . . .

Ah ! cachons nous ! Passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages,

Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure !
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas !....

CHAPITRE VII

DEPUIS LA MORT DE MADAME DU CHATELET JUSQU'AU DÉPART POUR LA PRUSSE.

(1749-1750)

L'année 1749 porta à Voltaire un coup cruel par lui-même, et qui eut sur la conduite de sa vie, pour un certain temps, une très funeste influence. Il perdit subitement son « amie de vingt ans, » Madame du Châtelet. Ils s'étaient aimés, ils s'étaient disputés, ils s'étaient querellés, ils s'étaient trahis, ils s'étaient quittés, ils s'étaient réconciliés : toutes ces choses sont des liens puissants. La douleur de Voltaire fut profonde. Il écrivait à Madame du Deffand le 10 septembre 1749 :

« Je viens de voir mourir, Madame, une amie de vingt ans qui vous aimait véritablement et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage... C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. Je reviens à Paris sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une âme respectable. »

Il écrivait à M. l'abbé de Voisenon :

« Mon cher abbé, mon cher ami, quelle suite funeste, quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être ! Conservez-vous, vivez, et, si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais... Il faudra bien revenir à Paris ; je compte vous y voir. *J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris* : je vous en dirai les raisons. Ah ! cher abbé, quelle perte ! »

Il écrivait à Monsieur et à Madame d'Argental :

« Je ne sais combien de jours nous resterons dans cette maison que l'amitié avait embellie et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous... Je meurs dans ce château ; une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi... Mon état est horrible ; vous en sentez toute l'amertume, et vos âmes charmantes l'adoucissent. Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je vous aime tous deux autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison ? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront. Je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt... »

Ceci est très important, et pour bien entendre le caractère de Voltaire, et pour l'intelligence aussi de ce qui va suivre. En 1749, Voltaire, âgé de cinquante-cinq ans, ne parle plus de la mort de Madame du Châtelet, comme il parlait vingt ans auparavant de la mort d'une autre amie dont il rapportait les dernières paroles en disant qu'elles étaient « à mourir de rire. » Il est vraiment ému, il songe à sa mort à lui-même ; la solitude lui apparaît comme épouvan-

table, il a besoin d'être aimé et entouré; il veut à tout prix vivre auprès de gens qui l'aiment, auprès des d'Argental, les plus fidèles en effet, et les plus affectueux des amis qu'il ait jamais eus.

Cet état d'âme expliquera, sans qu'il soit besoin de faire intervenir un motif de vanité, qui du reste a eu encore sa part, la détermination qu'il prendra bientôt d'aller vivre avec Frédéric II.

Il n'y alla pas cependant tout de suite, quoique très vivement sollicité. Il vint à Paris, puis il fit un séjour à Sceaux chez la duchesse du Maine, et se consola par le travail. Il écrivit coup sur coup *Oreste*, joué en 1750, *le Duc de Foix* (transformation d'*Adélaïde du Guesclin*) qui devait être joué en 1752, et *Rome sauvée* qui fut représentée la même année.

Mais quelques déboires, qui eussent été légers pour un autre, très pénibles pour son caractère infiniment susceptible et irritable, faisaient qu'il jetait souvent les yeux du côté de Berlin. Madame de Pompadour, qui l'avait protégé très complaisamment, se refroidissait à son égard, sans autre cause très appréciable que la mobilité féminine, qui est presque aussi grande chez les femmes que chez les hommes. Elle se plaisait même à lui faire une guerre sourde en lui opposant Crébillon, le vieux poète tragique, qu'elle avait, pour ainsi dire, ressuscité. C'était le renversement des alliances, jeu auquel on sait que Madame de Pompadour était experte.

Certains signes de défaveur étaient très visibles d'autre part. Un soir, après une représentation d'un poème dialogué, *Le Temple de la Gloire*, sur le théâtre de Versailles, Voltaire s'approcha du roi et lui demanda: « Trajan est-il content ? » Le roi ne voulut pas sentir le compliment et ne voulut voir que la familiarité.

Il tourna le dos. Le départ de Voltaire pour Berlin dut être décidé ce jour-là.

Rien n'était moins philosophique que de quitter une cour pour aller en chercher une autre, et que de s'imaginer que, courtisan en Prusse, on aurait plus d'indépendance, on recueillerait plus d'égards, on essuierait moins d'avanies, on aurait moins de tracas que courtisan en France ; mais le cœur humain est ainsi fait ; ces illusions sont aussi naturelles qu'elles sont absurdes ; et Voltaire est un exemple de cette vérité que ce n'est guère qu'à la soixantaine qu'on devient sage. Il y a toujours quelque bonne leçon à prendre dans la vie des grands hommes.

CHAPITRE VIII

VOLTAIRE A BERLIN

(1750-1753)

Voltaire partit pour Berlin à la fin de juin 1750. En passant par le village de Lawfelt où une bataille sanglante avait été livrée trois ans auparavant, il improvisa le couplet suivant :

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il, justes dieux ! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Simoïs ?
Ah ! ce qui paraît grand aux mortels éblouis
Est bien petit aux yeux du sage.

Il mit longtemps à faire le reste du voyage. Il dut séjourner quinze jours à Clèves, « où malheureusement, ni la duchesse de Clèves ni le duc de Nemours n'étaient dans le château (1), » par suite d'une méprise concernant les relais ordonnés par le roi de Prusse. Arrivé à Potsdam, résidence de Frédéric II, vers le milieu du mois de juillet, il fut quelque temps dans le ravissement de sa

(1) Allusion aux deux personnages principaux du roman de Mme de La Fayette *La Princesse de Clèves*.

nouvelle fortune. Vingt mille livres de pension, la croix du Mérite, la clef de chambellan, un logement au palais et un équipage étaient choses agréables au premier regard. Il écrivait aux d'Argental :

« Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs ; opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poète, grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté ! Qui le croirait ? Tout cela pourtant est très vrai. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire... »

Il le voyait en effet, en son cabinet, à sa table, à sa toilette, et partout savait lui plaire. Etant à la toilette du roi avec Maupertuis, le savant, et le roi leur faisant remarquer qu'il avait déjà des cheveux blancs, Voltaire se tournait vers Maupertuis et disait :

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils ressemblent à ses talents :
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

Le roi quittant Potsdam avec sa cour et Voltaire lui même pour aller à Berlin, Voltaire faisait des adieux au séjour de Potsdam dans les vers suivants :

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,
Retraite du vrai sage et temple du vrai juste !
J'y voyais Horace et Salluste,
J'étais auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne,
D'un peuple qui l'attend contenter les désirs !
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs !
Que j'aimais l'homme en lui ! Pourquoi faut-il qu'il règne ?

Mais encore il ne goûtait guère moins les fêtes de la cour officielle que les plaisirs familiers de la cour intime. Les splendeurs du siècle de Louis XIV semblaient pour lui renaître autour de Frédéric II. Il écrivait aux d'Argental au mois d'août 1750 :

« Un carrousel composé de quatre quadrilles, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changent la nuit en jour : tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV, qui renaît sur les bords de la Sprée ? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'au dîner ; qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres ; qui daigne travailler avec moi trois heures de suite ; qui soumet à la critique son grand génie, et qui est, à souper, le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls ? »

Le charme fut vite dissipé. Voltaire ne tarda pas à s'apercevoir que Frédéric II n'était pas tout douceur, et qu'il « égratignait d'une main en caressant de l'autre. » Il y eut d'abord des « bouderies » suivies « d'explications » et accord, puis des différends plus graves. Par exemple, Maupertuis, dont il a été fait mention plus haut, savant français, était président de l'Académie des sciences de Berlin. Cette Académie condamna les idées et théories d'un savant nommé Kœnig. Voltaire prit la défense de celui-ci. Frédéric II, qui n'entendait pas raillerie sur l'autorité de son Académie, fit savoir à Voltaire, assez fermement, qu'il eût à cesser cette polémique. Voltaire, piqué, écrivit une bouffonnerie contre Maupertuis intitulée : *Histoire du docteur Akakia et du natif de Saint-Malo*. Ce pamphlet fut connu de Frédéric,

qui demanda à Voltaire la suppression du manuscrit, et l'obtint. Mais il n'est pas besoin de dire qu'il y en avait déjà une copie en Hollande et qu'elle parut. Le roi fit brûler le pamphlet par la main du bourreau sous les fenêtres de Voltaire. Celui-ci fit un paquet de son collier, de sa clef de chambellan et du brevet de sa pension, et l'envoya à Frédéric en écrivant dessus :

Je les reçus avec tendresse,
Je les renvoie avec douleur,
Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Il y eut réconciliation. Mais les blessures étaient faites et s'envenimaient. On colportait des propos aigres des deux parts. Voltaire avait dit, parlant du travail de correction qu'il faisait sur les œuvres de Frédéric : « Je lave son linge sale. » Frédéric avait dit : « On suce l'orange et on jette l'écorce. » La vie devenait difficile. Voltaire, avec des réticences, laissait percer, dans ses lettres à ses amis de France, le désir de retourner parmi eux.

« Je me flatte que Mme d'Argental, M. du Pont de Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin auront toujours pour moi les mêmes bontés ; et qui sait si un jour... car... Adieu, je vous embrasse tendrement. »

. . . .

« Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer et que la mer reçoit la Seine, et que votre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine, et je vous dis : « Pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de votre feu ? »

Il songeait aux moyens de quitter Berlin. Ce n'était pas aussi facile qu'on pouvait le croire et que le

croyaient les amis de Paris. Les protecteurs sont plus difficiles à quitter qu'à acquérir. Les gens qui vous ont tenu dans une sorte de domesticité et qui ne vous aiment plus, sont partagés entre le désir de se séparer de vous et la crainte que vous n'alliez ailleurs dire ce que vous savez d'eux. Aussi Voltaire négociait-il avec d'extrêmes difficultés sa mise en liberté. Il proposait d'aller vivre dans le *Marquisat*, maison de plaisance du roi de Prusse, à quelque distance de Potsdam, quelque chose comme le Trianon de là-bas. Il proposait d'acheter une maison de campagne en Prusse, et d'y vivre avec sa nièce, M[me] Denis, en simple particulier. Il proposait surtout, mais timidement, de s'en retourner d'où il était venu. Frédéric, sans lui accorder cette permission, le maltraitait fort et se plaignait aigrement de l'esprit tracassier de Voltaire et de tout le désordre qu'il avait mis dans les alentours du roi.

« J'ai été bien aise de vous recevoir chez moi ; j'ai estimé votre esprit, vos talents, vos connaissances, et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs et de s'exposer à l'orage, venait ici pour se réfugier comme en un port tranquille. Mais vous avez d'abord, d'une façon assez singulière, exigé de moi de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles. J'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais à mon service.

« D'Arnaud (1) a eu des torts envers vous ; un homme généreux les lui eût pardonnés ; un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'eût rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie lui parler d'affaires dont vous n'aviez pas à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission... Vous avez fait un train affreux dans toute la ville... J'ai conservé la paix dans ma

(1) Littérateur français, hôte, lui aussi, de Fréderic II.

maison jusqu'à votre arrivée; et je vous avertis que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très mal adressé. J'aime les gens doux et paisibles qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie. En cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici à Potsdam, et vous pouvez tout autant rester à Berlin. »

Voltaire n'avait pas, en définitive, plus de chance avec « Salomon » qu'avec « Trajan. » Enfin il obtint, sous prétexte de santé, un simple congé pour aller prendre les eaux à Aix-en-Savoie, avec promesse de revenir.

Il partit de Berlin le 26 mars 1753.

A peine était-il parti qu'on courut après lui. Du moins, autorisé ou non à cette démarche, le résident de Prusse à Francfort, un nommé Freytag, mit Voltaire aux arrêts et sous la surveillance de ses fonctionnaires, prétendant que Voltaire avait emporté avec les siennes les « *poéshies* du roi son maître. » Séquestre, vexations, bagages fouillés pour retrouver ces fameuses poésies royales, somme d'argent que Freytag extorqua à Voltaire pour frais d'arrestation, la persécution, parfaitement illégale du reste, fut complète. Frédéric II désavoua son fonctionnaire; mais il est incontestable qu'il eut une assez mauvaise posture, volontairement ou non, dans cette affaire. Voltaire n'avait aucune envie, en quittant Potsdam, de revenir en Prusse; mais à partir de l'aventure de Francfort, il n'en pouvait avoir même aucune velléité.

Déplorable odyssée, suite d'une étourderie ou d'un mouvement de rancune, et que Voltaire dut toujours

regretter et se reprocher. Ce devait être, du reste, sa dernière folie. La leçon était forte ; elle fut salutaire. Les exils, forcés ou spontanés, de Voltaire lui furent toujours utiles. D'Angleterre il était revenu philosophe; de Prusse il revint sage.

CHAPITRE IX

DE BERLIN A FERNEY

(1753-1760)

Ce n'est pas que Voltaire eût perdu son temps en Prusse. Il y avait achevé plusieurs ouvrages. Il en avait commencé d'autres. Il y avait écrit deux contes très jolis : *Memnon ou la sagesse humaine*, et *Micromégas* ; une dissertation de philosophie politique : *Pensées sur le gouvernement* ; une tragédie : *Rome sauvée* ; le fameux *Poème sur la Loi naturelle* ; et enfin il y avait terminé et publié le *Siècle de Louis XIV,* ce qui était, d'abord un très bel ouvrage, ensuite, comme il l'écrivait à ses amis, une belle porte ménagée pour sa rentrée en France, au cas où il deviendrait nécessaire ou expédient qu'il y revînt. Il avait commencé à collaborer à l'*Encyclopédie*, qui venait de se fonder et où il publia un très grand nombre d'articles, qui devinrent, dans la suite, remaniés et augmentés, le fameux *Dictionnaire philosophique.*

Il ne rentra pas à Paris, dont le séjour n'eût pas été très sûr pour lui. Il s'arrêta à Colmar pendant quelque temps, puis erra en Alsace, évidemment désemparé, inquiet, et ne sachant plus où fixer sa vie. C'est ainsi qu'il songe à s'enterrer tout un hiver et qu'il s'enterra en effet pendant quelques semaines, à Luttenbach. C'est

de là qu'il écrit à d'Argental cette lettre très caractéristique de son état d'esprit à cette époque :

« Au pied d'une montagne, le 10 octobre (1753).

« Mon cher ange, il me semble que je suis bien coupable : je ne vous écris point, et je ne fais pas de tragédies. J'ai beau être dans un cas assez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les *héros des siècles passés*, à moins que je ne trouve quelque princesse mise en prison pour avoir été secourir un oncle malade (1). Cette aventure me tient plus au cœur que toutes celles de Denys et d'Hiéron... Tout ce que je peux faire, c'est de soutenir tout doucement mon état et ma mauvaise santé. Je ne me pique point d'avoir du courage ; il me semble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment sans se plaindre à personne, cacher ses douleurs à tout le monde, les répandre dans le sein d'un ami comme vous : voilà à quoi je me borne.... Je ne sais pas trop ce que je deviendrai et où j'irai finir mes jours. Que ne puis-je, au moins, mon cher ange, vous revoir avant de sortir de cette vie ! J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges... »

C'est de là encore qu'il écrivait à la comtesse de Lutzelbourg, en s'efforçant de sourire, mais d'un ton, malgré tout, assez mélancolique :

« J'ai été, madame, chercher dans les Vosges la santé qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage ; cette petite maisonnette dont vous me parlez m'accommoderait fort. Je serais à portée de vous faire ma cour... Tout mal arrive avec des ailes et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide... Portez-vous bien, madame ; supportez la vie. Lorsqu'on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne. Traînons donc. J'en jouirais délicieusement, madame, si j'étais dans votre voisinage. »

(1) Mme Denis avait partagé la captivité de son oncle à Francfort.

Il retourna à Colmar vers la fin de 1753, et y resta jusqu'au 8 juin 1754.

A cette époque, sans doute pour qu'il n'y eût aucune façon de vivre par laquelle Voltaire n'eût passé au moins un moment, il se retira au couvent, chez les Bénédictins de Senones ; il « se fait bénédictin, » comme il dit en riant. Il faut entendre, comme on le pense bien, qu'il entra chez les Bénédictins de l'abbaye de Senones comme pensionnaire, pour y profiter d'une savante et immense bibliothèque. Il y travaillait à son *Histoire générale*, c'est-à-dire à son *Essai sur les mœurs*, incessamment remis sur le chantier, et qui ne fut, dans sa forme définitive, tel que nous l'avons maintenant, terminé qu'en 1754.

Il resta à l'abbaye jusqu'au 2 juillet, et se rendit aux eaux de Plombières.

A la fin de juillet, il était revenu à Colmar, où il demeura jusqu'au 10 novembre. C'est alors que, toujours incertain, il partit pour Lyon, où le duc de Richelieu, son très ancien et assez fidèle ami, lui donnait rendez-vous. Sa carte de visite aux habitants de Lyon est jolie :

Il est vrai que Plutus est au rang de vos dieux
Et c'est un riche appui pour votre aimable ville :
    Il n'est point de plus bel asile ;
Ailleurs il est aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que dieu de la richesse ;
    Vous en faites le dieu des arts :
    J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole et les eaux du Permesse.

Du reste, il savait moins que jamais où il irait « finir ses jours. » Pour Paris il n'y fallait pas songer. De nouvelles affaires, assez graves, l'en écartaient. *La Pucelle*,

en partie au moins, lui avait été dérobée, et circulait, et faisait un scandale épouvantable. Voltaire avait la manie de montrer à tous ses amis ceux de ses ouvrages qu'il voulait tenir secrets, et s'étonnait ensuite qu'ils courussent le monde. Il fallait donc continuer de se tenir dans un demi-exil.

Encore fallait-il s'établir quelque part. Où donc ? A cette date encore (20 novembre 1754), Voltaire n'en savait rien : « Je ne sais où je vais, ni où j'irai. » Cependant on voit qu'il songe déjà à la Suisse : « Je pourrai bien aller passer l'hiver sur quelque coteau méridional de la Suisse. »

En effet, dans les premiers jours de décembre, il était établi au château de Prangins, près du lac de Genève, dans le pays de Vaud. Ces contrées lui plurent tout de suite, malgré quelques ennuis qu'en ces lieux mêmes la liberté de sa plume lui attira. Il les a chantés tout d'abord dans des vers où le sentiment de la nature se montre peu, il faut le reconnaître, mais où la philosophie d'Horace d'une part et le sentiment de la liberté d'autre part inspirent à Voltaire les premiers accents vraiment lyriques, et peut-être les seuls, qu'il ait eus jamais.

O maison d'Aristippe ! ô jardins d'Epicure !
Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature,
Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur !
Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille !
Je ne me vante point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur :
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
Il est encor moins chez les rois ;
Il n'est pas même chez le sage :
De cette courte vie il n'est point le partage.

Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.
Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
D'un tranquille océan l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés.
Bacchus les embellit ; leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.

. . . .

Mon lac est le premier ; c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux
Quĕ tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans la cour des tyrans est tout bas adoré.
La liberté ! J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le Téméraire.

. . . .

Liberté ! Liberté ! ton trône est dans ces lieux.
La Grèce où tu naquis t'a pour jamais perdue
Avec ses sages et ses dieux.
Rome, depuis Brutus, ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied rampant dans l'esclavage
Te regarde, soupire, et meurt dans la douleur.

. . . .

Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Viens m'y faire un destin nouveau ;
Embellis ma retraite où l'amitié t'appelle ;
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.
Elle fuit, comme toi, les vanités des cours,
Les cabales du monde et son règne frivole.
O deux divinités, vous êtes mon recours.
L'une élève mon âme et l'autre la console.
Présidez à mes derniers jours !

Il resta à Prangins jusque vers la fin de février 1755. Puis ayant acheté, coup sur coup, le château des *Délices* près de Genève, et celui de Monrion près de Lausanne, il vint s'établir aux Délices dans les premiers jours de mars. « Il faut, disait-il, que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre, contre les chiens qui courent après eux. »

Il fit, du reste, de ces « tanières » de magnifiques résidences seigneuriales où tout le luxe intelligent dont il avait le goût et le sens plus que personne au monde, était rassemblé. « Les Délices sont mon tombeau, » écrivait-il ; mais c'était aussi « une maison charmante, commode, spacieuse, entourée de jardins délicieux où il serait assez agréable de vivre. »

Les goûts de propriétaire lui venaient avec l'âge, et il s'y livrait avec la fougue mêlée de prévoyance qu'il mettait à tout ce qui sollicitait sa prodigieuse activité : « Je me suis fait maçon, charpentier, jardinier... Prangins était un véritable palais ; mais l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maison (c'est-à-dire un château). C'est le prince de Saxe-Gotha qui l'a habité avant moi. Mais le prince était alors un écolier, et d'ailleurs les princes n'ont guère à donner de chambres d'amis. »

Il y resta jusqu'à la fin de l'année 1756, bâtissant, plantant, tapissant, ornant son tombeau avec complaisance, comme on fait un tombeau où l'on sent bien, quoique malade souvent, qu'on vivra encore de longues années.

Inutile de dire que, tout en maçonnant, il continuait d'écrire. *L'Orphelin de la Chine*, tragédie, est de cette époque ; car Voltaire aimait à varier au moins les « lieux de la scène » et à étendre la géographie dramatique :

Oui, ma muse est trop libertine ;
Elle a trop changé d'horizon ;
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'essor de cette vagabonde ;
J'ai plus mal fait de l'imiter,
Comme elle j'ai couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus
Lorsque la rouille les arrête.
Après cent travaux superflus,
Qu'il en soit ainsi de ma tête.

Il avait aussi donné deux contes : *l'Histoire des voyages de Scarmentado* et le *Songe de Platon* ; plus une foule de feuilles volantes parmi lesquelles il faut marquer une *Epître au duc de Richelieu* sur la conquête de Mahon, et une épître au roi de Prusse où l'ancien admirateur se retrouve encore par endroits, mais non plus du tout le courtisan :

O Salomon du Nord, ô philosophe-roi,
Dont l'univers entier contemplait la sagesse !
Les sages empressés de vivre sous ta loi
Retrouvaient dans ta cour l'oracle de la Grèce ;
La terre en t'admirant se baissait devant toi ;
Et Berlin à ta voix sortant de la poussière,
A l'égal de Paris levait sa tête altière,
A l'ombre des lauriers moissonnés à Molvitz.
Appelés sur tes bords des rives de la Seine,
Les arts encouragés défrichaient ton pays ;
Transplantés par leurs soins, cultivés et nourris,
Le palmier du Parnasse et l'olive d'Athène
S'élevaient sous tes yeux enchantés et surpris.
La chicane à tes pieds avait mordu l'arène,
Et ce monstre, chassé du palais de Thémis,
Du timide orphelin n'excitait plus les cris...
. . . .

Que deviendront les fruits de tes nobles travaux ?
L'Europe retentit du bruit de ton tonnerre ;
Ta main de la Discorde allume les flambeaux ;
Les champs sont hérissés de tes fières cohortes,
Et déjà de Leipzig tu vas briser les portes.
Malheureux ! sous tes pas tu creuses des tombeaux.
Tu viens de provoquer deux terribles rivaux.
Le fer est aiguisé, la flamme est toute prête,
Et la foudre en éclats va tomber sur ta tête.
Tu vécus trop d'un jour, monarque infortuné !
Tu perds en un instant ta fortune et ta gloire ;
Tu n'es plus ce héros, ce sage couronné,
Entouré des beaux arts, suivi de la victoire !
Je ne vois plus en toi qu'un guerrier effréné,
Qui, la flamme à la main, se frayant un passage,
Désole les cités, les pille, les ravage,
Foule les droits sacrés des peuples et des rois,
Offense la nature et fait taire les lois.

Au commencement de 1757, il alla s'établir à Monrion où, du reste, il était venu plusieurs fois dans le courant de l'été 1756. L'hiver lui paraissait plus supportable dans « le palais » de Monrion que dans la maison des Délices à peine rebâtie ; et, pendant quelques années, désormais, Monrion fut son palais d'hiver» et les Délices son « palais d'été. » Il était revenu de tout projet de séjour auprès des grands de ce monde et même de tout projet d'excursion lointaine. Comme il était question d'aller rendre visite à Catherine II, qui le désirait, il écrivait à d'Argental :

« Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange ! Savez vous bien que ma petite retraite est plus agréable que le palais de *l'autocratrice !* Si Dosmont joue la comédie, je la joue aussi, et je fais le bonhomme Lusignan [dans *Zaïre*] dans huit jours... »

« Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde une lettre très touchante. Je ne crois pas pourtant que j'aille à Berlin plus qu'à

Pétersbourg ; je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne. Je leur donne à dîner et à souper, et quelquefois à coucher. Mme Denis gouverne la maison. J'ai toujours mon temps à moi. Je griffonne des histoires, je songe à des tragédies, et quand je ne souffre point, je suis heureux... »

Ainsi s'écoulèrent les années 1756, 1757, 1758, partagées à peu près également entre les Délices et Monrion. Il ne publia guère pendant ces deux dernières années que le *Galimatias dramatique*, les *Torts*, stances, et le *Pauvre Diable*, conte ou plutôt satire en vers, bien amusante, que nous retrouverons plus loin.

Vers la fin de 1758 il avait avisé « en terre de Gex, » c'est-à-dire en France, deux domaines, Tourney et Ferney, qu'il acheta. La terrre de Gex était en France, mais, canton très reculé, suisse géographiquement, car elle est de l'autre côté des montagnes, sur le versant oriental du Jura, elle était, au point de vue administratif, presque indépendante de la France, jouissait d'un grand nombre de privilèges ou tolérances. On n'y était en réalité ni en France ni en Suisse. Voltaire se dit que c'était là le meilleur des « terriers, » celui d'où l'on peut aussi facilement sortir qu'on y peut entrer, selon la nature et la provenance des alertes.

Il y fit quelques séjours en 1759 et 1760 ; puis, en 1760, il s'établit définitivement à Ferney, vendant Monrion, gardant les Délices pour le plaisir ou le besoin, et Tourney à cause du titre de comte qui y était attaché, chose à laquelle Voltaire n'était pas absolument indifférent.

En 1759 et 1760 il avait publié beaucoup de petits ouvrages, et, parmi ceux qu'il faut mentionner, *Candide ou l'optimisme*, *l'Histoire d'un Bon Brahmine*, *le Russe à Paris*, conte en vers ; l'*Ecossaise*, comédie ; *Tancrède*, tragédie.

CHAPITRE X

VOLTAIRE A FERNEY.

(1760-1778)

Voltaire était grand seigneur terrien, il allait devenir une espèce de prince. Il fit de Ferney une petite principauté à peu près indépendante. C'était un domaine de deux lieues carrées, avec un assez pauvre village au milieu. Du village il fit une petite ville; du domaine il fit une contrée florissante, très bien cultivée, couverte de fabriques et de fermes, et très peuplée. Manufactures d'étoffes de soie, fabriques de montres, grande exploitation agricole, église avec cette inscription un peu fastueuse : « *Deo erexit Voltaire*, » palais, parcs, jardins, théâtre, population élevée en quinze ans de cinquante habitants à douze cents ; telle fut son œuvre matérielle, dont il faut remarquer, en lui donnant raison, qu'il était au moins aussi fier que de son œuvre intellectuelle.

Il en parlait et en écrivait sans cesse, décrivant avec complaisance et avec bonheur ses fabriques, ses labours, ses soirées théâtrales où il invitait les Génevois, et ses vaches magnifiques, et ses laiteries, et ses basses-cours, et ses canards qui se passent la patte sur le nez de si bonne grâce.

Il avait une activité qui s'augmentait avec les années, ce qui n'est pas fréquent, mais ce qui est très sensible

chez un certain nombre d'hommes, et le génie des affaires à un très haut degré. De toutes ses facultés, c'était celle que, sauf quelques procès, notamment avec le Président de Brosses, qu'il eût peut-être bien fait de ne pas engager, il avait eu le moins jusqu'alors l'occasion d'exercer. Il prenait sa revanche sur ce point avec une ardeur incalculable, et une véritable puissance d'organisateur ingénieux et d'administrateur vigilant.

L'œuvre intellectuelle n'en souffrait pas, et, au contraire, ne fut jamais aussi active, et ne fut jamais, sauf les œuvres dramatiques, de meilleure qualité. Nous ne citerons que les principaux de ses ouvrages de 1761 à 1778, et la liste en sera encore très considérable.

C'est, de 1761 à 1765, *Olympie*, tragédie ; — *le Sermon des Cinquante*, œuvre de polémique religieuse ; — *Saül*, tragédie ; — *Commentaire sur Corneille*, œuvre de critique ; — le *Traité sur la Tolérance* ; — *Ce qui plaît aux Dames*, conte en vers ; — *Jules César*, tragédie ; — *Le Dictionnaire philosophique* ; — *Le blanc et le noir* ; *Jeannot et Colin*, contes.

C'est, de 1766 à 1770 : l'*Epître à Henri IV* ; — *le Philosophe ignorant* ; — *Les Scythes*, tragédie ; — *l'Ingénu. L'homme aux quarante écus*, contes en prose ; — l'*Epître à mon vaisseau* ; l'*Epître à Boileau* ; — *les Guèbres*, tragédie ; — *Sophonisbe*, tragédie.

C'est, de 1770 à 1775 : *Les Pélopides*, tragédie ; — *Jean qui pleure et Jean qui rit*, conte en vers ; — *la Bégueule*, conte en vers ; — l'*Epître à Horace* ; — *les Lois de Minos*, tragédie ; — *le Taureau blanc*, conte en prose ; — *les filles de Minée*, conte en vers ; — l'*Histoire de Jenni*, conte ou plutôt exposition philosophique, en prose.

C'est, de 1775 à 1778 : *Sésostris*, tragédie ; — *Songe creux*, conte en vers ; — *la Requête au roi pour les serfs*

de Saint-Claude; — *le Commentaire sur l'esprit des lois*; — *Irène*, tragédie. Et jusqu'à la fin sa bonne grâce et son heureux tour, même en vers, ne l'avaient point abandonné. C'est dans ses dernières années qu'il écrivait ces stances si gracieuses :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.
. . . .

C'est à l'âge de 78 ans qu'il écrivait cette exquise *Epître à Horace*, digne de celui à qui elle était adressée :

. . . .
Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la noblesse et la grâce,
Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins et les amours,
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.
Je suis un peu fâché, pour Virgile et pour toi,
Que tous deux, nés Romains, vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric, du moins, né roi très légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
. . . .
Frédéric exigeait des soins moins complaisants ;
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens ;
De son goût délicat la finesse agréable
Faisait, sans nous gêner, les honneurs de sa table.
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons et les sots.
Maupertuis gâta tout ; l'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola ; je partis avec lui.

. . . .
Tibur était pour toi la cour de l'empereur ;
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirant l'étendue,
Et les Alpes, de loin s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ses coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
. . . .
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins.
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vieux vin qui rajeunit les sens.
Avec toi, l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.
. . . .

Et c'est dans les derniers mois de son existence, c'est passé sa quatre-vingt-troisième année, qu'il écrivait ces *Adieux à la vie*, d'un mouvement si aisé et d'une malice souriante si aimable :

Adieu ! Je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père.
Pour jamais adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère ;
Vous en rirez, mes ennemis,
C'est le *Requiem* ordinaire.

Vous en tâterez quelque jour,
Et lorsque aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie...
Le public malin s'en moquait;
La Satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie ;
Puis à jamais on l'oubliait :
Ainsi la farce était finie...

Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes !
Au terme où je suis parvenu,
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

Ce n'était pas de cette façon que Voltaire avait vécu, ni qu'il devait mourir. Sa mort devait être aussi éclatante, aussi entourée de gloire et de retentissements que sa vie l'avait été. On n'est jamais sage jusqu'au bout, quand on n'a pas commencé par l'être. Voltaire allait être un récidiviste de la popularité.

CHAPITRE XI

VOLTAIRE A PARIS — SA MORT.

(1778)

Il était prié et supplié depuis longtemps de venir à Paris jouir, quelque temps au moins, de sa gloire. Il y était porté par l'amour des applaudissements qu'il eut toujours :

Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire ;

par le désir de revoir ses amis : « Je ne travaille à *Irène*, écrivait-il à d'Argental, que pour avoir une occasion de venir à Paris jouir de la bonté que vous avez de m'aimer toujours : c'est là le véritable dénouement de la pièce ; » — par cette impatience qu'ont tous les vieillards de revoir leur pays d'enfance et de jeunesse, et où l'instinct populaire voit, non sans quelque raison peut-être, un « mauvais signe. »

Il hésita longtemps, remettant de jour en jour ce voyage qui lui tenait au cœur.

« Un homme de mon âge, qui vient de bâtir quatre-vingt-quatorze maisons, qui est ruiné [il exagère], qui a dix procès, et dix actes de tragédie sur le corps, n'a pas de quoi rire. Quand est-ce que ce pauvre éclopé aura le bonheur de vous embrasser ?...

Enfin il se décida. Ce fut sa dernière imprudence. Il fit lentement le long voyage de Ferney à Paris, par la Bresse, Lyon, le Mâconnais et la Bourgogne. Il arriva à Paris le 11 février.

Son premier billet fut pour sa vieille amie, la marquise du Deffand :

« J'arrive mort, et je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de Madame la marquise du Deffand. »

Il était vraiment malade en effet, surmené par le déplacement, par la préoccupation, la correction et les incidents de répétition d'*Irène* ; par l'Académie où il fréquentait et qu'il excitait à entreprendre ce *Dictionnaire historique de la langue française* que devait faire plus tard notre Littré ; par un *Agathocle*, dernière tragédie, qu'il se pressait d'achever.

Le 16 mars, *Irène* fut jouée avec un applaudissement enthousiaste. La sixième représentation, à laquelle il assista, fut une véritable apothéose.

Le 20 avril, il travaillait encore à remanier *Agathocle*.

« Vous m'avez ordonné, écrivait-il à d'Argental, de dépouiller le quatre [le quatrième acte] pour habiller le cinq. Depuis cinq heures du matin je déshabille fort aisément ce quatre ; mais je crains d'être un mauvais tailleur pour le cinq. La généreuse secrétaire [Mme d'Argental] est priée de corriger, au second acte, un petit couplet d'Argide, qui me paraît un peu trop brutal pour un prince aussi noble et aussi vertueux que lui. Il faudrait, je crois, tourner ainsi cet endroit :... »

Le 16 mai, il écrivait encore ce joli billet à l'abbé de Lattaignant :

Lattaignant chanta les belles ;
Il trouva peu de cruelles ;

Car il sut plaire comme elles.
Aujourd'hui plus généreux,
Il fait des chansons nouvelles
Pour un vieillard malheureux.

Je supporte avec constance
Ma longue et triste souffrance,
Sans l'erreur de l'espérance ;
Mais vos vers m'ont consolé ;
C'est la seule jouissance
De mon esprit accablé.

« Je ne peux aller plus loin, monsieur. M. Tronchin [son médecin], témoin du triste état où je suis, trouverait trop étrange que je répondisse en mauvais vers à vos charmants couplets. L'esprit d'ailleurs se ressent trop des tourments du corps ; mais le cœur du vieux Voltaire est plein de vos bontés. »

Enfin le 26 mai, dans son lit de mort, on lui apporta la nouvelle que Lally-Tollendal, qui avait été condamné et exécuté injustement, et dont Voltaire avait poursuivi avec acharnement la réhabilitation, venait en effet d'être réhabilité solennellement, par cassation de l'arrêt du parlement qui l'avait condamné. Voltaire se réveilla de l'assoupissement où il était plongé depuis quelques jours, pour écrire au fils de Lally :

« Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle. Il embrasse bien tendrement M. de Lally. Il voit que le roi est le défenseur de la justice. Il mourra content. »

Il s'éteignit le 30 mai 1778, âgé de quatre-vingt-trois ans six mois et dix jours.

Son corps fut transporté, par les soins de son neveu, l'abbé Mignot, à l'abbaye de Scellières, en Champagne. Il en fut ramené en 1791, par ordre de l'Assemblée nationale, et conduit au Panthéon le 11 juillet avec une pompe triomphale. Le bruit a couru que sous la

Restauration ses cendres, ainsi que celles de Rousseau, auraient été enlevées de ce lieu et jetées au vent; mais il n'y a rien de prouvé à cet égard. On aime mieux croire qu'il repose là, après la vie la plus agitée, la plus traversée, la plus active et la plus remplie qui ait jamais été celle d'un homme de lettres, et plus agitée même que celle de beaucoup d'hommes d'action.

CHAPITRE XII

SON CARACTÈRE.

Par cette esquisse, encore qu'incomplète, de sa vie, on a déjà aperçu les principaux traits du caractère de Voltaire. C'était un homme dévoré du besoin d'activité, du besoin de bruit et du besoin de gloire. Qu'on parlât de lui sans cesse, partout, infatigablement, c'était chez lui une soif inextinguible. Je ne sais qui a dit de lui, vulgairement, mais avec esprit : « C'est un homme qui a pour dix millions de gloire et qui en demande encore pour deux sous. »

Et, du reste, le seul besoin d'agir, de se remuer, de ne jamais se reposer, aurait, même sans l'amour de la gloire, fait sa vie ce qu'elle a été. Né sans instruction et sans génie, il aurait travaillé, cabalé, intrigué, fomenté des complots, des conspirations, des batailles populaires ; ou, de valet adroit, se serait élevé jusqu'à quelque intendance ou quelque ferme générale.

Il était polémiste, processif, toujours en contestations et en affaires, avec des alternatives singulières d'audace et de terreurs folles. Nerveux, trépidant, ayant des accès de colère terrible, des rancunes acharnées, traversées d'apaisements quelquefois sincères, il était comme une machine électrique toujours chargée :

Il en partait des traits, des éclairs et des foudres.

A travers tout cela, un sens moral très faible. Personne n'était plus capable que lui d'hypocrisie, de fourberie et de mensonge. Sa correspondance est à la fois une œuvre qui étonne l'admiration par son étendue, sa variété et son éclat soutenu, et le plus terrible acte d'accusation que l'on puisse dresser, avec preuves à l'appui à chaque page, contre un homme. Evidemment il n'a jamais eu la notion du devoir, et n'a pas toujours eu celle de la dignité.

Ce qui le rachète et ce qui l'a sauvé, ce qui l'a gardé des pires écarts, c'est son bon sens, qui, au milieu de ses plus grands emportements, restait toujours en lui, comme un lest. Il l'avait très ferme, très solide, toujours présent. Le sens du réel, le sens pratique, la vue nette des choses comme elles sont, ne s'accommode généralement pas avec un tempérament ardent, passionné et véhément. Ces choses, sans précisément s'accorder en lui, y subsistèrent toujours parallèlement, et expliquent les soudains contrastes de son caractère et les brusques péripéties de sa vie ; et leur présence simultanée en lui sont le trait saillant de son caractère, et proprement l'originalité de son étrange et déconcertante complexion.

Ce qui l'a sauvé et racheté plus encore, c'est qu'il était passionné, rancunier, jaloux, méchant ; mais point *mauvais*. Il avait de la bonté de cœur, l'amour des hommes, le sentiment de la pitié, vraiment assez forts quand ses haines ne l'absorbaient pas, ce qui ne laissait pas d'arriver souvent. Il ne pouvait pas voir souffrir sans attendrissement ou sans indignation ; il voulait de tout son cœur l'humanité moins foulée, moins persécutée, moins tracassée, moins malheureuse, qu'elle le fût par sa faute ou par la faute de ceux qui la mènent. Il s'attachait à l'invin-

cible espérance qu'elle se ferait, bien conseillée par lui et quelques autres, un sort meilleur.

Malheureux, car il le fut vraiment jusqu'à la soixantaine, et peut-être plus outre, par l'effet de ses passions mêmes, il ne se dit point, et c'est à son honneur, qu'il en serait de même de l'humanité tout entière pour les mêmes raisons, et qu'elle serait malheureuse tant qu'elle ne serait pas raisonnable, et qu'elle ne serait jamais raisonnable parce qu'elle ne change pas. Ce raisonnement est celui du pessimiste froid et du misanthrope tranquille et dédaigneux, et ce ne fut pas le sien, du moins à son ordinaire. Il travailla sincèrement, à sa gloire avant tout, et à l'amélioration de l'humanité ensuite, et non guère moins à ceci qu'à cela.

Personnellement, du reste, il était généreux, charitable, à quoi il avait un grand mérite, car il était naturellement assez avare. Il a mis sa plume au service des persécutés, des la Barre, des Sirven ; mais non pas la plume seulement. L'or coulait assez facilement de ses mains dans celle des malheureux. Les lettres à son intendant de Paris, l'abbé Moussinot, en témoignent d'une façon incontestable. — Et qu'on ne dise point qu'à cet homme deux fois millionnaire, ce qui équivaut, à cette date, à l'être six fois aujourd'hui, la chose était facile. On sait que la fortune ne rend pas généreux d'ordinaire ceux qui y parviennent après de longs efforts et qui ne l'ont pas trouvé en naissant. Lui fut progressivement généreux et charitable, à mesure que sa fortune fut plus grande.

Ce qu'il fit à Ferney, il le fit en partie par besoin d'activité, en partie par ostentation, en partie aussi par véritable bienfaisance. Il n'aimait pas voir l'infortune autour de lui, il aimait voir la prospérité augmenter

sans cesse autour de lui et par lui. Ce sont choses dont il faut tenir compte. Deux vers de lui le résument assez bien :

> J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.

Voilà pour le besoin d'activité, de création et d'agitation aussi.

> J'ai fait un peu de bien : c'est mon meilleur ouvrage.

Voilà pour l'instinct d'humanité et de bienfaisance.

Nature complexe, où le bien et le mal se sont rencontrés et entremêlés, et qu'il ne faut pas juger, qui ne peut pas être jugée d'un seul mot. Il faut se défier de l'homme qui admire Voltaire sans réserve : il y a des chances pour que ce ne soit pas un homme de sens moral très délicat. Il faut se tenir sur une certaine réserve avec l'homme qui le repousse tout entier avec horreur : il y a des chances pour que ce soit un esprit étroit. — A moins, ce qui arrive, que ni l'un ni l'autre ne l'ait lu, auquel cas il n'y a rien à préjuger de l'idolâtrie de l'un ni de la répulsion de l'autre.

SECONDE PARTIE

L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES EN PROSE.

Il serait assez naturel, au premier regard, de partager une étude sur l'œuvre de Voltaire en deux parties, et d'examiner dans l'une les ouvrages en prose et dans l'autre les ouvrages en vers. Ce n'est pourtant pas ainsi que nous mènerons l'étude qui va suivre. Notre raison, pour procéder autrement, est que Voltaire, quelque objet, à bien peu près, qu'il ait eu en vue, y a appliqué tour à tour son talent de prosateur et son talent de poète. Il a été philosophe en vers et en prose ; historien en prose et en vers ; conteur en prose et en vers ; ajoutons qu'il a écrit à ses amis tantôt en prose, tantôt en prose mêlée de vers. Etudier d'abord le poète, ensuite le prosateur, ou inversement, serait donc s'exposer à repasser deux fois par le même chemin et à rencontrer deux fois les mêmes idées générales, tendances d'esprit, tours de caractères et procédés de composition. Mieux vaut étudier successivement le philosophe, l'historien, le sociologue, le critique, le romancier, le dramatiste, etc., et à chaque fois examiner comment il a été prosateur, com-

ment il a été poète dans chacun de ces genres différents.

Et c'est ainsi que dans ce premier chapitre nous étudierons le philosophe dans les ouvrages en prose de Voltaire, et dans le second le philosophe se servant du vers pour illustrer des idées philosophiques ; et ainsi de suite.

La philosophie de Voltaire se réduit tout entière à une idée négative : éliminer de la pensée de l'homme l'idée de l'intervention du surnaturel dans le monde. Les hommes ont cru de tout temps : 1° à Dieu ; 2° à l'intervention de Dieu dans les affaires de l'humanité. Ils ont raison de de croire à Dieu, à Dieu rémunérateur des actes bons, et punisseur des actes mauvais *au delà de la tombe*, par conséquent à l'immortalité de l'âme, sans laquelle rémunération et punition seraient impossibles.

Mais leur croyance au surnaturel doit s'arrêter là. Ils ont tort de croire que Dieu agit en ce monde, soit par actes dérogeant aux lois naturelles (miracles), soit par influence sur nos âmes (grâce), soit par préceptes donnés par lui directement aux hommes (révélation). Il y a Dieu et il y a les hommes. Il n'y a pas de relations entre eux sur la terre. Après la mort seulement, l'homme tombe entre les mains de Dieu qui le traite selon ses mérites. Il ne faut pas dire : « L'homme s'agite, Dieu le mène. » Il faut dire : « L'homme agit, Dieu le juge. »

Cela fait deux parties de la philosophie de Voltaire : l'une affirmative, l'autre négative. Voyons successivement le détail de l'une et de l'autre.

Dieu est. L'idée en est venue à l'homme par le spectacle de l'univers :

« On a vu des effets étonnants de la nature, des moissons et des stérilités, des jours sereins et des tempêtes, des bienfaits et des fléaux, et on a senti un maître... Il y a quelque chose d'éternel, car rien n'est produit de rien... Tout ouvrage qui nous montre des moyens et une fin annonce

un ouvrier ; donc cet univers est composé de ressorts, de moyens dont chacun a sa fin, découvre un ouvrier très puissant, très intelligent... Ma seule raison me prouve un être qui a arrangé la matière de ce monde... »

Dieu est. Surtout *il faut qu'il soit.* C'est extrêmement utile ; c'est nécessaire. La société n'existerait plus si la croyance en Dieu disparaissait. L'idée de Dieu n'est pas bonne parce qu'elle est vraie ; elle est vraie parce qu'elle est bonne. Tous les honnêtes gens ont besoin que Dieu existe. Il suffit : croyons qu'il est, et ne permettons pas qu'on en doute :

« Le grand objet, le grand intérêt, ce me semble, n'est pas d'argumenter en métaphysique ; mais de peser s'il faut, pour le bien commun de nous autres, animaux misérables et pensants, admettre un Dieu rémunérateur et vengeur, qui nous serve à la fois de frein et de consolation, ou rejeter cette idée, en nous abandonnant à nos calamités sans espérance et à nos crimes sans remords.... »

« Mon opinion est utile au genre humain ; la vôtre est funeste ; elle peut encourager Néron et Cartouche ; la mienne peut les réprimer... Dans le doute où nous sommes tous deux, je ne vous dis pas avec Pascal : *Prenez le plus sûr* ; il n'y a rien de sûr dans l'incertitude. Il ne s'agit pas ici de parier, mais d'examiner. De quoi s'agit-il ? De consoler notre malheureuse existence. Qui la console ? Vous ou moi ? Quand l'opinion que je soutiens n'aurait prévenu que dix assassinats, dix calomnies, dix jugements iniques sur la terre, je tiens que la terre entière doit l'embrasser. »

Voilà la grande raison qui doit décider tout. Dieu est d'utilité publique, Dieu est d'utilité sociale. Bayle s'est demandé si une société d'athées pourrait subsister. Elle pourrait subsister ; mais elle serait épouvantable :

« Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier : je

suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées dont l'intérêt serait de m'empoisonner : il me faudrait prendre au hasard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire, pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits. »

Donc Dieu existe, et il est de toute importance de croire qu'il existe et de croire qu'il récompense les bons et punit les méchants.

Mais pour qu'il puisse punir les méchants et récompenser les bons, il faut que l'âme soit immortelle. Il pourrait bien récompenser et punir dès cette vie ; mais d'une part nous savons déjà et nous verrons plus précisément plus tard que Voltaire n'admet pas l'intervention de Dieu ici-bas, et d'autre part même ceux qui croient que Dieu intervient dans les choses de la terre et récompense et punit dès cette vie, reconnaissent qu'il ne le fait qu'incomplètement, et que, pour qu'il y ait vraie récompense et punition proportionnée, il faut qu'il y ait une autre vie, compensatoire, pour ainsi parler, de celle-ci.

Donc l'âme est immortelle. Voltaire n'en doute pas. Il recherche l'origine de cette idée à peu près universelle dans le genre humain.

« Lorsque les hommes virent en songe leurs parents ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui était apparu. Ce n'était pas le corps, qui avait été consumé sur un bûcher ou englouti dans la mer et mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose : car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé ; le songeur l'avait interrogé. Était-ce *Psyké* ? était-ce *Pneuma* ? était-ce *Nouss* ? On imagina un fantôme, une figure : c'était *Skia*, c'était *Daïmon*, les mânes, une ombre, une petite âme d'air et de feu, extrêmement déliée, qui errait je ne sais où. »

L'âme est-elle matérielle ? est-elle spirituelle? Est-elle un pur être idéal, sans aucune réalité sensible, soustraite au tact, à la vue, à toutes les conditions des corps les plus ténus du reste qui sont ici-bas ? ou a-t-elle quelque nature corporelle encore ? Est-elle, comme a dit La Fontaine, « un morceau de matière subtilisée, je ne sais quoi plus vif et plus mobile encore que le feu, quintessence d'atome extrait de la lumière ? » Voltaire, tout en inclinant, avec Locke, à croire que la matière peut penser, ne décide rien sur cette affaire, et, à vrai dire, n'y tient pas du tout. Il tient seulement à ce que l'âme existe, à ce qu'un reste de nous demeure après la mort pour être récompensé ou puni. Toute sa philosophie a pour objet la nécessité des peines et des récompenses d'outre-tombe.

« Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même croient en Dieu, et je m'imagine que j'en serai moins volé et moins trompé... Toutes les nations policées ont admis des dieux récompenseurs ou punisseurs et je suis citoyen du monde... *Je vous abandonne tout le reste.* Je vous abandonnerai même mon monde éternel, si vous le voulez absolument... »

Mais non pas une autre vie où le coupable et l'honnête homme puissent trouver leur châtiment et leur revanche. L'important est là : parce que ce qui importe, c'est qu'il y ait ordre et justice, et que, sans cela, ce monde ne serait qu'injustice ou justice hasardeuse, que désordre ou ordre incomplet.

Et pour que cette autre vie existe, il faut qu'une partie de nous puisse y aller; donc une partie de nous échappe à la mort.

Dieu, Dieu créateur, Dieu juste, Dieu rémunérateur et punisseur, vie d'outre-tombe, immortalité d'une partie

de nous-mêmes : voilà toute la philosophie affirmative de Voltaire.

Ce qu'il nie, ce n'est donc pas le surnaturel ; mais c'est le surnaturel agissant dès à présent sur la terre et intervenant dans les affaire des hommes ; en d'autres termes, ce qu'il nie, c'est la religion.

Et non pas seulement le christianisme sous ses différentes formes, mais aussi bien le paganisme, et le bouddhisme et le mahométisme. Une religion en effet, c'est une conception des rapports de l'homme avec Dieu tant avant la mort qu'après la mort, et c'est une conception du gouvernement de l'humanité par Dieu. Toutes les religions, ou disons, de peur d'une erreur qui serait infiniment restreinte, l'immense majorité des religions humaines a cru que Dieu s'occupait de nous dès cette vie, continuellement ; qu'il nous inspirait, nous soutenait, nous protégeait, nous encourageait ; qu'il nous parlait, soit par lui-même, soit par ses messagers, soit par les dépositaires de sa parole ; qu'il nous enseignait par sa parole écrite expliquée par ses interprètes ; qu'il fallait le prier, lui exposer nos besoins et nos vœux et nos misères, et lui dire que nous avons confiance en lui ; qu'il fallait enfin l'adorer, le proclamer et le bénir.

De là le dogme de la Providence, le dogme de la grâce, le dogme de la révélation, le clergé, le culte, la prière.

C'est tout cela que Voltaire repousse ou écarte avec plus ou moins de répugnance, avec plus ou moins d'énergie ; mais, en somme, c'est à tout cela qu'il refuse de croire.

Dieu ne s'occupe pas de nous, ou, s'il s'en occupe, c'est d'une façon très générale. Comme a dit Malebranche, il n'agit jamais, « par des intentions particulières. » Il nous gouverne par les lois générale et irrévocables

du monde qu'il a instituées une fois pour toutes, et il se réserve d'examiner notre conduite quand nous comparaîtrons devant lui. Il nous préside et il nous attend. Il assiste à notre vie, sans la diriger, et il nous attend à la mort pour nous traiter selon nos mérites. Il est très loin de nous; il n'agit ni en nous, ni sur nous, ni pour nous.

Croire qu'il a parlé est une erreur. Il a mis sa loi, une fois pour toutes, dans notre cœur, et c'est la conscience; comme il a donné sa loi une fois pour toutes à la nature, et il s'est tu à jamais.

Croire qu'il intervient dans notre cœur et croire qu'il intervient dans l'ordre de la nature pour le changer sont d'égales erreurs. Le miracle n'existe pas, et la grâce, sorte de miracle psychologique, n'existe pas non plus. Ce sont deux formes de l'intervention du surnaturel dans le monde d'ici-bas, et le surnaturel n'intervient jamais.

Croire qu'il faut le prier est une erreur. C'est l'engager à intervenir, ce qu'il ne fera point et ce qu'il est impertinent de lui demander.

Croire, surtout, qu'il a des interprètes est une erreur. Il n'a jamais parlé, qu'à la conscience humaine en la créant, ce qui est dire simplement qu'il a donné une fois pour toutes sa loi à l'homme, comme à la nature, comme à tous les êtres. Nous n'avons donc à interroger sur nos devoirs que nous-mêmes. Le représentant, l'interprète, le témoin, le docteur, et le prêtre de Dieu sur la terre, c'est notre conscience. En conséquence, point de texte saint, point de culte, point de religion.

La religion n'est point seulement fausse ; elle est nuisible. Non pas en elle-même, sans doute ; en elle-même elle n'est qu'une erreur ; mais elle est nuisible par la passion que les hommes y mettent toujours, y mêlent toujours. Rien n'est plus irritant pour les hommes. L'homme est ainsi fait que les vérités particulières, quoi-

que déjà elles le passionnent, l'exaspèrent peu. L'homme qui a trouvé la différence des monocotylédones et des dicotylédones est très heureux de sa découverte, mais n'entre pas en fureur homicide contre ceux qui la contestent. Mais les idées générales passionnent les hommes jusqu'à l'exaspération. Celui qui croit avoir eu en sa possession la vérité universelle, absolue, à laquelle le salut du monde est attaché, ne peut pas la voir contestée sans un désespoir immense, où la colère se joint tout de suite, presque toujours du moins; et il devient capable des dernières violences pour la faire prévaloir et pour sauver malgré eux ceux dont il tient le salut dans sa main.

Voilà ce qui fait que Voltaire a la plus grande défiance à l'égard des religions.

La moitié, à bien peu près, de son œuvre est consacrée à l'énumération ou à la description des misères que les religions ont déchaînées sur le monde, sans qu'il fasse réflexion que les religions ont été plus souvent le prétexte que la cause des luttes sanglantes que les hommes ont soutenues les uns contre les autres, et que, dix fois contre une, les guerres religieuses ont été des guerres politiques ou des guerres de classe, sous le voile ou sous le manteau de guerres religieuses.

Il y a même à remarquer que ce prétexte religieux pris par la haine politique, Voltaire s'en aperçoit parfaitement quand il s'agit des persécutions souffertes par les chrétiens. Dans ce cas, il sait très bien dire que ce n'était pas tant le paganisme qui poursuivait la religion nouvelle, que ce n'était le pouvoir politique qui poursuivait des hommes réputés ennemis de l'Etat. Mais ce raisonnement, il ne le fait plus, ou cette excuse il ne s'avise plus de l'aller chercher, quand il s'agit des

guerres religieuses entre chrétiens, parce que c'est au christianisme qu'il en veut d'une aversion toute particulière.

Quoi qu'il en soit, d'une façon générale, telle est sa pensée. La croyance à l'intervention du surnaturel dans le monde a créé les religions; la croyance à l'intervention du surnaturel dans le monde est une erreur, les religions en sont une autre; elles sont de plus une institution nuisible à l'humanité, et il faut les éliminer de l'esprit humain.

Ou plutôt, dans l'ordre inverse, qui est le vrai, qui nous donne la vraie succession et génération des idées de Voltaire sur ce sujet : les religions sont nuisibles à l'humanité, nous sortons des guerres entre protestants et catholiques, nous sortons de la funeste et impolitique révocation de l'Edit de Nantes; il ne faut plus de religions. Mais s'il y a des religions, c'est que l'homme croit à des rapports étroits et continus entre lui et Dieu. C'est l'idée de ces rapports étroits et continus entre l'homme et Dieu qu'il faut détruire. Par l'athéisme? Non; c'est dangereux. Il est bon que l'homme croie qu'il a au ciel un juge très juste et très sévère. Et c'est inutile : il suffit, pour que les religions disparaissent, qu'on ne croie plus à l'intervention du surnaturel dans les choses de la terre. N'y croyons donc point. Croyons à un Dieu dont la puissance sur nous commence à notre mort, et dont les rapports avec nous commencent strictement à notre dernier soupir. Cela suffit pour qu'il soit redoutable, et cela n'entraîne ni religion, ni culte, ni prêtres. C'est où Voltaire s'arrête et est demeuré assez ferme. C'est ce qu'il appelle et ce qu'on a appelé après lui le *Déisme*.

Il est à peu près inutile de dire qu'en ces matières il

n'est pas si facile de s'arrêter où l'on veut, et que ce déisme mène à l'athéisme en deux pas.

Car, d'abord, les hommes ne croient vraiment à Dieu que quand ils l'aiment, et ils ne l'aiment que quand ils le conçoivent comme un père vigilant, attentif, s'occupant d'eux et qui les aime. Le Dieu lointain, qui n'intervient pas dans les affaires de ce monde, indifférent en apparence, expectant au moins, et qui ne s'occupe de chacun de nous que pour le juger quand il est mort, est un Dieu à qui l'on s'habitue très aisément à ne pas croire. Non seulement ce n'est pas un Jésus, mais ce n'est pas même un Zeus ; c'est un Minos. Jamais les hommes n'ont adoré Minos. Ils n'ont eu à son égard qu'une peur mystérieuse, lointaine et assez vague. Il n'a jamais eu une véritable influence sur la conduite des mortels.

Ensuite ce Dieu de haute police peut cesser très vite de paraître utile ; et dès qu'il ne paraît plus utile, on n'y croit plus, puisque son existence n'est fondée que sur son utilité sociale. Il se trouvera très vite des gens pour dire que la vertu a sa récompense ici-bas, même quand elle est persécutée, et le crime son châtiment même ici-bas, même quand il triomphe en apparence, et que, par conséquent, si l'existence de Dieu n'est fondée que sur l'utilité sociale de son rôle, elle est aussi peu fondée que possible.

Enfin le Dieu de Voltaire est un Dieu tellement inconsistant qu'il n'est plus une personne ; il n'est qu'une loi. Quand on prononce son nom, c'est comme si l'on disait : « Le monde est organisé. — La vertu sera récompensée. — Le vice sera puni. — Il y a des lois naturelles. — Il y a une loi morale. » On peut croire à ces lois, sans croire en Dieu.

Pour ce qui est des lois de la nature et de l'organisation du monde, on peut croire que les choses sont ainsi,

depuis toujours, et ne pas en chercher l'explication.

Pour ce qui est de la loi morale, on peut croire qu'elle agit par elle-même comme une loi naturelle, le crime dégradant le criminel, la vertu l'élevant et l'ennoblissant, dès ce monde, et peut-être aussi dans un autre ; car on peut croire en une série de vies successives dans chacune desquelles l'être trouve la récompense ou le châtiment de la précédente, sans pour cela croire à un Minos rémunérateur et punisseur, à une *personnification* de la loi rémunératrice et vengeresse.

C'est que Voltaire fait à Dieu sa part, et une part assez petite, et que dans les esprits des hommes, quand Dieu n'est pas tout, il n'est rien. Quand il n'est pas conçu comme sans cesse agissant, et toujours présent et présent partout, il ne tarde pas à être tenu pour n'agissant nulle part, partout absent et n'existant point. Ce n'est peut-être pas une vérité logique, mais c'est une vérité d'observation morale, c'est une vérité psychologique que le mot célèbre : « Un déiste est un homme qui n'a pas vécu assez longtemps pour être athée. »

CHAPITRE II

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES EN VERS.

Quoi qu'il en soit, ce sont ces idées que Voltaire a exprimées en prose agréable, comme nous l'avons vu, — et en vers souvent très beaux, comme nous l'allons voir. Ses idées philosophiques sont exposées dans le *Dictionnaire philosophique*; dans *l'Histoire de Jenni*; dans d'autres contes encore; et dans les *Discours sur l'homme*; *le poème sur la Loi naturelle* et quelques épîtres. Ces derniers ouvrages sont en vers. Voltaire y définit ainsi l'Etre suprême, ou plutôt laisse le choix, comme on va voir, entre plusieurs définitions différentes :

Soit qu'un être inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant ;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle ;
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle ;
Que l'âme, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux ;
Vous êtes sous la main de ce maître invisible.

Quel qu'il soit, il existe, et c'est ce dont il n'est pas loisible de douter. Voltaire n'est pas tendre pour ceux qui se le permettent. Il écrit à l'auteur du livre des *Trois Imposteurs* :

Insipide écrivain, qui crois à tes lecteurs
Crayonner le portrait de tes *Trois imposteurs*,

D'où vient que, sans esprit, tu fais le quatrième ?
Pourquoi, pauvre ennemi de l'Essence suprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur
Et les œuvres de l'homme avec Dieu, son auteur ?

. . . .

Reconnaissons ce Dieu, quoique très mal servi.
De lézards et de rats mon logis est rempli ;
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie,
Sous le manteau du sage est atteint de manie.

. . . .

Ce système sublime à l'homme est nécessaire ;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux dépouillés de son empreinte auguste
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

. . . .

Mais toi, raisonneur faux, dont la triste imprudence
Dans le chemin du crime ose les rassurer,
De tes beaux arguments quel fruit peux-tu tirer ?
Tes enfants à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis, au besoin, plus sûrs et plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? et ton nouveau fermier
Pour ne pas croire en Dieu va-t-il mieux te payer ?
Ah ! laissons aux humains la crainte et l'espérance.

Il y a donc tant d'avantages à ce que Dieu soit, qu'il existe. Mais quels sont ses rapports avec l'homme ? A-t-il parlé à l'homme ? Lui a-t-il dicté sa loi ? Nous savons déjà la réponse de Voltaire. Oui et non. Si l'on entend que Dieu a parlé à l'homme directement, face à face, par révélation, non :

Il n'a point de l'Egypte habité les déserts ;
Delphes, Délos, Ammon ne sont pas ses asiles ;
Il ne se cacha point aux antres des Sibylles....

Mais si l'on entend qu'il a mis sa loi dans le cœur de l'homme, qu'il l'a averti et enseigné en mettant dans son âme un instinct particulier, il faut répondre : oui.

Quoi ! le monde est visible, et Dieu serait caché !
Quoi ! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire !
Non ! le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain :
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître ;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé ; mais c'est à l'univers.

Cette loi qu'il a donnée à tout l'univers, c'est-à-dire à tous les hommes, c'est la morale. Elle est universelle. Elle est la même en son fond, en ce qu'elle a d'essentiel, partout où il y a un homme qui pense, pensât-il fort peu. Chinois, Japonais, Persans et Lapons ont sur cette affaire même opinion générale. En vain prétendra-t-on qu'aucune marque divine n'est dans cet assentiment général, que ces « cris de la nature » ne sont qu'habitude » et « besoin social, » que les hommes n'ont une morale que parce que, sans morale, ils sentent qu'il n'y aurait pas de société possible. Ce besoin social, d'où vient-il lui-même ?

D'où nous vient ce besoin ? Pourquoi l'Etre suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont partout différentes...

Mais la loi morale reste toujours, immobile, indéracinable, au fond de nos cœurs.

L'homme le plus injuste et le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.

Tous ont reçu du ciel avec l'intelligence
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit.

Soit ; mais cette loi morale pouvons-nous la suivre ? L'homme est-il libre ? Peut-il, parce qu'il le veut, suivre un chemin ou un autre ? A-t-il la conduite qu'il veut avoir ? Fait-il sa vie ce qu'il veut qu'elle soit ? Cela a été très contesté, et reste obscur. Voltaire, qui a varié sur ce point, comme sur bien d'autres, penche très fortement, à plusieurs reprises, pour la croyance au libre arbitre de l'homme :

Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi (1).
C'est le plus beau présent de notre commun Roi...
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant ;
Il en fait un partage à ses enfants qu'il aime.
Nous sommes ses enfants, des ombres de lui-même...
Comment, sans liberté, serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?

L'homme est moralement libre. S'il ne semble pas l'être toujours, c'est qu'il n'est pas parfait. Il a la liberté comme il a la santé et la force, avec des défaillances et des éclipses. Ce n'est pas une raison pour croire qu'il ne l'a point du tout :

La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme et tes vœux sont d'un Dieu !
Quoi ! dans cet océan cet atome qui nage
Dira : « L'immensité doit être mon partage ! »
Non ! tout est faible en toi, changeant et limité,
Ta force, ton esprit, tes talents, ta beauté....

(1) C'est un ange qui est censé parler.

Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient à pas inégaux miner ton pauvre corps.
Mais quoi ! Par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie !
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.

L'homme accomplira donc la loi morale, et cela l'aidera à supporter les misères de ce monde.

Elles sont grandes en effet, et c'est une chose devant laquelle le philosophe s'arrête toujours avec étonnement et épouvante. Le chrétien a une réponse toute prête pour s'affermir et se réconforter quand il est en présence du mal sur la terre : ce monde est une épreuve ; le mal frappe même le juste, même l'innocent, pour qu'ils montrent leurs vertus, pour leur donner une matière à exercer leur force d'âme, et pour permettre ainsi d'avoir du mérite, pour leur permettre de mériter les compensations d'outre-tombe.

Mais le déiste qui n'est pas chrétien est plus embarrassé, et se demande avec une sorte de révolte pourquoi Dieu a mis du mal dans le séjour des hommes, pourquoi il les a jetés au milieu de tant de misères et de périls. Ce sont ces idées que Voltaire a agitées avec éloquence dans beaucoup de passages de ses œuvres, et particulièrement dans le *Poème sur le tremblement de terre de Lisbonne*.

O malheureux mortels ! O terre déplorable !
O de tous les mortels assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philosophes trompés qui criez : *Tout est bien*,
Accourez ! Contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses.

Ces femmes, ces enfants, l'un sur l'autre entassés...
Tout est bien, dites-vous, et tout est *nécessaire*.
Quoi ! l'univers entier sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal !
Etes-vous assurés que la cause éternelle
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
Sans former des volcans allumés sous nos pas ?

La nécessité des lois naturelles n'est pas une réponse. Dieu pouvait sans doute les faire autres qu'elles ne sont :

Non ! ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaine des corps, des esprits et des mondes.
O rêves de savants ! ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaine et n'est point enchaîné ;
Par son choix bienfaisant tout est déterminé.
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?

Le Manichéen aurait une explication. Pour lui, il y a deux dieux, un dieu bon et un dieu méchant, dont l'un fait le bien, l'autre le mal, et qui luttent l'un contre l'autre et se disputent le monde. Mais celui qui ne croit qu'à un seul Dieu est confondu de pareilles contrariétés.

Car comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins !
De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître ;
Il ne vient point d'autrui, puisque Dieu seul est maître :
Il existe pourtant ! O tristes vérités !
O mélange étonnant de contrariétés !
Un Dieu vient visiter notre race affligée ;
Il visita la terre et ne l'a point changée !

Il n'y a pas de vraie réponse à ces terribles questions. Il n'y a qu'à ignorer et à espérer. — Espérer quoi ? Voltaire, comme on va le voir, ne le dit pas formellement ; car il serait forcé d'adopter la solution chrétienne, et l'on voit bien qu'il ne le veut pas. Il la côtoie pour ainsi dire, et s'en approche autant qu'il est possible en l'évitant, dans sa conclusion :

Le présent est affreux s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien : voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui : voilà l'illusion...
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.

Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux et l'ignorance. »
Mais il pouvait encore ajouter l'*Espérance.*

Voilà bien des incertitudes. C'est qu'aussi bien il n'y a qu'une chose qui soit certaine: c'est qu'il faut être honnêtes gens. « Qu'on soit juste, il suffit ; le reste est arbitraire. » Sur ce point il n'y a aucune raison de douter, et quelque système qu'on ait sur « le reste, » il mène toujours un esprit bien fait à conclure qu'il faut être honnête. Si Dieu est, nous exécutons sa loi ; — s'il est bon, nous lui sommes agréables ; — s'il est terrible et nous impose des épreuves, c'est les accepter que de nous montrer honnêtes et justes à travers des maux qui pourraient nous pousser à la révolte ; — et s'il n'existe pas, malheureux naufragés du monde, soutenons-nous et secourons-nous les uns les autres, puisque nous ne pouvons compter que sur nous.

Les incertitudes mêmes sur le sens du monde et sur

ce qu'il est ne doivent conduire qu'à la résolution d'être sages, justes et bons.

Et c'est ainsi qu'il y a de bonnes leçons de morale, non pas très élevée, mais fort honnête, dans les poèmes philosophiques de Voltaire. Ce qu'il y conseille surtout, c'est la modération en toutes choses. Voltaire, quand il n'est pas en colère, est l'apôtre du bon sens. La modération, c'est le bon sens du cœur. Il faut être modéré dans l'ambition, d'abord, et cela va sans dire. L'ambition est particulièrement funeste à l'homme ; elle gâte — qui l'aurait cru ? — jusqu'aux poètes.

Les libres habitants des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse :
Platon va raisonner à la cour de Denys ;
Racine, janséniste, est auprès de Louis ;
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes.
. . . .

Il faut être modéré aussi dans les plaisirs. Il y a un art d'être heureux, qui demande beaucoup d'intelligence, un peu d'esprit et très peu de passions. C'est office d'artiste. Sachons être artistes en cela :

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère...
Le travail est souvent le père du plaisir.

Et ce n'est pas, cependant, qu'il faille travailler trop. Il y a une modération à garder même dans l'étude. Il

faut savoir ignorer, ne pas croire que tous les mystères, même de la nature, sans plus parler de ceux de la métaphysique, seront un jour découverts. Notre science sera toujours infiniment restreinte et ridicule proportionnellement à ce que nous ignorerons :

. . . . Notre savant compas
Mesure l'univers et ne le connait pas.

Et ne comptons point qu'il cessera d'en être ainsi. Sachons donc contenir dans de justes bornes notre soif de connaître.

C'est encore une forme de la modération. Il en est une autre, plus importante encore, et qui est pour Voltaire une vertu, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait toujours été la sienne ; mais il l'a recommandée avec une chaleur et une éloquence pénétrantes. Cette forme sublime de la modération, c'est la tolérance.

S'il y a tant d'incertitudes, comme nous l'avons vu, sur l'ensemble des choses, et sur la nature de l'homme lui-même, et sur tous les grands objets de nos connaissances ou plutôt de nos recherches, ce doit être une raison de ne point nous persécuter les uns les autres pour des idées qu'aucun de nous n'est absolument sûr de bien comprendre, ni même de comprendre à moitié. Il faudrait nous habituer à penser qu'il est naturel qu'il y ait des gens qui ne pensent pas comme nous. C'est la dernière idée qui nous vienne; c'est la première qui devrait nous venir. Ayons-la, et tâchons de nous y habituer, quelque pénible qu'elle nous soit à concevoir et à garder. Pensons et laissons les autres penser.

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière !

Telles sont les principales idées philosophiques et morales de Voltaire. Elles révèlent un homme qu'aucune

grande question sur le monde et sur l'homme n'a laissé indifférent, et dont les recherches, les enquêtes, les examens, les interrogations, quelquefois même les réponses, sont intéressantes.

CHAPITRE III

ŒUVRES HISTORIQUES EN PROSE.

En histoire Voltaire conserve les tendances philosophiques qui lui sont ordinaires; et s'il a voulu éliminer du monde le surnaturel, il a tenu aussi à écarter le surnaturel de l'histoire.

Ce qu'on a appelé depuis la philosophie de l'histoire venait d'être créé. Cela consiste à chercher les grandes lois qui président aux événements humains, à considérer l'histoire de l'homme sur la terre, non comme une succession de faits fortuits, mais comme un enchaînement de faits dérivant de grandes causes, et, par suite, à chercher ces causes et à les déterminer.

C'est Bossuet qui avait donné la première esquisse d'une philosophie de l'histoire, comme les plus grands historiens philosophes, les Vico, les Auguste Comte l'ont reconnu et proclamé. Or cette philosophie de l'histoire dans Bossuet a un caractère providentialiste. Ce que Bossuet veut montrer, c'est que l'histoire humaine est menée par Dieu conformément aux desseins qu'il a sur l'homme, vers un but que Dieu connaît, et Bossuet retrace la suite de ces desseins et indique le but, qui est la conquête de la terre entière par le christianisme. Pour Bossuet la philosophie de l'histoire, c'est l'*intervention continue du surnaturel dans les grandes affaires de l'humanité.*

C'est précisément là ce que Voltaire a voulu nier, combattre et effacer de l'esprit des hommes. A cette intention il a écrit l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* C'est un grand livre très inégal. Le fond en est une simple constatation des mœurs, lois, préjugés, tendances générales des peuples aux différentes dates de l'histoire universelle. Cette constatation est aussi juste, aussi exacte qu'elle pouvait l'être en un temps où les travaux de recherche avaient été poussés assez peu loin, et où par conséquent les tableaux d'ensemble manquaient encore de fondements solides. Certaines parties, notamment dans l'histoire moderne, sont assez fortes et très brillantes. L'antiquité est mal connue et semble assez mal comprise. Rien ne montre mieux que ce grand travail, très honorable pour son auteur, l'immense service que l'érudition du XIXe siècle a rendu à l'esprit humain, et comme elle l'a élargi et agrandi. Voltaire, qui est un des esprits les plus souples et les plus compréhensifs de son temps, s'y montre presque incapable de comprendre un état d'esprit et un état de mœurs, quand il est très éloigné de l'état des esprits au temps où il vit. Et dès qu'il ne comprend pas, il nie. Il ne comprend pas le fétichisme, et il le nie ; il ne comprend pas les étrangetés, les aberrations de la mythologie, et, sans les nier précisément, il les adoucit, les restreint, les ramène peu à peu à sa « religion naturelle, » qu'il veut retrouver partout. Il a une tendance à voir l'homme de tous les temps à peu près pareil, et pareil à l'homme qu'il a sous les yeux. En cela il est tout le contraire de Montaigne, qui aime à voir des différences extrêmes entre les hommes des différents temps et des différents lieux, et qui exagère même ces différences ; mais qui est plus près de la vérité que Voltaire, quoique ayant moins de renseignements entre les mains.

En général, c'est au merveilleux que Voltaire répugne absolument. Or il y a un merveilleux dans l'histoire, parce qu'il y a du merveilleux, de l'étrange, de l'extraordinaire dans l'âme humaine. Il y a dans l'histoire un merveilleux d'imagination exaltée, un merveilleux de passions excitées, un merveilleux d'héroïsme, un merveilleux de sainteté et de sacrifice, un merveilleux de fanatisme, un merveilleux de stupidité. L'homme est dans « l'entre-deux ; » il est aussi dans les extrêmes ; or ce sont les extrêmes que Voltaire ne veut pas voir ; et pour comprendre toute l'histoire, son bon sens, qui si souvent le sert bien, lui nuit quelquefois.

Quant à des lois générales gouvernant les événements principaux de l'histoire humaine, Voltaire n'en veut pas voir et n'en voit point. En cela il a peut-être raison, et, tout au moins, il est très logique. Quand on n'admet point l'action de la Providence sur le monde, il est assez difficile, quoi que quelques-uns en aient cru, de trouver des lois qui le régissent. Trouver des lois dans l'histoire, c'est y voir des desseins, des plans, un but poursuivi, toutes choses qui supposent un esprit. Un esprit pensant l'histoire avant qu'elle commence pour lui donner sa loi de direction, c'est un Dieu agissant sur les hommes. Nous sommes encore en pleine conception théologique.

Cela est si vrai que Vico, apportant au monde sa « science nouvelle » (la philosophie de l'histoire), déclarait que son objet était de chercher à démêler les desseins de Dieu sur le monde, c'est-à-dire déclarait qu'il recommençait Bossuet.

Voltaire, ayant une pensée de derrière la tête toute contraire, devait se garder de chercher dans l'histoire une ou des lois générales, et en effet il s'en est gardé. Il a même un penchant à mettre en lumière, précisément le contraire du système qui fait dépendre l'histoire de

grandes lois générales : il fait une part très grande dans la génération des événements humains au *hasard*, c'est-à-dire à l'*inattendu*, c'est-à-dire aux grands effets sortant des petites causes. Un grand événement dérivant d'un incident insignifiant, c'est en effet quelque chose qui pouvait ne pas arriver, c'est un grand événement accidentel, c'est ce que nous appelons le hasard. Faire sortir les grands événements des petits faits, des « petites movettes, » comme dit Commynes, c'est donc réinstaller le hasard dans l'histoire, et il n'y a pas de meilleur moyen d'en éliminer l'action providentielle, et c'est pourquoi Voltaire n'y manque point. Ce qui a paru un travers de son esprit, une sorte de manie, est, sinon l'effet d'une intention bien concertée, du moins une suite toute naturelle de ses tendances générales.

Il ne faudrait pas oublier, cependant, qu'à côté du hasard il voit autre chose dans l'histoire des hommes : c'est à savoir l'action des grands hommes, et principalement des grands souverains. Il leur attribue une très grande importance. Un Auguste, un Charlemagne, un saint Louis, un Louis XIV, ont, pour lui, une action directe et très forte sur les événements, sur le développement de l'humanité. Ils semblent qu'ils arrêtent un moment le règne du hasard, cette mêlée aventureuse et confuse des incidents produisant des faits immenses, et des faits immenses échouant sur des incidents. L'histoire est pour lui quelque chose comme le hasard, traversé par le génie organisateur.

Remarquez que c'est précisément de cette façon que le bon sens commun se représente l'histoire humaine; que c'est la manière la plus simple de la comprendre, et que tout autre manière de l'entendre est tout de suite hypothétique et un peu hasardeuse et ambitieuse. Voltaire est le bon sens populaire affiné d'esprit, armé de

grandes connaissances et enflammé de passions, et il n'a voulu mettre dans ses études d'historien que du bon sens.

Il est certain qu'une histoire universelle ainsi conçue manque d'unité, de plan, d'ensemble ; mais si Voltaire n'en met point dans l'histoire, c'est qu'il n'y en voit point, et j'ai montré pourquoi il ne pouvait pas en voir.

Il a pourtant, sinon un plan, du moins une idée générale sur la suite du développement de l'humanité. Il croit, à peu près, à une période relativement sage et heureuse, — puis à une régression, — puis à une nouvelle ère de sagesse et de prospérité, relatives encore.

La période heureuse, c'est l'antiquité ; le retour à la barbarie primitive, c'est l'époque chrétienne ; la renaissance de la raison et l'acheminement vers le bonheur, ce sont les temps modernes.

L'humanité, sortie des tâtonnements des temps primitifs, a créé l'ordre dans son sein. La période que nous appelons l'antiquité commence. Des nations s'y organisent qui ne laissent pas d'être heureuses. Elles ont des lois sages ; elles cultivent les lettres et les arts ; la religion n'y gouverne point ; elle est soumise au pouvoir civil ; tout pays où la religion est soumise au pouvoir civil est relativement heureux ; de toutes ces nations les Romains font un seul peuple, et c'est une grande et belle époque de l'histoire de l'humanité.

Mais le christianisme naît. Il crée la dualité des pouvoirs : pouvoir spirituel, pouvoir temporel. De là naissent des conflits incessants, des guerres terribles. Le malheur s'abat sur le monde.

La Renaissance survient. C'est l'antiquité qui renaît. Elle fait reculer le christianisme. Elle diminue, exténue, finira par détruire le pouvoir spirituel. Les nations



STATUE DE VOLTAIRE

d'après Houdon.

modernes ne connaîtront que l'autorité civile réglée par de bonnes lois qu'inspirera le bon sens; elles seront débarrassées des superstitions, et en même temps de l'autorité religieuse, et en même temps des discussions métaphysiques fécondes en malheurs. Elles seront heureuses : « Quelle fête verront nos neveux! »

Je ne veux que montrer ici que toute la pensée de Voltaire, qu'elle soit philosophique ou historique, est toujours dominé par sa répulsion invincible pour l'esprit religieux. D'autres, et qui étaient aussi peu soumis aux dogmes chrétiens que l'était Voltaire, ont démontré le progrès accompli sur l'antiquité par l'avènement du christianisme ; la supériorité du moyen âge lui-même sur l'antiquité ; la beauté, la grandeur et l'utilité du « pouvoir spirituel » à une époque où sans lui l'Europe n'eût été qu'une mêlée furieuse d'ambitions et d'appétits égoïstes ; le peu d'avantages enfin que la diminution du pouvoir spirituel et la quasi-omnipotence reconquise par le pouvoir civil ont amenés à leur suite; démontré enfin que la campagne de Voltaire et des philosophes de son temps contre l'esprit religieux a eu des résultats beaucoup moins merveilleux que lui, et surtout ses compagnons d'armes, ne l'ont supposé.

Mais remarquez pourtant que son sens historique du moins, sinon sa théorie, est assez juste. C'est bien du moyen âge que depuis la Renaissance jusqu'aujourd'hui nous nous éloignons, et c'est bien à l'antiquité qu'à beaucoup d'égards nous revenons. C'est à une situation morale et même économique assez semblable à celle de l'Europe au quatrième siècle environ avant Jésus Christ que nous semblons être retournés, et c'est peut-être à une situation politique, morale et même économique assez pareille à celle de l'Europe au deuxième siècle après Jésus-Christ que nous paraissons nous acheminer.

Reste à savoir si ce retour est une chose dont on doive se féliciter pour ce qui en est fait, et qu'on doive souhaiter pour ce qui en reste à accomplir ; et c'est ce dont il est permis de douter, sans jamais vouloir rien affirmer de ce que l'avenir seul peut décider.

Si l'on veut voir un exemple de la manière dont Voltaire, dans *l'Essai sur les mœurs,* trace le tableau d'ensemble d'une époque, nous citerons son chapitre : *Idée générale du seizième siècle* :

« Le commencement du XVIe siècle nous présente à la fois les plus grands spectacles que le monde ait jamais fournis. Si on jette la vue sur ceux qui régnaient alors en Europe, leur gloire ou leur conduite ou les grands changements dont ils ont été cause rendent leurs noms immortels.

C'est, à Constantinople, un Sélim, qui met sous la domination ottomane la Syrie et l'Egypte, dont les mahométans mameluks avaient été en possession depuis le XIIIe siècle.

C'est, après lui, son fils le grand Soliman, qui, le premier des empereurs turcs, marche jusqu'à Vienne, et se fait couronner roi de Perse dans Bagdad, prise par ses armes, faisant trembler à la fois l'Europe et l'Asie.

On voit en même temps au nord Gustave Wasa, brisant dans la Suède le joug étranger, élu roi du pays dont il est le libérateur....

En Espagne, en Allemagne, en Italie, on voit Charles-Quint, maître de tous ces États sous des titres différents, soutenant le fardeau de l'Europe, toujours en action et en négociations, heureux longtemps en politique et en guerre, le seul empereur puissant depuis Charlemagne, le premier roi de toute l'Espagne, depuis la conquête des Maures : opposant des barrières à l'empire ottomam, faisant des rois et une multitude de princes, et se dépouillant enfin de toutes les couronnes dont il est chargé, pour aller mourir en solitaire après avoir troublé l'Europe.

Son rival de gloire et de politique, François Ier, roi de France, moins heureux mais plus brave et plus aimable, partage entre Charles-Quint et lui les vœux et l'estime des nations. Vaincu et plein de gloire, il rend son royaume

florissant malgré ses malheurs; il transplante en France les beaux-arts qui étaient en Italie au plus haut point de leur perfection.

Le roi d'Angleterre Henri VIII, trop cruel, trop capricieux pour être mis au rang des héros, a pourtant sa place entre les rois et par la révolution qu'il fit dans les esprits de ses peuples, et par la balance que l'Angleterre apprit sous lui à tenir entre les souverains. Il prit pour devise un guerrier tendant son arc, avec ces mots: *Qui je défends est maître* ; devise que sa nation a rendue quelquefois véritable.

Le nom du pape Léon X est célèbre par son esprit, par ses mœurs aimables, par les grands hommes dans les arts qui éternisent son siècle et par le grand changement qui sous lui divisa l'Église...

L'ancien monde est ébranlé, le nouveau monde est découvert et conquis par Charles-Quint ; le commerce s'établit entre les Indes orientales et l'Europe par les vaisseaux et les armes du Portugal. Cortez soumet le puissant empire du Mexique; et les Pizarre font la conquête du Pérou avec moins de soldats qu'il n'en faut en Europe pour assiéger une petite ville: Albuquerque dans les Indes établit la domination et le commerce du Portugal avec presque aussi peu de forces, malgré les rois des Indes, et malgré les efforts des musulmans en possession de ce commerce....

Ce qui frappe encore dans ce siècle illustre, c'est que, malgré les guerres que l'ambition excita, et malgré les querelles de religion qui commençaient à troubler les États, ce même génie qui faisait fleurir les beaux-arts à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Ferrare, et qui de là portait sa lumière dans l'Europe, adoucit d'abord les mœurs des hommes dans presque toutes les provinces de l'Europe chrétienne...

Il y eut entre Charles-Quint et François I[er] une émulation de gloire, d'esprit de chevalerie, de courtoisie au milieu même de leurs plus furieuses dissensions ; et cette émulation, qui se communiqua à tous les courtisans, donna à ce siècle un air de grandeur et de politesse inconnu jusqu'alors. Cette politesse brillait même au milieu des crimes ; c'était une robe d'or et de soie ensanglantée...

L'industrie fut partout excitée : Marseille fit un grand commerce, Lyon eut de belles manufactures. Les villes des

Pays Bas furent plus florissantes encore que sous la maison de Bourgogne. Les dames appelées à la cour de François Ier la firent le centre de la magnificence et de la politesse.

Les mœurs étaient plus dures à Londres, où régnait un roi capricieux et féroce ; mais Londres commençait déjà à s'enrichir par le commerce. En Allemagne, les villes d'Augsbourg et de Nuremberg, répandant les richesses de l'Asie qu'elles tiraient de Venise, se ressentaient déjà de leur correspondance avec les Italiens...

En un mot, l'Europe voyait naître de beaux jours ; mais ils furent troublés par la tempête que la rivalité entre Charles-Quint et François Ier excita ; et les querelles de religion qui déjà commençaient à naître souillèrent la fin de ce siècle ; elles la rendirent affreuse et y portèrent enfin une espèce de barbarie que les Hérules, les Vandales et les Huns n'avaient jamais connue. »

Dans ses livres d'histoire où Voltaire se borne à raconter, comme dans *l'Histoire de Charles XII* et la plus grande partie du *Siècle de Louis XIV*, il est inimitable comme rapidité, limpidité et aisance de narration. Quelques-unes des pages de *Charles XII* sont restées, non seulement classiques, comme le livre tout entier, mais célèbres pour cette vivacité du récit et ce relief de la peinture dans une parfaite simplicité, qui étaient qualités bien rares dans l'art historique depuis Jules César. Voici le récit de la première rencontre des Suédois sous la conduite de Charles XII avec les Russes auprès de Narva :

« Les Moscovites, voyant arriver les Suédois [une partie seulement de l'armée suédoise] à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée, de cinq mille hommes, qui gardait, entre les rochers, un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois.

Les vingt mille hommes, qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante et allèrent porter le

désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux heures, et ce qui, en d'autres occasions, eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi de Suède.

Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Russes bordé de cent cinquante canons.

A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque. Le signal était deux fusées, et le mot allemand : *Avec l'aide de Dieu.* Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril : « Quoi! vous doutez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites? » Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut après cet officier : « N'êtes-vous pas de mon avis ? lui dit-il ; n'ai-je pas deux avantages sur les ennemis? l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir, et l'autre, que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder ? Et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux. »

L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et l'on marcha aux Moscovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à droite du camp où était le quartier du czar ; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes qui devaient arriver dans peu.

Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge ; mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Sparre m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval en disant : « Ces gens-ci me font faire mes exercices ; » et continua de combattre et de donner des ordres avec la même présence d'esprit.

Après trois heures de combat, les retranchements furent

forcés de tous les côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille.

Le pont rompit sous les fuyards. La rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques derrière lesquelles ils se mirent ; là ils se défendirent encore parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver ; mais enfin leurs généraux Dolgorowki, Golowkin, Fédérowitz, vinrent se rendre au roi et mettre leurs armes à ses pieds.

Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Croï, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers. Charles reçut tous ses prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. »

Il y a, dans le *Siècle de Louis XIV*, un récit de bataille aussi beau, peut-être avec quelque chose de plus large et de plus ample : c'est le récit de la bataille de Rocroi. Il conviendra de comparer les deux narrations qui ont été faites de cette célèbre journée, l'une par Bossuet dans l'*Oraison funèbre d'Henri de Bourbon prince de Condé*, l'autre par Voltaire. Voici celle de Voltaire :

« Le duc d'Enghien [Condé] avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le maréchal de l'Hospital, qui lui avait été donné pour le conseiller et pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour. Il ne confia son dessein qu'à Gassion, maréchal de camp, digne d'être consulté par lui.

Ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

On remarque que ce prince, ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément qu'il fallut le réveiller pour combattre. On conte la même chose d'Alexandre. Il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite

dans un sommeil plein ; il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir.

Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger et la ressource, par son activité exempte de trouble qui le portait à propos à tous les endroits.

Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusque-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois.

A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enghien eut autant de soin de les épargner qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes (1), qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait vaincu. »

Tel est Voltaire dans ses histoires en prose. Ajoutons qu'il a écrit l'histoire en vers avec beaucoup de talent.

(1) Fontaine et non pas Fuentes.

CHAPITRE IV

ŒUVRES HISTORIQUES EN VERS.

Car ce que Voltaire a appelé et ce que tout le monde autour de lui a appelé ses poèmes épiques ne sont autre chose que de l'histoire.

Le poème épique, de sa nature, est toujours légendaire. Il n'est bon, il n'ébranle l'imagination des hommes, il n'a vraiment le caractère épique que quand il est légendaire. Or le légendaire, c'est le merveilleux, ou le légendaire s'accompagne toujours de merveilleux; et Voltaire est incapable de goûter comme d'admettre le merveilleux, et l'on peut dire que sa passion maîtresse est précisément de l'écarter toujours et de toujours le proscrire. Il a donc, quand il s'est occupé de poème épique, écarté instinctivement le merveilleux et le légendaire, comme il faisait ailleurs, comme il faisait toujours. Reste que, croyant écrire des poèmes épiques, il écrivit de l'histoire, et c'est en effet ce qu'il a écrit, en vers élégants. La *Henriade* n'est pas autre chose que l'histoire de la conquête de la France par Henri IV.

Et ce n'est point pour la déprécier que nous en parlons ainsi; c'est d'abord pour lui restituer son véritable caractère; c'est ensuite pour la faire lire avec intérêt. Lue comme une œuvre poétique, elle paraît sèche, indigente; le manque d'imagination, d'imagination vraiment créatrice, y éclate. Lue comme une œuvre d'histoire faite

par un homme très informé, très intelligent, assez bon psychologue, moraliste judicieux, excellent faiseur de portraits, narrateur limpide et vif, elle est infiniment intéressante, captivante même.

Comment il faut lire la *Henriade*? Posément, sans anxiété, sans transport (elle le permet), en saisissant bien ce qu'il y a dans chaque vers d'allusions à une foule d'événements, et en lisant surtout les notes de Voltaire, qui éclairent les allusions et complètent le cours d'histoire. Et, lue ainsi, elle est un vif plaisir de l'esprit dans un grand calme du cœur et de l'imagination. On y voit presque toute l'histoire de France, surtout ce que Voltaire en aime, dans la belle lumière d'un jour clair et un peu frais. C'est saint Louis, que, toutes les fois qu'il l'a rencontré, Voltaire a su honorer magnifiquement et judicieusement. Le saint roi apparaît à Henri IV au moment où celui-ci va donner l'assaut à Paris :

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue :
Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents :
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles ;
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur :
« Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, tes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets et régner sur des morts.
Arrête !... » A ces accents plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante ; il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde :
« O fatal habitant de l'invisible monde !

Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ? »
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
« Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le Père des Bourbons, ton protecteur, ton père ;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie. »
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux,
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux ;
D'une divine horreur son âme est pénétrée ;
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son père échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

C'est Louis XII, le père du peuple, que Henri IV, transporté par saint Louis au séjour des bienheureux, contemple et vénère au milieu des rois justes :

Le sage Louis XII, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice ;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.

C'est Richelieu, Mazarin, Colbert, Louis XIV ; car, à l'imitation de Virgile, Voltaire fait apparaître à Henri IV, en ce séjour céleste, non seulement ceux qui ne sont plus, mais ceux qui doivent naître un jour, et peut faire ainsi entrer dans son poème un résumé de l'histoire de France :

Henri, dans ce moment, voit sur les fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis :

Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine ;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats.
Il les prend pour des rois : « Vous ne vous trompez pas ;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du prince et de l'État l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit et dangereux ami :
L'un fuyant avec art et cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités opposant son courage ;
Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés ;
Enfin, par leurs efforts ou par leur industrie
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi, dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France.
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux, tu sauras t'en venger,
Semblable à ce héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.
Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous ! (1)
Quels honneurs ! quels respects ! Jamais roi dans la
[France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier en ses succès, mais ferme en ses traverses ;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,

(1) Louis XIV.

C'est toi qui dans la France amène les beaux-arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
Les Muses à jamais y fixent leur empire ;
La toile est animée et le marbre respire ;
Quels sages, rassemblés dans ces augustes lieux (1),
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux ;
Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière ?
L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la Vérité le Doute les conduit.
. . . .

Et c'est encore l'Angleterre, son gouvernement, ses lois, ses mœurs qui fournissent à l'historien versificateur un tableau précis, juste et finement tracé. Henri IV a été en Angleterre demander du secours à la reine Elisabeth. Il contemple un spectacle si nouveau pour lui, celui d'un peuple en paix, en pleine activité féconde et bien gouverné. Le poème de la *Henriade* devient un chapitre de l'*Esprit des lois* :

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit longtemps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux ;
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux ;

(1) L'Académie des sciences, fondée en 1666 par Colbert.

Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars !
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble (1),
Les députés du peuple, et les grands et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ;
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible,
Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
« Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix !
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre,
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

Telles étaient les belles leçons d'histoire et de politique que donnait Voltaire au public dans son poème historique. Mais la partie purement narrative n'y était pas pour cela négligée, et la plume qui savait si précisément et si vivement retracer la bataille de Narva, ou la bataille de Rocroi, n'était pas embarrassée par l'alexandrin, et, au contraire, pour peindre la bataille de Coutras, la bataille d'Ivry, le siège de Paris, l'assassinat de Henri III, le massacre de la Saint-Barthélemy.

Ce dernier tableau est resté justement classique et justement célèbre. On y sent non seulement l'habile écrivain, le vigoureux orateur, mais l'obstiné champion de la tolérance et de la liberté de conscience, qui avait

(1) Le Parlement : députés des communes, — lords, — ministres représentant la couronne.

la fièvre, paraît-il, tous les ans, au jour anniversaire de la Saint-Barthélemy :

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit ;
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière (1)
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière :
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne ;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne ! »
Il entend retentir le nom de Coligny ;
Il aperçoit de loin le jeune Téligny (2),
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect.

(1) La lune. Les périphrases classiques ont quelquefois besoin de traduction.
(2) Son gendre.

Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez ! ne craignez rien ; Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne ;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. »
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux.
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme (1), qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime...
A travers les soldats, il court d'un pas rapide.
Coligny l'attendait d'un visage intrépide ;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps, percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

On voit que la *Henriade* est encore digne d'être lue. Ce n'est qu'un livre d'histoire en vers ; mais c'est un bon livre d'histoire, à tous les points de vue. La curiosité intelligente a dicté ces pages, a dicté ces notes, et elle se satisfait à les lire. C'est le poème le plus distingué, le

(1) Allemand, domestique de la maison de Guise.

plus judicieux et le plus utile qu'on ait écrit en France depuis Mézeray.

Il faut en dire moins, mais non pas médire, non plus, du *Poème de Fontenoy*, très admiré du temps de Voltaire, un peu raillé depuis, et qui n'est pas sans mérite. Peut-être est-il chargé d'un trop grand nombre de noms propres, fait-il défiler devant nos yeux trop de « héros » et « guerriers » différents, qui ne sont pas assez marqués de traits frappants qui les distinguent les uns des autres. Voltaire, parlant de contemporains, n'a pas voulu faire de jaloux et s'est efforcé à ce que tous ceux qui s'étaient fait remarquer dans la bataille se retrouvassent dans le poème. Mais il y a encore un beau souffle oratoire et de l'ampleur en plusieurs passages, notamment dans le suivant :

> Français, heureux Français, peuple doux et paisible,
> C'est peu qu'en vous guidant Louis soit invincible ;
> C'est peu que, le front calme et la mort dans les mains,
> Il ait lancé la foudre avec des yeux sereins ;
> C'est peu d'être vainqueur ; il est modeste et tendre ;
> Il honore de pleurs le sang qu'il vit répandre ;
> Entouré des héros qui suivirent ses pas,
> Il prodigue l'éloge et ne le reçoit pas ;
> Il veille sur des jours hasardés pour lui plaire.
> Le monarque est un homme et le vainqueur un père.
> Ces captifs tout sanglants portés par nos soldats,
> Par leur main triomphante arrachés au trépas,
> Après ces jours de sang, d'horreur et de furie,
> Ainsi qu'en leurs foyers, au sein de leur patrie,
> Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
> Consolés, secourus, servis par leurs vainqueurs.
> O grandeur véritable, ô victoire nouvelle !
> Eh ! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
> Quel farouche ennemi peut n'aimer point ce roi,
> Et ne pas souhaiter d'être né sous sa loi ?
> Il étendra son bras et calmera l'Empire.
> Déja Vienne se tait, déjà Londres l'admire.

La Bavière confuse au bruit de ses exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois.
Naple est en sûreté, Turin dans les alarmes.
Tous les rois de son sang triomphent par ses armes ;
Et de l'Ebre à la Seine en tous lieux on entend :
Le plus aimé des rois est aussi le plus grand. »

Voilà ce qu'a été Voltaire comme historien, tant en prose qu'en vers. Par sa curiosité toujours en éveil, par le soin extrême de rassembler tous les documents imprimés, manuscrits, oraux, par une conscience de savant qui a fait que chacun de ses ouvrages d'histoire a été écrit presque tout entier dix fois à force de remaniements et de corrections, par une « intelligence, » cette première qualité de l'historien, comme a dit Thiers, pénétrante, souple, incisive et compréhensive, par une constante application à rechercher, non seulement, comme on faisait autrefois, la succession exacte des faits, mais l'état des mœurs, des institutions, des idées, des préjugés, des caractères, des âmes aux différentes époques de la vie de l'humanité, Voltaire est un grand historien, l'un des pères de l'histoire, de la science historique telle que nous l'entendons de nos jours, et il ne partage cette gloire qu'avec Bossuet et Montesquieu. Ajoutez qu'il écrit l'histoire avec son style, c'est-à-dire avec le style d'un grand écrivain, le style le plus approprié soit au récit, soit à l'exposition claire des grands ensembles qui se soit jamais rencontré.

CHAPITRE V

LE SOCIOLOGUE.

L'histoire mène à la sociologie, c'est-à-dire à l'étude de l'organisation de la société telle qu'elle est et telle qu'on souhaiterait qu'elle fût. A la vérité, il y a des sociologues qui ne sont pas historiens et qui réforment la société et l'humanité sans savoir comment les sociétés se sont formées et déformées jusqu'à nos jours et sans savoir comment l'humanité s'est comportée depuis qu'elle a laissé des souvenirs d'elle. Mais ils ont tort ; et la base de toute sociologie doit être l'histoire bien connue et bien pratiquée.

Ce fondement, Voltaire l'avait. Voyons ce qu'il a essayé de bâtir dessus.

Peu de chose, à vrai dire, et il n'est rien dont on doive plus le féliciter. Voltaire n'est pas un systématique ; il n'est pas de ceux qui prétendent changer toute la société de la base au faîte et lui donner en un tournemain une nouvelle forme. Il est essentiellement conservateur. Il vit dans une monarchie. Il ne songe pas à renverser la monarchie absolue. Il a même pour la monarchie absolue entourée d'hommes intelligents, lettrés et artistes et gouvernant sagement, pour le *despotisme intelligent* d'un Louis XIV, d'un Frédéric II, d'une Catherine II, un véritable penchant, un goût très vif, une constante inclination. Il n'est partisan d'aucun de ces

obstacles, chers à Montesquieu, qui sont destinés à borner le pouvoir central et à prévenir les périls de son omnipotence. Il n'aime pas les parlements. Il a dit du bien, il faut le noter, du gouvernement anglais, mais il n'a jamais semblé souhaiter que la royauté constitutionnelle, limitée et contrôlée par des chambres ou populaires ou aristocratiques, s'établît chez nous. Il n'aime pas, inutile de le dire, le « pouvoir spirituel » qui est la limite la plus ferme et la plus forte qu'on puisse opposer à l'omnipotence du pouvoir central. Bref, il est absolutiste, en souhaitant que le pouvoir absolu ait de la sagesse et de l'esprit.

Mais il a donné à l'absolutisme de très bons conseils, et c'est là sa sociologie.

Elle n'est pas mauvaise, quoique elle ne soit pas ambitieuse, et c'est précisement parce qu'elle n'est pas ambitieuse, qu'elle est fort bonne. Il regarde l'état de la France à son époque et y voit un certain nombre de choses à réformer, et *faciles à réformer*. C'est à cela qu'il s'attache exclusivement, laissant à d'autres les grandes réédifications. — Par exemple il remarque que la France est divisée en une foule d'états différents au point de vue de la répartition des charges. Il y a des *Douanes intérieures*. On paye pour faire passer une marchandise de Bourgogne en Champagne comme pour la faire passer d'Allemagne en France. Nulle entrave plus grave ni plus absurde pour le commerce, nulle mesure plus destructrice, aussi, de l'idée de patrie. C'est s'opposer à l'unité morale de la France et retarder le moment où elle sera accomplie. Voilà une réforme à faire, et elle est facile à réaliser.

Autre cause de désunion, autre obstacle à l'unité : la multiplicité des *coutumes*, c'est-à-dire des lois. La France est une nation, elle n'a qu'un gouvernement, et elle a

plusieurs lois! Il y a des « pays d'élection » d'un côté, et des « pays d'Etat » de l'autre, ce qui est dire qu'il y a plusieurs pays! Le méridional n'est pas gouverné par les mêmes lois que l'homme du nord! Cela ne doit pas être. Cela rompt, ou relâche, le lien qui doit unir les citoyens de la même nation. Cela est contraire à l'égalité, et Voltaire n'est pas démocrate; il ne l'est nullement; mais il est égalitaire. Ce qu'il faut en France, c'est l'uniformité légale et l'uniformité administrative, en un mot l'égalité.

Remarquez du reste qu'à cette égalité, la liberté elle-même, une certaine forme de liberté, du moins, trouve son compte. L'égalité ainsi entendue n'empêche point le despotisme, et même peut le favoriser; mais elle permet à chaque homme de dire: « Personne au moins n'est plus libre que moi, » ce qu'il ne faut pas considérer comme une consolation misérable; c'est peut-être la plus réelle que les hommes aient trouvée dans leur misère éternelle. — Il est même vrai que ce que la régularité, l'uniformité, l'égalité assurent dans un pays, c'est une espèce de liberté individuelle, au fond un peu illusoire, mais réelle encore, et dont, au reste, l'illusion est douce. Le citoyen dans un pays centralisé rencontre partout les mêmes lois, dures peut-être, mais les mêmes, les même règlements, vexatoires peut-être, mais les mêmes, la même administration, oppressive peut-être, mais la même; cela rend la vie plus aisée, « l'aller et le venir » plus commodes; met dans l'existence une plus grande facilité, un moindre souci, une sorte de tranquillité et de sécurité. Cela est encore une liberté d'une certaine espèce. Comptez que le citoyen de Marseille ou de Carthagène qui traverse tout l'Empire romain en trouvant partout le même code et les mêmes formes de procédure, et des agents administra-

tifs obéissant au même esprit, peut passer tout sa vie en se croyant un citoyen suffisamment libre.

C'est là la liberté que Voltaire a désirée pour les Français. Ce n'est pas la vraie ; mais il est incontestable qu'elle est un progrès.

Sur une foule de questions qui paraissent être des questions de détail, mais qui sont d'une extrême importance dans l'administration d'un peuple, il a donné à son temps d'excellents conseils. Il a plaidé pour l'hygiène ; contre la coutume funeste d'enterrer les morts au milieu des villes, autour des églises et dans les églises mêmes; contre les persécutions à l'égard des protestants considérés encore comme hors la loi à certains égards et dont les mariages n'avaient pas le caractère légal; contre les rigueurs à l'égard des sorciers, pauvres fous qu'on se donnait encore la peine de brûler, au lieu de prendre le soin de les doucher.

Il a poursuivi point par point toute une réforme de la magistrature et toute une réforme de la jurisprudence criminelle. Il a attaqué très vivement la vénalité des charges de la magistrature. On peut discuter, comme on sait, sur ce point. Les magistrats qui achetaient le droit de juger ou qui en héritaient de leurs pères, et qui avaient leur siège au tribunal comme une propriété, étaient évidemment hautains, superbes, infatués, avaient tous les défauts des privilégiés. Mais ils étaient indépendants à l'égard du pouvoir central ; car on n'est indépendant que quand on est chez soi dans sa charge, comme le notaire ou l'avoué dans son étude, et que lorsque le pouvoir, même si vous lui désobéissez, n'a pas le droit de vous en faire sortir. Or l'indépendance des magistrats est une garantie pour le citoyen. Seulement Voltaire était plus frappé des inconvénients de la vénalité des offices de magistrature que de ses avantages, parce

qu'il n'était nullement l'ennemi de l'omnipotence du gouvernement, et au contraire.

Quant à la réforme de la justice criminelle, il n'y a pas à discuter, et Voltaire a eu pleinement raison sur tous les points en cette affaire.

On torturait encore pour arracher à un coupable présumé l'aveu de son crime supposé : il a attaqué la torture.

On rouait un homme pour un sacrilège, pour un blasphème : il a soutenu que c'était un peu exagéré.

On punissait de mort le vol domestique : il a crié que c'était d'une rigueur monstrueuse.

On fusillait le déserteur même en temps de paix : il a plaidé les circonstances atténuantes.

On confisquait le bien des condamnés, ce qui ruinait les enfants pour le crime des pères : il a montré que cette réversibilité était une iniquité stupide.

On prodiguait, en général, la peine de mort : il a soutenu énergiquement que c'était une chose dont il ne fallait pas abuser. — Il a eu cet immense honneur que Beccaria a été son élève.

Il ne s'est pas borné, en ces matières, à la théorie. Avec son esprit pratique, son goût pour les polémiques, où il était passé maître, son activité prodigieuse qui cherchait toujours de nouvelles matières où s'exercer, cette conviction aussi, très juste, qu'il n'y a que les exemples bien choisis, les faits actuels et palpables qui frappent fortement les esprits ; il s'est attaché à plusieurs reprises à relever les erreurs ou les rigueurs excessives de la justice d'alors, et à sauver, ou à faire réhabiliter ceux qui en avaient été les victimes.

Le comte de Lally-Tollendal, gouverneur des possessions françaises dans les Indes, après les plus beaux états de service et les plus brillants exploits, assiégé

dans Pondichéry avec 700 hommes par une armée anglaise de 22,000 hommes, sans vivres, sans argent, au bout de plusieurs mois de résistance, avait capitulé. Il fut condamné à mort et exécuté le 9 mai 1766. Voltaire publia plusieurs *factums*, lettres et brochures, et n'eut pas de cesse que l'arrêt ne fût revisé. Il le fut, comme nous l'avons vu plus haut, à la veille même de la mort de Voltaire.

Le chevalier de La Barre, âgé de 19 ans, avait eu le très grand tort de mutiler un crucifix. Il fut condamné par le tribunal d'Abbeville à être brûlé vif. Le Parlement de Paris ne lui accorda que le triste adoucissement d'être décapité avant d'être jeté au bûcher. Voltaire le défendit de tout son pouvoir, et rappela sans relâche cette cruauté pour essayer d'obtenir qu'elle ne se renouvelât plus.

Sirven, protestant, commissaire terrier à Castres, fut accusé d'avoir fait périr sa fille pour l'empêcher d'embrasser la religion catholique ; et, après un procès trop légèrement mené, fut condamné à mort par le Parlement de Toulouse. Il réussit à s'échapper, à gagner la Suisse et à se réfugier sous la protection de Voltaire. Voltaire prit en main sa cause, écrivit plaidoyer sur plaidoyer, et avec l'aide du célèbre avocat Elie de Baumont, réussit à prouver son innocence et à le faire acquitter.

Calas, également protestant, négociant à Toulouse, son fils ayant été trouvé étranglé chez lui, fut accusé, comme Sirven, de l'avoir fait mourir parce que ce jeune homme avait abjuré. Il fut condamné par le Parlement de Toulouse et exécuté. Voltaire fit pendant trois ans retentir l'Europe de ses réclamations éloquentes et de ses démonstrations péremptoires. Il réussit encore à faire éclater l'innocence de ce mal-

heureux, et la mémoire de Calas fut officiellement et solennellement réhabilitée.

« Avocat des gens mal jugés, » dit à ce propos Alfred de Musset. Il n'y a pas là de quoi rire, et ce titre est le plus beau que l'on puisse porter, et ce rôle est le plus beau qu'on puisse tenir. On se surprend à souhaiter que Voltaire n'en eût jamais joué d'autre.

On voit que Voltaire, sans grandes théories politiques à la Montesquieu ou à la Rousseau, a touché un certain nombre de points importants et donné toute une série de bons conseils d'où toute une réforme pratique pouvait sortir. Il a résumé ce qu'il serait ambitieux d'appeler son programme politique, mais ce qu'on pourrait nommer ses *vœux sur l'avenir de la France en 1774*, à l'avenement de Louis XVI, dans une page très curieuse, peu citée d'ordinaire, et qui montre bien le dernier état de sa pensée à cet égard. C'est dans une espèce de conte intitulé *l'Eloge historique de la Raison* que Voltaire met en scène la *Vérite* et la *Raison* de la façon suivante :

« Enfin la Raison et la Verité passèrent par la France : elles y avaient déjà fait quelques apparitions et en avaient été chassées : « Vous souvient-il, disait la Verite à sa mère, de l'extrême envie que nous eûmes de nous établir chez les Français dans les beaux jours de Louis XIV ?... J'entends à présent les acclamations de vingt millions d'hommes qui bénissent le ciel. Les uns disent : « Cet avènement est d'autant plus joyeux que nous n'en payons pas la joie (1). » Les autres crient : « Le luxe n'est que vanité. Les doubles emplois, les dépenses superflues, les produits excessifs vont être retranchés. » — Et ils ont raison. — « Tout impôt va être aboli, » disent les autres. — Et ils ont tort ; car il faut que chaque particulier paye pour le bonheur général. — « *Les lois vont être uniformes.* » — Rien n'est plus à desirer;

(1) Louis XVI avait refusé le don de « joyeux avenement. »

mais rien n'est plus difficile. — « On va répartir aux indigents qui travaillent et surtout aux pauvres officiers les biens immenses de certains oisifs qui ont fait vœu de pauvreté. Ces gens de mainmorte n'auront plus eux-mêmes des esclaves de mainmorte... »

« N'entendez-vous pas, ma mère, toutes ces voix qui disent: « Les mariages de cent mille familles utiles à l'État ne seront plus réputés non avenus, et les enfants de ces mariages ne seront plus hors la loi? » — La nature, la justice, et vous, ma fille, tout demande sur ce grand objet un règlement sage, qui soit compatible avec le repos de l'Etat et avec les droits de tous les hommes. — « On rendra la profession de soldat si honorable que l'on ne sera plus tenté de déserter. » — La chose est possible mais délicate.

« Les petites fautes ne seront point punies comme de grands crimes, puisqu'il faut de la proportion en tout. Une loi barbare, obscurément énoncée, mal interprétée, ne fera plus périr sous des barres de fer et dans les flammes des enfants indiscrets et imprudents, comme s'ils avaient assassiné leurs pères et leurs mères. » — Ce devrait être le premier axiome de la justice criminelle.

« Les biens d'un père de famille ne seront plus confisqués, parce que les enfants ne doivent pas mourir de faim par la faute de leurs pères, et que le roi n'a nul besoin de cette misérable confiscation. » — A merveille, et cela est digne de la majesté du souverain. — « La torture, inventée autrefois par les voleurs de grands chemins pour forcer les volés à découvrir leurs trésors, et employée aujourd'hui chez un petit nombre de nations pour sauver le coupable robuste et pour perdre l'innocent faible de corps et d'esprit, ne sera plus en usage que dans les crimes de lèse-société au premier chef, et seulement pour avoir révélation des complices. » — On ne peut mieux.

« J'entends encore proférer autour de moi, dans tous les tribunaux, ces paroles remarquables : « Nous ne citerons plus jamais les deux puissances, parce qu'il ne peut en exister qu'une: celle du roi ou de la loi dans une monarchie ; celle de la nation dans une République. »....

La Raison lui répondit : « Ma fille, vous sentez bien que je désire à peu près les mêmes choses que vous... Tout cela

demande du temps et de la réflexion. J'ai toujours été très contente quand, dans mes chagrins, j'ai obtenu une partie seulement des soulagements que je voulais.... J'avoue que je n'ai que du bien à dire du temps présent, en dépit de tant d'auteurs qui ne louent que le passé. Je dois instruire la postérité que c'est dans cet âge qu'on s'est appliqué en Europe aux arts et aux vertus nécessaires qui adoucissent l'amertume de la vie. Il semble en général qu'on se soit donné le mot pour penser plus solidement qu'on n'avait fait depuis des milliers de siècles... On a fait plus en morale : on a osé demander justice aux lois contre des lois qui avaient condamné la vertu au supplice, et cette justice a été quelquefois obtenue. Enfin on a osé prononcer le mot de *Tolérance*. Eh bien! ma chère fille, jouissons de ces beaux jours ; restons ici, s'ils durent ; et, si les orages surviennent, retournons dans notre puits. »

Telle est la « révolution » telle que la souhaite Voltaire en 1774. Elle est modeste. Elle sent un peu son « feuillant. » Plût à Dieu qu'il n'y en eût pas eu de plus ambitieuse ! La *Vérité* mise en scène ici par Voltaire était la vérité des hommes sensés, judicieux et sagement éloignés de tout « système ; » et sa *Raison* nous semble à bien peu près avoir raison.

CHAPITRE VI

LE CRITIQUE.

Voltaire était né avec l'idolâtrie du siècle de Louis XIV, comme nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer. Nous l'avons vu recueillir avec ardeur les renseignements sur le « grand siècle » que lui donnaient M. de Caumartin, M. l'abbé de Châteauneuf, M. l'abbé de Chaulieu, M. le marquis de La Fare. Nous l'avons vu, tant dans la *Henriade* que dans *le Siècle de Louis XIV,* tracer de l'époque de Louis le Grand le tableau le plus complaisant et le plus magnifique.

Il faut savoir que ceci ne laisse pas d'être une « particularité, » étant donné la date de naissance de Voltaire. Quand il entrait dans sa vingtième année, il était à peu près seul de son avis en cette matière. Les historiens nous font connaître la réaction violente contre le gouvernement et la personne de Louis XIV qui précéda sa mort et surtout qui la suivit. Cette réaction s'étendit de sa personne et de sa politique à l'esprit même qui avait régné de son temps. La littérature du temps de Louis le Grand était fort peu en faveur vers 1715. Le goût des écrivains de cette époque pour l'antiquité était tourné en ridicule, et aussi leur goût pour la poésie. Montesquieu, Lamotte, bien d'autres, disaient assez de mal des poètes et « n'y croyaient plus. » Montesquieu, à la vérité, aimait l'antiquité, mais c'était l'antiquité des

philosophes, des moralistes et des historiens ; ce n'était point du tout celle qu'imitaient si religieusement, avec tant d'originalité du reste, les Boileau, les Racine, les Molière et les La Fontaine.

Autour de lui, par Lamotte, par Fontenelle, par leurs disciples et admirateurs, c'était toute l'antiquité qui était méprisée, et un peu le XVIIe siècle, tout au moins, l'Ecole de 1660, que Lamotte avait ses raisons pour envier et Fontenelle ses raisons pour haïr.

En somme, le siècle nouveau se dirigeait vers l'histoire, la sociologie, la littérature politique, la philosophie, et délaissait ce qui en lettres est art pur.

C'est contre ces tendances que Voltaire a réagi du premier coup avec beaucoup d'énergie et de hardiesse. Et, qu'on le remarque bien, s'il est devenu lui-même historien, philosophe et sociologue un peu tard dans sa carrière, c'est précisément à cause de cela. A quoi il a tenu d'abord, c'est à ce que le XVIIe siècle continuât, en sa personne, si possible était, en d'autres à la rigueur, mais à ce qu'il continuât.

Remettre en honneur ou empêcher de tomber davantage en discrédit la poésie dramatique, la poésie lyrique, la poésie satirique, la poésie épistolaire, la poésie épique, ç'a été sa première préoccupation et sa première ardeur : on sait qu'il les a eues toutes. De là tout son rôle de critique, qui a consisté à restaurer le culte de la poésie.

C'est ce qui lui a inspiré, dès 1733, le *Temple du Goût*, commencé du reste quelques années auparavant. C'est un petit poème mêlé de prose, ou un petit roman mêlé de vers, comme on voudra, où Voltaire, se supposant mené au séjour des auteurs morts depuis un demi-siècle (1), aux *Templa serena* de Lucrèce, leur fait ses

(1) Il y a mêlé quelques vivants.

dévotions, et en profite pour nous faire leurs portraits. Ce temple est gardé par la « Critique, à l'œil sévère et juste, » qui en écarte les mauvais écrivains et surtout ceux qui jalousent les grands.

Un raisonneur avec un fausset aigre
Criait : « Messieurs, je suis ce juge intègre,
Qui toujours parle, argue et contredit ;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit. »
Lors la Critique apparut et lui dit :
« Ami Bardou, vous êtes un grand maître,
Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
Vous y venez pour fronder notre dieu :
Contentez-vous de ne le pas connaître. »

Là venait Lamotte,poète ennemi de la poésie, dont nous parlions plus haut, homme d'esprit du reste, qu'il n'y a lieu, en pareil endroit, ni de repousser ni d'admettre :

Parmi les flots de la foule insensée
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait Lamotte-Houdard,
Lequel disait d'un ton de papelard :
« Ouvrez, Messieurs, c'est mon *Œdipe* en prose.
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose.
De grâce ouvrez ! Je veux à Despréaux
Contre les vers dire avec goût deux mots. »

« La Critique le reconnut à la douceur de son maintien et à la dureté de ses derniers vers, et elle le laissa quelque temps entre Perrault et Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile. »

Là était, en bonne place, Fontenelle, insuffisamment respectueux des anciens, mais spirituel, savant et parlant une jolie langue :

C'était le discret Fontenelle,
Qui par les Beaux-Arts entouré,
Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siège heureux de son empire :
Avec Quinault il badinait ;
Avec Mairan il raisonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

« La Critique lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse. comme font les cyniques jâloux ; mais je suis la Critique, vous êtes chez le dieu du Goût, et voici ce que je vous dis de la part de ce dieu, du public et de la mienne ; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord :

Votre Muse sage et riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gâtez point par le fard ;
Sa couleur est assez brillante.

Là on voyait encore le bon Rollin, aimable auteur de quelques bons écrits d'histoire et d'éducation, professeur et recteur de l'Université de Paris :

Non loin de là, Rollin dictait
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoique en robe, on l'écoutait,
Chose assez rare à son espèce.

« Je fus fort étonné [continue l'auteur en poursuivant sa relation] de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingts ans. pour être les plus chers favoris du dieu du Goût. Les Pavillon, les Benserade, les Pellisson, les Segrais, les Saint-Evremond, les Balzac, les Voiture ne me parurent pas occuper les premiers rangs.

« Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides ; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés ; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands hommes : ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité... Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire en récitant ce vers de Despréaux :

« Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts. »

« Mais la Critique ayant lû, par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéide* en vers français, le renvoya assez durement et laissa venir à sa place Madame de La Fayette, qui avait donné, sous le nom de Segrais, *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*. »

Le voyageur poursuit ses recherches. Il ne serait pas fâché de s'entretenir un moment avec le comte de Bussy-Rabutin, si célèbre pour son esprit, sa causticité et les intempérances de sa mauvaise langue. Madame de Sévigné, cousine de Bussy, le renseigne sur l'absence de son parent :

« Madame de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain n'avait jamais pu réussir à donner au dieu du Goût l'excès de bonne opinion que le comte de Bussy avait de messire de Rabutin.

Bussy, qui s'estime et qui s'aime
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Parlé trop souvent de lui-même.
Mais son fils, son aimable fils,
Dans le temple est toujours admis,
Lui qui, sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi bien
Que son père croyait écrire.

On se doute bien que les grands amis de la première jeunesse de Voltaire, Chaulieu, La Fare, Hamilton, Saint-Aulaire, occupent une place brillante dans cette académie élyséenne :

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu
Qui chantait en sortant de table.
Il osait caresser le dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans sa douce ivresse
Des beautés sans correction
Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.
La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir et la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux le vif Hamilton
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisait de l'humaine espèce
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aisé, le tendre Saint-Aulaire,
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère ;
On voyait les fleurs de Cythère
Et celles du sacré vallon
Orner sa tête octogénaire.

« Parmi ces gens d'esprit, nous trouvâmes quelques jésuites. Un janséniste dira que les Jésuites se fourrent partout ; mais le dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis, et il est assez plaisant de voir dans ce temple Bourdaloue (1) qui s'entretient avec Pascal (2) sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le Père Bouhours est derrière

(1) Grand prédicateur jésuite.
(2) On sait assez que Pascal était janséniste ardent (*Provinciales*)

eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal de Polignac (1) ne put s'empêcher de dire au Père Bouhours :

Quittez d'un censeur pointilleux
La pédantesque diligence ;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle et libre éloquence :
J'aime mieux errer avec eux
Que d'aller, censeur scrupuleux,
Peser des mots dans la balance.

« Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte ; mais, nous autres poètes, nous sommes souvent très impolis pour la commodité de la rime. »

Il y a dans ce temple une bibliothèque, ce qui est un moyen de nous donner sous une forme nouvelle, qui fait qu'on évite la monotonie, des appréciations sur les auteurs connus. De cette bibliothèque est exclu :

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs
Qu'on lit, qu'on estime, qu'on aime
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop, ni trop peu de fleurs.

« Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés [abrégés] de la main des Muses. On y voit, entre autres, l'ouvrage de Rabelais réduit tout au plus à un demi-quart; Marot n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture et Sarrazin ont à eux deux soixante pages. »

(1) Auteur de *l'Anti-Lucrèce*.

Quelques auteurs même s'occupent de leur propre main à « retrancher » spontanément leurs écrits pour qu'ils soient plus dignes de la postérité.

« L'aimable auteur du *Télémaque* ôtait des répétitions et des détails inutiles dans son roman moral, et rayait le titre de poème épique que quelques zélés indiscrets lui donnent ; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poème en prose. »

Ce grand, ce sublime Corneille
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit qu'il étonna ;
Ce Corneille qui crayonna
L'âme d'Auguste et de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa *Pulchérie*,
Agésilas et *Suréna*,
Et sacrifiait sans faiblesse
Tous ces enfants infortunés,
Fruits languissants de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.

Quant à Racine, Voltaire, qui l'adora plus tard, est presque dur pour lui dans le *Temple du Goût* et ne s'y enquiert presque que de ses défauts, ou plutôt de son unique défaut, qui est que ses « amoureux, » je parle des hommes, sont les plus pâles de tous ses personnages. La remarque est juste, mais aurait dû être compensée par d'autres à l'honneur de Racine, ce qui n'aurait pas été malaisé :

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.

A peine il distingue leurs traits :
Ils ont tous le même mérite,
Et l'Amour qui marche à leur suite
Les croit des courtisans français,

Au contraire, pour La Fontaine, que Voltaire censura souvent très fort et d'une façon presque ridicule, il est, dans le *Temple du Goût*, très favorable, en somme, très juste, avec la mesure de sévérité, ou plutôt de réserves, qui convient :

Toi, favori de la nature,
Toi, La Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant et rime et mesure (1),
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément ;
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment ;
Eclaire notre jugement
Sur tes *Contes* et sur tes *Fables*.

« La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, et qui, dans le *Temple du Goût*, joignait un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait *quelques-unes de ses fables*. Il accourcissait *presque tous ses contes*, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts. »

Molière enfin, que Voltaire a réservé pour finir par lui, et cet hommage doit être remarqué, Molière apparaît.

« Je vis l'inimitable Molière, et j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs ;

(1) *Rime*, d'accord. La Fontaine l'a négligée autant que Voltaire. Pour mesure, c'est autre chose. Le maître du rythme, et *l'infaillible* en cette affaire, c'est au contraire La Fontaine. Mais ce n'était pas à la musique des vers que Voltaire était expert.

Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le peintre de la France :
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître ;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

« Ah ! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ! Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps ! J'aurais trouvé des dénouements plus heureux, et j'aurais fait moins descendre mon génie au bas comique. »

Les voyageurs au pays du Goût prennent enfin congé de leurs hôtes. Le dieu les accompagne jusqu'aux frontières où commence le pays des sottises, — c'est le nôtre, — et leur adresse ces dernières paroles, ou plutôt à peu près ces paroles; car, remarque spirituellement Voltaire : « il ne m'est pas donné de dire ses propres mots. »

Adieu, mes plus chers favoris :
Comblés des faveurs du Parnasse,
Ne souffrez plus que dans Paris
Mon rival usurpe ma place.

Je sais qu'à vos yeux éclairés
Le faux Goût tremble de paraître ;
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connaître.

Toujours accablé d'ornements,
Composant sa voix, son visage,
Affecté dans ses agréments
Et précieux dans son langage.

Il prend mon nom, mon étendard ;
Mais on voit assez l'imposture ;
Car il n'est que le fils de l'art ;
Moi, je le suis de la nature.

Voltaire a exposé ses idées littéraires dans beaucoup d'autres ouvrages, notamment dans le *Dictionnaire philosophique*, le *Siècle de Louis XIV*, *l'Essai sur le poème épique*, le *Commentaire sur Corneille*, la *Correspondance*, même, assez souvent, enfin dans les *Contes* et *Romans*. Partout il se montre conforme à ce que nous voyons qu'il est dans le *Temple du Goût*.

Il est classique avec beaucoup de justesse d'esprit et un peu de timidité. C'est un continuateur de Boileau, plus sévère et même plus étroit que Boileau lui-même. Il aime l'antiquité ; mais les génies un peu abrupts ou un peu frustes de l'antiquité dépassent ou inquiètent son goût. Il met Virgile bien au-dessus d'Homère, ne comprend pas ou n'essaie même pas de comprendre Pindare, préfère la tragédie française à la tragédie grecque, méprise Aristophane autant que Fénelon l'a méprisé. En résumé, l'antiquité se réduit pour lui à peu près à Sophocle, Térence, Virgile et Horace.

A l'égard du XVIIe siècle français lui-même, il est dévot, mais très exclusif. Tout ce qui dépasse une certaine ligne de bon sens spirituel et de justesse élégante lui paraît presque un reste de barbarie. Il adore Racine, goûte infiniment Boileau, La Rochefoucauld, Madame de Sévigné, Madame de La Fayette, Fénelon, Massillon. — Sur Corneille il fait beaucoup de réserves ; — il n'aime pas du tout Pascal ; — il trouve dans Bossuet, « génie vaste, impétueux et facile..., quelques familiarités qui déparent un peu la sublimité de ses *oraisons funèbres* ; » — il aime La Fontaine, mais le trouve souvent bien

trivial, et les trivialités qu'il en cite sont souvent des traits pittoresques que nous estimons merveilleux (1) ; — il met très haut Molière, mais, nous l'avons vu, avec les restrictions littéralement les mêmes que celles de Boileau au IIIe livre de *l'Art Poétique*. — Il n'est pas jusqu'à ce bon Rollin qui n'ait donné un peu dans le familier. En un passage sur les jeux scolaires, il ose nommer la « balle », le « ballon », et le « sabot » ; et cela est bien pénible. — Il n'est pas jusqu'à Racine qui n'ait mêlé des « traits comiques » au second acte d'*Andromaque* ; et c'est un oubli fâcheux des convenances.

Voltaire aurait été décidément trop étroit en matière de goût s'il n'eût connu les étrangers. Cela l'a sauvé. Il s'est engoué de Shakespeare et en a donné le goût à la France, et lui a dû ce qu'il a mis de meilleur dans ses tragédies. Plus tard il s'est fâché quand les Français ont pris l'air de vouloir trop aimer Shakespeare ; mais c'est de la première campagne de Voltaire sur cette affaire qu'il faut se souvenir, et oublier la seconde, qui n'est que la boutade d'un tragique un peu déclinant, qui a peur qu'on ne se détache de lui.

Il a aimé très fort les Italiens, le Tasse et l'Arioste surtout, comme avait fait La Fontaine, et il a contribué à maintenir le goût que les Français avaient pour eux et qu'ils ont eu depuis le tort de perdre. Sachons du reste que le goût de Voltaire, étroit à nos yeux, était beaucoup plus compréhensif que celui de ses contemporains. Cela tient à sa curiosité, toujours en éveil. Une partie du rôle littéraire de Voltaire est d'avoir résisté

(1) Le gibier de Lion ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.....
Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec, emmanché d'un long cou.., etc.

à la réaction contre le XVIIe siècle et d'avoir soutenu que le XVIIe siècle était grand ; une autre partie de son rôle est d'avoir fureté partout.

Cela fait que, si difficile lui-même, il redresse souvent les jugements encore plus dégoûtés des hommes de son temps. S'il trouve des enfantillages dans Homère, tel des amateurs du XVIIIe siècle y trouvait des grossièretés que lui ne tient pas pour telles : « Peut-on supporter, disait-on autour de lui, Patrocle mettant trois gigots de mouton dans une marmite? — Eh! mon Dieu! répond Voltaire, c'est que vous n'avez rien vu. Charles XII a fait six mois sa cuisine à Démir Tocca sans perdre rien de son héroïsme. — Pourquoi tant louer la force physique de ses héros? Ce n'est pas du ton de la cour. — Non; mais avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles. Cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; par cette supériorité seule les nations du Nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'à l'Atlas. » — Et voilà à quoi sert de savoir quelque chose.

Et enfin il a fait une chose qui devrait lui faire pardonner plus d'erreurs de goût qu'il n'en a commises. Il a « inventé » *Athalie*. Jusqu'à lui on l'estimait très peu. Il a crié sur tous les tons que c'était le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Plus tard il a vingt fois démenti cet enthousiasme, en faisant remarquer combien *Athalie* était d'un mauvais exemple. C'est qu'il était monarchiste et anti-clérical. Mais ces vingt passages, on ne veut pas les lire, et on a raison.

Tout compte fait, ce fut un héritier de Boileau, un peu plus difficile et beaucoup plus spirituel que celui dont il détenait l'héritage. Il le savait, et à soixante-

quinze ans (1769), écrivant son « testament » littéraire, il le dédiait à son illustre maître.

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault et flatteur de Louis,
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile ;
Dans la cour du Palais je naquis ton voisin ;
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin ;
Siècle de grands talents, bien plus que de lumière,
Dont Corneille en bronchant sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ton jardin d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil.
Chez ton neveu Dongois je passai mon enfance ;
Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis,
Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers, t'envoyer aux galères.
Ces petits beaux-esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire :
Il voulut que ta Muse assurât sa mémoire ;
Et, satirique heureux, par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.
. . . .

Voltaire en fera-t-il autant ? Il l'a fait ; mais ses ardeurs, comme celles de Boileau autrefois, commencent à se lasser. Il pourrait dire comme Boileau : « Ainsi que mes beaux jours mes chagrins sont passés, » ou, comme Boileau encore : « Je laisse aux froids rimeurs une libre carrière, Et regarde le champ assis sur la barrière. »

Ce temps est, réponds-tu, très bon pour la satire.
Mais quoi ! Puis-je, en mes vers aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot ?
Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille ?
Et railler un Coger dont tout Paris se raille ?

Non, ma Muse m'appelle à de plus hauts emplois;
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécile encense,
J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance.
Je dis au riche avare : « Assiste l'indigent ; »
Au ministre des lois : « Protège l'innocent! »
. . . .
Pour Sirven opprimé je demande justice :
Je l'obtiendrai sans doute;et cette même main,
Qui ranima la veuve et vengea l'orphelin,
Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proscrite et non déshonorée.
Ainsi je fais trembler, dans mes derniers moments,
Et les pédants jaloux et les petits tyrans.
J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime, et voilà ma satire.
. . . .

Vienne la mort à présent : elle sera bien accueillie. Elle sera un passage à aller rejoindre d'excellentes gens qui furent des gens d'esprit, et avec lesquels on doit avoir plaisir à converser :

Nous nous verrons, Boileau ; tu me présenteras
Chapelain, Scudéry, Perrin, Pradon, Coras.
Je pourrais t'amener, enchaînés sur mes traces,
Mes Zoïles honteux, successeurs des Garasses.
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
Des serpents d'Alecton nous les verrons fesser ;
Mais je veux avec toi baiser dans l'Elysée
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever ;
Et si ton goût sévère a pu désapprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauds effarés dire mon sentiment.
Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres ;
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres !

A tout prendre, Boileau, qui a eu tous les bonheurs, a eu comme critique littéraire un très brillant, très judicieux, très fin, très ardent, et très éloquent successeur.

CHAPITRE VII

LE DRAMATISTE. — TRAGÉDIES.

Les tragédies de Voltaire ont été, depuis 1730 jusqu'en 1820 environ, considérées, même par les ennemis de Voltaire, comme ce qu'il avait fait de plus beau, et, depuis 1820 jusqu'à nos jours, presque comme ce qu'il a fait de plus négligeable. Voici pourquoi. En 1730, on sortait du théâtre de Corneille, de Racine : et surtout du théâtre des imitateurs de Racine : les Lamotte, les Campistron. On sentait vaguement ce qui manquait en général à ce théâtre, et c'était d'abord une *action* rapide, et ensuite les prestiges et les grands effets du spectacle.

Voltaire, qui était le plus avisé des *dilettantes*, comprit, très bien les désirs instinctifs du public. Il voulut ne rien changer pour le fond à la tragédie du XVIIe siècle qu'il aimait fort, mais y ajouter une action plus vive et plus violente, pour ainsi parler, et la grandeur imposante d'un spectacle vaste et varié. Deux pièces classiques hantaient continuellement son imagination, la *Rodogune* de Corneille et l'*Athalie* de Racine. *Rodogune* avec ses *situations* extraordinaires et qui excitent violemment l'intérêt de curiosité et son dénouement tout plein d'anxiété et de terreur ; *Athalie* avec son admirable décoration, ses groupes nombreux sur la scène, ses *tableaux* frappant fortement l'imagination par les

yeux : voilà ce qui excitait et enflammait son ardeur et son émulation.

Ces deux éléments nouveaux, ou relativement nouveaux, comme on voit, puisqu'il les empruntait eux-mêmes à certaines tragédies classiques, il a voulu les ajouter au drame tel qu'il était connu jusqu'alors, et il y a réussi.

En un mot, il a fait des tragédies qui étaient des mélodrames à spectacle. Il répondait parfaitement aux aspirations secrètes du public de son temps, et voilà pourquoi il a été mis par tous ses contemporains à côté de Sophocle, d'Euripide, de Corneille, et de Racine, et quelquefois au-dessus.

Mais deux choses essentielles pour durer très longtemps lui manquaient essentiellement.

La première c'était la langue et le style vraiment théâtral. Voltaire n'est jamais grand poète, et il est rarement grand orateur. La poésie et l'éloquence sont nécessaires dans le grand drame. Le théâtre demande ou une certaine poésie captivante et séduisante qui dispense de l'éloquence, ou une certaine magnificence oratoire qui dispense du charme poétique, ou tous les deux à la fois, ce qui, comme on pense, se rencontre rarement.

Voltaire n'avait ni l'un ni l'autre, et *croyait que l'un et l'autre doivent être étrangers au théâtre*, opinion qui était du reste, à très peu près, celle de tout son temps. Aussi ses pièces sont écrites le plus souvent dans une langue qui n'est ni mauvaise ni bonne, qui est indifférente. C'est une langue de convention. Elle n'est pas plus de Voltaire que de du Belloy (1) ; elle est de ceux qui font des tragédies en 1750. Il est étonnant même à quel

(1) Tragique du temps, auteur du *Siège de Calais*.

point elle ne rappelle aucunement la langue de Voltaire. Elle n'est pas vive, elle n'est pas alerte, elle n'est pas serrée, elle n'est pas variée de ton. Elle est extrêmement uniforme. Une noblesse banale continue et une élégance facile implacable, voilà ce qu'elle nous présente, à l'ordinaire ; car il y a quelques exceptions que nous verrons.

Aussi, vers 1820, quand les Romantiques mirent de la poésie et de l'éloquence partout, et particulièrement au théâtre, où elles ont très légitimement leur place, les tragédies de Voltaire pâlirent subitement d'une manière incroyable, et l'on s'étonna qu'on eût pu les admirer.

La seconde chose qui manquait à Voltaire tragique, c'était ce que nous appelons un peu pédantesquement la psychologie, c'est-à-dire la connaissance précise et sûre des mobiles et ressorts du cœur humain, connaissance qui reste la qualité maîtresse de Racine, et qui n'a pas manqué à Corneille, et tant s'en faut. Cette faculté est si utile partout et si essentielle au théâtre que si Voltaire l'avait eue, il aurait, une fois traversée la période romantique, retrouvé à très peu près toute la faveur perdue pendant cette période, et se serait placé à nos yeux en bon rang au-dessous de Racine et de Corneille. Mais elle lui manquait *plus encore* que la poésie et l'éloquence.

Aussi, quand l'école romantique eut achevé son évolution, et que le goût du public français revint aux analyses morales et à l'étude des caractères, Voltaire ne se releva point de sa chute, en tant que tragique, et est resté assez indifférent à tous ceux qui lisent.

C'est qu'en effet il n'a pour lui qu'une certaine habileté d'arrangement et adresse de procédés et habileté à amener les coups de théâtre, et une certaine pompe

de spectacle, de son temps assez nouvelle, mais dont aujourd'hui nous ne songeons pas à lui faire un grand mérite.

Il s'est à moitié sauvé pourtant, et se fait lire encore, au moins par extraits, à cause d'une heureuse infidélité et d'une précieuse dérogation à ses principes dramatiques mêmes. Nous avons dit qu'il n'était ni grand ou charmant poète, ni puissant ou chaleureux orateur, et qu'il n'estimait pas qu'on dût l'être au théâtre. Poète, il ne l'a jamais guère été, en effet; mais orateur, sinon puissant, du moins vigoureux, il l'a été quelquefois. C'est qu'ici une de ses théories en contrariait heureusement une autre. Il ne voulait pas qu'on fût orateur au théâtre, que « l'auteur parût » et qu'on entendît sa voix s'adressant à la foule à travers sa tragédie; mais d'autre part il croyait aussi (et cette idée dont il est, je crois, l'inventeur, a été adoptée par tout le XVIIIe siècle) que le théâtre est une chaire de morale d'où il convient de faire entendre au peuple de grandes vérités générales. Or, pour faire entendre au peuple de grandes vérités générales, force est bien d'être orateur; et en effet Voltaire l'a été par ce côté-là.

En quoi il a été heureux; car de toute son œuvre dramatique, c'est cela qui est resté. Les tragédies de Voltaire sont surtout pour nous des recueils de beaux discours sur le patriotisme, l'humanité, la liberté, la clémence, la tolérance, et c'est surtout cela que nous en citerons tout à l'heure.

~~Trois ou quatre~~ pourtant se font ou se laissent lire encore avec intérêt, même comme drames : *Mérope*, *Zaïre*, *Alzire*, *Tancrède*, *Adélaïde du Guesclin*.

Mérope a ce mérite particulier d'être avec *Athalie* la seule tragédie restée estimée, et même restée connue, qui soit sans amour. Elle tient tout entière dans cette défini-

tion : une mère tremblant pour son fils et toujours prête à donner ses jours pour ceux de son enfant. C'est une *Andromaque* moins Hermione et Oreste. Il y a des scènes émouvantes. Mérope ayant intérêt, pour son fils même, à cacher qu'elle est sa mère, vient de laisser soupçonner le secret fatal. Le tyran Polyphonte ayant ordonné la mort d'Egisthe, elle a crié : « Grâce pour lui ! »

POLYPHONTE

Qu'il meure !

MÉROPE

Il est...

POLYPHONTE

Frappez !

MÉROPE

Barbare ! Il est mon fils !

EGISTHE

Moi ! votre fils !

MÉROPE

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui, trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTHE

Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère ? Qui ? Vous, qui demandiez sa mort ?

EGISTHE

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE

Je suis sa mère, hélas ! Mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie ;

Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture ;
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature ;
Ton cœur, nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE

Que prétendez vous dire ? et sur quelles alarmes... ?

EGISTHE

Va, je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLYPHONTE

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE

Commencez donc par m'arracher la vie.
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds ;
Mérope les embrasse et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère ;
Jugez de mes tourments : ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! Vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez !
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils. Je puis oublier tout le reste ;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense ; il est entre vos mains,
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers. . . . .
. . . .

Zaïre, sorte de réduction à la française de l'*Othello* de Shakespeare, nous offre le très beau rôle du jaloux sultan Orosmane et le rôle très brillant du vieux prince chrétien Lusignan. Quand Orosmane, par suite d'une méprise assez naturelle et fort bien conduite, croit que Zaïre le trahit et aime un chevalier français (Nérestan), sa colère a de vigoureux accents vraiment tragiques :

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'était ce Français?... Quel soupçon !... quelle horreur !
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !
Hélas ! je repoussais ma juste défiance...
Un barbare, un esclave aurait cette insolence !
Je verrais, je verrais un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave chrétien !
. . . .
. . . . . . A cet affront je serais réservé !
Non, si Zaïre, enfin, m'avait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance !
Le déplaisir secret de ce cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté ?
. . . .
. . . . Qu'il revînt, lui, ce traître ?
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais; mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle, et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante.
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse ;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison.
Mais ne crois pas, non plus, que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclaircissements sont indignes de moi.

Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Allons ! que le sérail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Quand le vieux Lusignan retrouve sa fille (Zaïre), devenue musulmane par suite de singulières aventures, et veut la ramener à la religion de ses ancêtres, il a des accents qui rappellent ceux de Mardochée parlant à Esther :

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux. C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs !... O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée !
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux :

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes ;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux ; sa tombe est près de ce palais.
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

. . . .

. . . .

ZAÏRE

Ah ! mon père !
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis ;
Dire : « Je suis chrétienne. »

ZAÏRE

Oui... seigneur... je le suis.

LUSIGNAN

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire !

Tancrède, qui offre cette particularité de versification qu'elle est écrite en vers « croisés », comme le dit l'auteur (ou plus exactement en vers à rimes tantôt *croisées*, tantôt *embrassées*), est encore une tragédie du genre

moyen âge. On y voit les gentilshommes normands commençant à disputer la Sicile aux Sarrasins qui s'y étaient établis au IXe siècle. C'est un roman de chevalerie arrangé pour la scène. On y rencontre, exprimés souvent en vers assez heureux, les grands sentiments de patriotisme, d'honneur, de fidélité au serment.

Il ne faut pas oublier qu'au moment même où l'école romantique mettait dans le mépris et rejetait dans l'ombre le théâtre de Voltaire, Victor Hugo, sans en rien dire, s'inspirait de toute une partie importante du théâtre de Voltaire. La tragédie de Voltaire que les *Hernani* et les *Ruy Blas* rappellent le plus, c'est *Tancrède*. Voyez, par exemple, cette scène toute empanachée, toute rutilante et pleine d'un bruit de fanfares. Sauf la hardiesse des métaphores, c'est une scène du théâtre de Hugo : Tancrède prend la défense d'Aménaïde persécutée par Orbassan:

TANCRÈDE

Ah ! ma seule présence
Est pour elle un reproche ! Il n'importe... Arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance.
Arrêtez ! Citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier : ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts.
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage ;
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage ;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie ;
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat ;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne.
Je jette devant toi le gage du combat !

(*Il jette son gantelet sur la scène.*)

L'oses-tu relever ?

ORBASSAN

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur.
(*Il fait signe à son écuyer de ramasser le gant.*)

Je le fais à moi-même ; et, consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton nom, ton rang ? Ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE

Peut-être il en aura des mains de la Victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein ;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main (1).
Marchons !

ORBASSAN

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière ;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous savez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête et je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable ;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE

Viens ! Et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

Alzire ou *les Américains* est une tragédie romanesque encore, dont le point de départ est pris dans *Polyeucte*. Il y a, là aussi, une femme qui demande à celui qui l'aime la grâce de celui qu'elle aime. Mais la pièce est

(1) Cf. Je le garde, secret et fatal, pour un autre
Qui doit sentir un jour sous mon genou vainqueur
Mon nom à son oreille et ma dague à son cœur.
(*Hernani.*)

beaucoup plus compliquée que *Polyeucte* et même quelquefois un peu obscure, malgré la très grande habileté d'exposition et de débrouillement de l'auteur.

Mais, ce à quoi Voltaire tenait le plus, il y a surtout une opposition entre les mœurs barbares et fanatiques et les vertus d'un chrétien tolérant et éclairé. « La religion d'un barbare, dit Voltaire dans son *Discours* préliminaire, consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste... Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et de leur pardonner le mal... Tel j'ai peint Henri IV, même au milieu de ses faiblesses. On trouvera dans tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant. »

L'esprit d'humanité et de tolérance est représenté dans *Alzire* par Alvarez, ancien gouverneur du Pérou, qui recommande sans cesse à son fils Gusman, gouverneur actuel, la douceur, la pitié et la charité envers les aveugles et même envers les coupables. Voici comment, dès le commencement de la pièce, il parle à son fils :

ALVAREZ

Ah ! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques !
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques ?
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux, au nom d'un Dieu de paix
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages ?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique ?
Ah ! Dieu nous envoyait quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois :

Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur ;
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur.
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain, farouche en sa simplicité,
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas ! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
Tous les miens à mes yeux terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, et j'attendais la mort :
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes ;
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux :
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous ?
Vivez ! votre vertu nous est trop nécessaire :
Vivez ! Aux malheureux servez longtemps de père.
Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
Du moins par cet exemple apprenne à pardonner !
Allez ! La grandeur d'âme est ici le partage
Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien ! vous gémissez ! Je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.

. . . .

GUSMAN

Eh bien ! vous l'ordonnez, je brise leurs liens (1).
J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens :

(1) Les liens de captifs américains.

Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie ;
A la religion gagnons-les à ce prix ;
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAREZ

Ecoutez-moi, mon fils : plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire ;
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis ;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un ; je n'ai forcé personne ;
Et le vrai Dieu, mon fils, est le Dieu qui pardonne.

Voltaire n'a pas fait faire un très grand progrès à la tragédie française ; mais il l'a soutenue très honorablement. Il a essayé de lui donner plus de rapidité et aussi plus de pompe, de la rendre plus véhemente à la fois et plus théâtrale. C'était l'acheminer à devenir un opéra, ce qu'ont été plus tard la plupart des drames de Victor Hugo ; mais c'était la maintenir dans le goût des Français ; c'était l'enluminer, sinon l'illustrer, et la parer, sinon l'enrichir. Il est possible que ce fût nécessaire, et le succès de Voltaire tragique pendant un demi-siècle de son vivant et pendant un demi-siècle après sa mort lui donne raison. Pour nous, le théâtre tragique de Voltaire paraît encore un des plus ingénieux et un des plus honorables divertissements d'un homme de talent.

CHAPITRE VIII

LE DRAMATISTE — COMÉDIES.

Les comédies de Voltaire sont très loin d'avoir eu la grande fortune de ses tragédies.

Même de son temps on a proclamé qu'il était mal propre à ce genre d'ouvrages et « qu'il n'avait pas d'esprit à la troisième personne ; » et son théâtre comique ne s'est pas relevé de la défaveur dans laquelle il était tombé tout de suite.

Il n'y a pas lieu d'essayer de redresser ce jugement général. Les comédies de Voltaire ne sont pas comiques. Ce n'est pas à dire qu'elles soient sans mérite. Ce ne sont pas des comédies ; mais ce sont des contes agréables. Elles ne sont point faites pour être jouées, mais elles peuvent être lues avec plaisir. Ce sont de petites nouvelles moitié sentimentales, moitié satiriques sous forme dialoguée. L'allure en est un peu lente, mais on y trouve des passages et même des pages d'un joli tour et d'un joli style.

Car ici ce que nous disions de la tragédie de Voltaire n'est plus vrai. Les comédies de Voltaire ne sont pas écrites dans la langue de tout le monde, dans une langue conventionnelle et pour ainsi parler officielle. Elles sont bien de la langue et du style de Voltaire, et là, comme dans un conte en vers, il garde son tour libre, sa langue aisée et souple, son style vif et d'allègre allure.

Il s'ensuit que les comédies de Voltaire, bien inférieures à ses bonnes tragédies comme fond, leur sont très supérieures comme forme. Il s'ensuit aussi, où il ne faudrait pas se tromper, que, à prendre connaissance des comédies de Voltaire par extraits, on peut en garder une bien meilleure opinion que de ses tragédies. Ce n'est qu'une apparence. Dans les extraits, c'est précisément le fond, à savoir la conception générale et la charpente dramatique, qui disparaît; et au théâtre, encore que la forme soit beaucoup, le fond est l'essentiel. Il convient, même dans un livre *d'extraits*, et surtout là, de prévenir que la lecture par morceaux choisis est une nécessité souvent, mais a toujours quelques inconvénients. C'est un pis aller, que nous tâchons de rendre aussi bon que possible.

Voici, par exemple, *Nanine*, petit conte dialogué sentimental dans le genre de *l'Ami Fritz*. Elle est assez fastidieuse. Elle contient pourtant de très jolies pages.

La paysanne Nanine aime en secret son maître le comte d'Olban, comme la Victorine du *Philosophe sans le savoir*, et elle en est aimé. On lui fait comprendre à un certain moment qu'il faut qu'elle disparaisse; elle en convient à moitié; mais, le cœur bien gros, elle s'écrie :

. . . . Quelle douleur cuisante !
Quel embarras ! quel tourment ! quel dessein !
Quels sentiments combattent dans mon sein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant je l'offense peut-être !
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame (1) croit qu'il est pour moi sensible,

(1) Cousine du comte.

Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser :
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée !
Quoi ! l'on me hait et je crains d'être aimée !
Mais, moi ! Mais, moi ! Je me crains encor plus ;
Mon cœur troublé de moi-même est confus.
Que devenir ? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une âme au-dessus de son sort.
Il faut partir ; j'en mourrai ; mais qu'importe !

Quand la mère du comte, la vieille marquise, croit que son fils va épouser la baronne, elle relève son fils vertement dans une jolie apostrophe de vieille babillarde :

. . . . Eh bien ! Monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru ;
C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;
Qui, l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde :
D'y plus souper désormais Dieu me garde !
Bavarde, moi ! Je sais d'ailleurs très bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'est un grand point ; il faut qu'on s'en informe ; —
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de sa terre :
J'ai su cela de feu votre grand-père.
Il disait vrai ; c'était un homme, lui !
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'hommes,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme.

Parlant de tout avec l'air empressé
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine,
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

Le dénouement est joli, rapide, vif, touchant sans sotte sensiblerie, d'un très agréable ton. Après certains soupçons qui ont été un outrage pour Nanine, le comte, écoutant son cœur, assure qu'il doit à Nanine une réparation, et cette réparation c'est de la prendre pour femme.

LE COMTE

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois ;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

HOMBERT (1)

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère ;
Je vous ai vue embrasser votre père ;
Ce qui vous reste en des moments si doux,
C'est, à leurs yeux, d'embrasser votre époux.

NANINE

Moi !

LA MARQUISE

Quelle idée ! Est-il bien vrai ?

(1) Père de Nanine.

HOMBERT

Ma fille !

LE COMTE, *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE

En la voyant, elle m'approuvera.

HOMBERT

Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE

On m'a promis d'obéir. Je le veux.

LA MARQUISE

Mon fils...

LE COMTE

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs ; il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE

Non, n'y consentez pas,
Opposez-vous à sa flamme, à la mienne ;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle ; il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort ; voyez ce qu'est mon père.
Puis-je jamais vous appeler ma mère ?

LA MARQUISE

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait :
Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il est unique aussi bien que toi-même.

NANINE

J'obéis donc à votre ordre... à l'amour...
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense ;
Mais sans jamais tirer à conséquence.

La Prude encore, sans avoir la petite pointe d'attendrissement honnête qui donne un grand charme à Nanine, est une anecdote dialoguée assez divertissante et souvent fort spirituelle. Elle est imitée d'une comédie anglaise de Wicherley, intitulée *Plain dealer*, l'homme au franc procédé. Le personnage principal, la Prude, Dorphise, est une sorte de Tartuffe féminin assez bien attrapé. Extérieurement elle est toute vertu ; elle est à la tête de sociétés dont l'objet est de moraliser et de ramener à une décence rigoureuse la jeunesse des deux sexes. En son privé elle est un peu différente. Elle a séduit par son austérité apparente l'austère Blanford, l'homme au franc procédé. Celui ci est aimé d'une jeune fille vertueuse, vraie et naïve, nommée Adine, qui gémit sur l'illusion où s'entretient celui qu'elle aime. C'est elle qui fait l'exposition de la pièce par une conversation avec son oncle Darmin :

ADINE

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il est constant.

DARMIN

Bon ! qui l'est en amours?

ADINE

Je crains Dorphise.

DARMIN

Elle est trop intrigante ;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante ;
Son cœur est faux, ses propos médisants.
Ne crains rien d'elle. On ne trompe qu'un temps.

ADINE

Ce temps est long ; ce temps me désespère.
Dorphise trompe ! et Dorphise a su plaire !

DARMIN

Mais, après tout, Blanford t'est-il si cher?
. . . .

ADINE

Oui, j'aime fort ses vertus, son courage,
Qui dans mon cœur ont gravé son image !

DARMIN

Oh ! je conçois qu'un cœur reconnaissant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, sa vertu peut plaire ;
Mais son humeur et son austérité
Ont-ils su plaire à ta simplicité ?

ADINE

Mon caractère est sérieux, et j'aime
Peut-être en lui jusqu'à ses défauts même.

DARMIN

Il hait le monde.

ADINE

Il a, dit-on, raison.

DARMIN

Il est souvent trop confiant, trop bon ;
Et son humeur gâte encor sa franchise.

ADINE

De ses défauts le plus grand c'est Dorphise.

A un certain moment Dorphise, empêtrée dans ses intrigues, et craignant pour sa réputation, à la fois dépeint exactement son caractère, et donne la moralité de la comédie :

DORPHISE

La folle (1) va me décrier partout.
Ah ! mon honneur, mon esprit, sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorphise un plastron de satire ;
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir de refrains.
Monsieur Blanfort craindra la médisance ;
L'autre futur (2) en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant ?

. . . .

Ah ! que de trouble et que d'inquiétude !
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude !
Et que, sans craindre et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ! un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE (3)

Allons ! tâchons du moins de le paraître,
C'est bien assez quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Si l'on tient à savoir le dénoûment, je dirai que, comme on s'y peut attendre, la coquette, qui était une

(1) Sa cousine, jeune éventée, qui est son contraste
(2) Elle s'est promise à deux soupirants.
(3) Servante de Dorphise.

coquine, est à la fin dévoilée, et qu'Adine rend de tels services à Branford que celui-ci sent l'amitié qu'il avait pour elle transformée en autant d'amour qu'il en faut pour le mariage. Et le public peut se retirer en répétant les derniers vers, à peu près, de la comédie :

Sortez enfin de votre inquiétude
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.

On voit, par ces trop courts exemples, que Voltaire, s'il ne compte pas parmi nos grands auteurs comiques. n'a manqué cependant, même dans la comédie, ni d'esprit, ni de verve, ni même d'une certaine imagination, sans compter de jolis traits de satire qui lui échappent naturellement, là comme partout.

CHAPITRE IX

NOUVELLES ET CONTES EN VERS.

Les contes en vers, à l'imitation des Italiens et de La Fontaine, sont chez Voltaire surtout des divertissements, comme on pense bien. Mais ils ont toujours le secret dessein de faire entendre une vérité de bon sens pratique et de petite sagesse courante et mondaine.

Les éditeurs de Kehl font remarquer dans leur *Avertissement* aux contes en vers qu'on y trouve « une poésie plus brillante, une philosophie aussi vraie, aussi naïve, mais plus relevée que dans ceux de La Fontaine. » Nous voilà bien avertis. On peut se demander quel genre de philosophie on peut trouver dans les contes de La Fontaine. Celle de Voltaire est « plus élevée. » Cela lui est facile.

Tant y a que cette philosophie existe dans les contes de Voltaire. Ils se proposent à l'ordinaire de noter un trait du caractère, un tour des mœurs humaines avec bonne humeur et légère causticité. A cet égard ils sont comme à égale distance entre le conte proprement dit et la satire.

Ils sont en général charmants dans ce rôle, dans cet office intermédiaire, qui leur laisse toute leur grâce et atténue un peu ce qu'il y a de trop frivole dans ce genre littéraire. C'est ainsi que sous ce titre piquant :

« *Ce qui plaît aux Dames,* » Voltaire se demande en badinant quelle est la maîtresse passion de la femme, et à quoi au monde elle tient le plus. Il va nous le dire dans un petit récit qui nous ramène au temps où la reine Berthe filait. En ce temps-là, un bon chevalier, un peu trop vif quelquefois, nommé Robert, avait fait un tort assez grave à Marthon, la marchande d'œufs. La cause fut portée devant la reine Berthe.

Robert était si beau, si plein de charmes,
Si bien tourné, si frais et si vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et son conseil
Lorgnaient Robert et répandaient des larmes ;
Même Marthon dans un coin soupira ;
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit :
« Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps désire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très nettement, et ne nous fâche pas. »

Robert n'avait pas d'esprit ; mais il était si charmant et si bon, si sympathique à tous égards, qu'il trouva qui en eût pour lui. Une vieille bergère, qui était une fée, sans en avoir l'air, lui révéla le délicat secret, et huit jours après sa première comparution, voilà Robert derechef devant la reine de France :

Incontinent le conseil assemblé
La reine assise, et Robert appelé :
« Je sais, dit-il, votre secret, mesdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
N'est pas d'avoir beaucoup de soupirants ;
Mais, fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,

La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtresse au logis :
Il faut toujours que la femme commande :
C'est là son goût. Si j'ai tort, qu'on me pende. »

Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but.

Il ne fut pas seulement acquitté ; mais ayant, par reconnaissance, consenti à épouser la vieille bergère qui l'avait instruit, il se trouva être le mari de la fée Urgèle, qui, quand elle ne se déguisait pas en vieille, était charmante.

Oh ! l'heureux temps que celui de ces fables,

dit l'auteur en terminant,

Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer.
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Prêtaient l'oreille à Monsieur l aumônier
Qui leur faisait ces contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité.
Le raisonner tristement s'accrédite,
On court, hélas ! après la vérité :
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite !

C'est de même une petite leçon pour tous les temps que l'histoire de *Thélème* et de *Macare*. C'est une allégorie, mais qui n'a rien de très abstrus; et il suffit de savoir, pour la comprendre, que Thélème signifie *Désir* et que *Macare* veut dire bonheur. On sait assez que, de

ces deux personnages, le premier passe sa vie à courir après le second :

Thélème est vive, elle est brillante ;
Mais elle est bien impatiente ;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sécurité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil,
Rien n'est plus doux que son réveil.
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portait.
Sa maîtresse inconsidérée
Par trop de soins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata.
Macare en riant la quitta
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher galant,
N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour :
« Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ? »
Tous les railleurs de ce séjour
Souriant à ce nom bizarre :
« Comment ce Macare est-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu son portrait.
— Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,

Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci.
A tout le monde il a su plaire. »
On lui dit : « Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont point dans ce pays-ci. »

Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit : « Madame,
Nous avons longtemps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu,
Mais nous avons en récompense
Et la discorde, et l'abstinence. »
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
« Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé;
Car si l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme est dans l'autre monde. »

A ce discours impertinent,
Thélème se mit en colère :
« Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Est né pour moi, quoi qu'on en dise,
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise,
Et je suis son seul élément ;
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une sottise. »

La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage :
« Il sera peut-être à Paris,

Dit-elle, avec les beaux esprits,
Qui l'ont peint si doux et si sage. »
L'un d'eux lui dit : « Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être :
Macare n'est qu'en nos écrits.
Nous l'avons peint sans le connaître. »

Elle aborda près du Palais,
Ferma les yeux, et passa vite :
« Mon ami ne sera jamais
Dans cet abominable gîte ;
Au moins la cour a des attraits ;
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs suivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre. »

. . . .

Enfin Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendait pour la surprendre :
« Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre ;
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au delà de ce que je donne. »

Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Thélème,
Et vous diront, sous cet emblème,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on désire ;
On t'aime, on te perd, et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi ;
Mais je me garde de le dire :

Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie ;
Pour te garder il faut savoir
Te cacher et cacher sa vie

La philosophie d'Horace dans la langue de La Fontaine, voilà ce que l'on trouve de temps en temps dans Voltaire. On voudrait s'y attarder ; mais les romans en prose nous appellent : nous y trouverons peut-être une autre philosophie, et plus amère.

CHAPITRE X

NOUVELLES ET ROMANS EN PROSE.

C'est vers la fin de sa vie, ou du moins dans sa maturité, que Voltaire écrivit ses nouvelles et romans en prose, qui, de tous ses ouvrages, sont ceux qui ont peut-être été les plus admirés, et certainement les plus lus.

Il avait plus d'un guide et même plus d'un modèle en cette affaire.

Le conte satirique, le conte écrit pour donner une leçon aux hommes en même temps que pour les amuser, et pour se moquer d'eux en les divertissant, est fort ancien dans notre littérature et dans toutes les littératures. Sans remonter au moyen âge, on sait bien que notre Savinien de Cyrano de Bergerac n'a voyagé dans la lune et dans le soleil que pour se moquer agréablement de la Terre. Plus tard Montesquieu, inspiré peut-être par les *Amusements sérieux et comiques d'un Siamois*, de Dufresny, écrivit ses *Lettres Persanes*, qui sont une satire, quelquefois un peu pénible, souvent profonde et fine, des mœurs et des institutions de la France.

Mais les vrais maîtres de Voltaire en ce genre furent Rabelais et Swift. Il avait dit et même pensé d'abord assez de mal de Rabelais, dont les grossièretés le dégoûtaient. Puis il s'était ravisé, l'ayant mieux lu, mieux pénétré, s'étant du reste agrandi lui-même et comme

fortifié, ayant, ce qui est très sensible, comme on l'a vu. dans sa carrière, quitté les riens aimables du temps de la Régence pour quelque chose, en quelque genre littéraire que ce fût, de plus ferme et de plus copieux.

Quant à Swift, son influence fut très grande sur Voltaire. Il le connut en Angleterre en 1727, comme nous l'avons mentionné plus haut, et il en avait conçu une grande estime. Il voulait que son ami Thiériot, qui était l'homme le plus paresseux du monde, traduisît *Gulliver*. Il lui écrivait : « Si vous voulez remplir les vues dont vous me parlez par la traduction d'un livre anglais, *Gulliver* est peut-être le seul qui vous convienne. *C'est le Rabelais de l'Angleterre*, comme je vous l'ai déjà mandé ; mais c'est un Rabelais sans fatras ; et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain. »

C'est à l'exemple de ces grands hommes, ou de ces hommes distingués, que Voltaire, un peu avant sa retraite à Ferney, et surtout quand il y fut, s'amusa à inventer des histoires fantastiques, pleines d' « imaginations singulières » et contenant la « satire du genre humain. »

Il n'y était que trop porté peut-être, comme nous en avons eu déjà quelques signes, par sa nature propre. Voltaire est un homme de bon sens très irritable. Par son esprit il est tout bon sens, vue nette, conception précise de ce qui est juste, sensé et pratique. Par son tempérament, par ses nerfs, il est impatient et irascible au plus haut degré. Or l'homme de bon sens s'accommode des folies humaines ; il les voit, en sourit, estime qu'elles sont inévitables et éternelles, et il passe. L'homme de bon sens qui est irritable les voit, s'aigrit à les regarder, ne peut pas comprendre que les hommes

soient si sots, comme pour le plaisir de l'être, s'emporte et raille cruellement toutes ces absurdités qui le déconcertent. Et tel est Voltaire. Très sage, il a des emportements de furieux au service de la sagesse. C'est comme la fièvre de la raison indignée de ne pas avoir raison. Ajoutez qu'il a beaucoup d'esprit et que son esprit trouve son compte à se moquer des imbéciles.

C'est là le ton général des *Nouvelles et Romans*. C'est un voyage, comme il l'a dit ailleurs, « dans les petites maisons de l'univers, » à savoir sur notre planète. C'est un voyage au « pays des tigres agacés par des singes, » à savoir en France, en Europe et dans quelques régions circonvoisines. C'est un regard désolé et qui finit par devenir méchant, promené sur la race humaine.

Le fond de ce vaste poème satirique, comme de tout poème satirique du reste, est la misanthropie et le pessimisme, nous verrons d'ailleurs avec quelles atténuations, qui, quoique légères, ne doivent pas être oubliées.

Voltaire, à l'époque des *Nouvelles et Romans*, est décidément misanthrope. Nous savons qu'il ne l'a pas toujours été, comme, du reste, personne ne l'est à tous les instants de sa vie. Il avait publié en 1734 son petit poème du *Mondain*, dont nous avons parlé, qui respirait la joie de vivre, et particulièrement la joie de vivre au temps où vivait l'auteur, et particulièrement encore de vivre comme on vivait alors; et cela est précisément la marque de l'optimisme. Il en était revenu, parce qu'il était plus vieux, parce qu'il avait vu plus de choses et parce que son humeur avait changé, ce qui est la vraie raison en pareille affaire. Il était, sinon l'ennemi, du moins le contempteur de l'humanité.

L'idée centrale des *Nouvelles et Romans*, c'est que l'homme est fou. Il l'est formellement, par ses pensées, par ses sentiments, par ses vouloirs, et par ses actes.

En tant que pensées, il a la rage d'appliquer son esprit, qui est vif, surtout aux choses qui manifestement le dépassent. Les causes premières et les fins dernières, c'est-à-dire ce qui demanderait qu'on connût l'univers entier pour être seulement entrevu, sont les objets accoutumés de ses investigations un peu hardies. Il est un point, qui trouve tout naturel de vouloir embrasser l'infini. La grenouille qui prétendait égaler le bœuf en grosseur était auprès de lui la personne la plus raisonnable. Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il n'admet pas qu'on ne s'occupe point de ces questions, et que chaque homme n'admet pas que les autres les résolvent autrement qu'il en décide lui même. L'homme tue son semblable en l'honneur d'idées qui sont aussi inintelligibles à son semblable qu'à lui. Il y a des guerres métaphysiques; il y a du sang versé pour des hypothèses. Cela n'est-il pas effroyable? Ne vaudrait-il pas mieux renoncer à toute métaphysique, et Voltaire ne craint pas d'ajouter, à toute religion?

Voltaire remarque de plus que l'homme est aussi insensé dans les actes qui ne lui sont pas dictés par des idées, mais par des passions, des caprices, des intérêts, des habitudes et des manies. Par vanité ces pauvres êtres qui ont si peu de temps à vivre se disputent trois bicoques et arrosent de torrents de sang six lieues de terre qu'ils finissent par voler « et qu'un jour il faudra rendre. » — Telle guerre dure depuis vingt ans qui eut pour cause une querelle entre deux princes à propos d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique. Mais c'est qu'il faut soutenir ses droits avec dignité. — Telle autre n'a pas d'autre raison, sinon que ceux qui sont de ce côté-ci ont des turbans et ceux qui sont de ce côté-là ont des chapeaux; et l'on sent combien c'est une chose intolérable à celui qui porte

un chapeau de voir un turban sur la tête d'un autre. — En voici qui, depuis plusieurs siècles, se gourment, comme les *Grosboutiens* et les *Petitboutiens* de Lilliput, parce que les uns entrent dans le temple du pied droit, tandis que les autres y entrent du pied gauche. Les conciliateurs essayent d'introduire l'usage d'y sauter à pieds joints ; mais cela est irrespectueux à l'égard de la divinité.

Dans ce tumulte, dans ce chaos des opinions et des actes, l'honnête homme est embarrassé. Il lui est aussi dangereux de montrer sa sagesse que de la cacher, d'étaler sa science que de la dérober aux regards, de passer pour un grand homme que pour un niais. Le mérite réussit quelquefois, quelquefois aussi il nous perd. Si au moins la sottise, la fatuité, l'hypocrisie, l'absence de sens moral conduisait toujours au succès, on se donnerait ces précieuses ressources. Mais il ne suffit pas de ne rien valoir pour réussir. Il faut encore avoir de la chance ; et la chance favorise même ceux qui en sont dignes.

Un homme de cœur et d'esprit peut s'attendre, en toutes probabilités, à être riche, mendiant, ministre, esclave, estimé, méprisé, flatté, moqué, heureux et pendu ; et tout autant peut en espérer, selon les moyennes, l'homme qui n'a pas plus d'esprit que de cœur. Un tel est emprisonné pour avoir fait d'excellentes observations scientifiques, chargé de gouverner l'État pour avoir fait de mauvais vers et exilé pour avoir porté des rubans jaunes. Le monde est un sauve-qui-peut. Les hommes ont organisé la société de telle manière que c'est le hasard qui gouverne (1).

Au moins peut-on être bon ? Non pas même. Le

(1) Tout ce paragaphe est un résumé de *Zadig*.

meilleur homme du monde se trouve avoir tué un inquisiteur, un jésuite et un juif sans savoir comment cela a pu lui arriver, et il a horreur de tout acte violent. Que serait-ce s'il était irritable et vindicatif? Peut-être serait-il mort les mains pures, l'occasion lui ayant manqué d'exercer ses dons naturels (1).

— Mais tout cela est romanesque, et c'est en plaçant les personnages dans des circonstances arrangées et forcées que l'on peint ainsi la société humaine. — Quoi donc! mais regardez autour de vous dans la société du XVIIe ou du XVIIIe siècle. Voyez par quels moyens on obtient justice des gens en place: le bon droit n'y est pour rien, mais les flatteries, les bassesses, les manœuvres, et surtout, avec une supériorité incomparable, le hasard (2). Voyez ce que c'est que la justice constituée, la magistrature : on achète le droit de rendre la justice. Est-il absurdité plus criante (3)? Ce que c'est que la vérité judiciaire, voyez-le encore : on l'obtient par la torture, c'est-à-dire que l'on supplicie un homme pour lui faire dire ce qu'on veut qu'il dise, barbarie pour aboutir au mensonge (4). Et comme on obtient l'impôt nécessaire aux besoins de l'Etat, voyez-le aussi : le tiers en revient au Trésor, les deux tiers à ceux qui se chargent, moyennant honnête bénéfice, de le faire rentrer (5).

Voyez même comme on entend l'art élémentaire, ou qui devrait l'être, de se bien porter : on se réunit dans des édifices trop petits, on s'entasse en foules compactes dans des maisons obscures, pour prier Dieu; et où enterre-

(1) *Candide.*
(2) *L'Ingénu.*
(3) *Zadig.*
(4) *Id.*
(5) *Id.*

t-on les morts ? dans ces mêmes édifices dont l'air est déjà corrompu par l'entassement des vivants (1).

Il n'est pas une coutume, depuis les modes jusqu'à la législation, qui ne soit un défi à la raison, au bon sens, à la prudence, aux nécessités mêmes de la nature. L'homme s'ingénie à vivre de manière à se tuer. Sa vie est une combinaison de gageures contre lui-même. Le suicide, lent ou rapide, violent ou savamment concerté, semble être la loi que l'homme s'est faite et l'incessante préoccupation de sa pensée. Voltaire a représenté l'homme, pour me servir du mot de Taine, comme étant toujours « le gorille féroce et lubrique » qu'on prétend qu'il était aux temps primitifs.

Et tel est le tableau de l'humanité dans les romans de Voltaire. Personne n'est plus misanthrope que lui.

Seulement, c'est un misanthrope qui se réprime lui-même jusqu'à un certain point. Ces sottises, ces folies, il ne laisse pas quelquefois de les pallier, de les expliquer, de les excuser. Il ne laisse pas de leur opposer quelques exemples de sagesse et de bon cœur. Ses héros, ses personnages principaux, Zadig, Candide, l'Ingénu, Martin, Cocambo, Pangloss lui-même, sont de très braves gens. Or ils appartiennent à l'humanité ; elle n'est donc pas entièrement mauvaise.

Il cite ou imagine des actes de vertu. Il a connu « un juge qui, ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen par une méprise dont il n'était pas responsable, lui avait donné tout son bien ; » et il l'a connu en effet : c'est Chamillard. Il nous montre un nouveau ministre capable de dire au roi du bien du ministre son prédécesseur ; et cette fois c'est de l'ima-

(1) *Zadig.*

gination, c'est de l'hyperbole, c'est du lyrisme ; mais qui n'est point misanthropique.

Il lui arrive aussi de montrer le bon côté des folies qu'il signale, à tel point même qu'il semble prendre par jeu la défense des abus qu'il vient de dénoncer. Ces marchands qui vous volent en vous faisant payer dix fois sa valeur l'objet qu'ils vous vendent, oubliez votre bourse chez eux, ils vous la rapporteront (1). Ces juges qui achètent leur charge ne jugent pas pour cela plus mal, et peut-être mieux, ne jugeant que d'après les lumières du simple bon sens (2). Ces officiers qui achètent leur régiment se battent très bien, nonobstant, et sont attachés à leur troupe comme à leur propriété (3). Enfin, « la société humaine est un mélange de bien et de mal, une statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles. » Faut-il casser cette jolie statuette parce qu'elle n'est pas tout or et diamants (4)?

Voilà Voltaire réprimant lui-même sa misanthropie, parce que, sous toutes ses colères, le bon sens reste, qui se dit que si l'humanité était tout entière crime, vice et folie, il y aurait longtemps sans doute qu'elle aurait cessé d'être. Le bon sens et l'instinct des conclusions modérées combat et corrige la misanthropie. Le *Mondain* se mêle un peu à *Candide*. A la vérité, les couleurs sombres dominent encore et les quelques traits plus clairs qu'il y mêle pourraient bien n'être qu'un artifice artistique à dessein d'éviter la monotonie.

Et tout de même le Voltaire des *Nouvelles et Romans* est très fortement pessimiste.

(1) *Vision de Babouc*
(2) *Id.*
(3) *Id.*
(4) *Id.*

C'est une suite assez naturelle de la misanthropie. Je ne dis pas que c'en soit une suite nécessaire. On peut très bien trouver l'homme mauvais et le monde bien fait, et estimer que c'est l'homme qui a dénaturé et enlaidi l'œuvre très belle d'un créateur très bon. Rousseau est misanthrope et optimiste ; c'est le trait essentiel de son caractère. Mais il est assez naturel cependant que la misanthropie conduise au pessimisme. Celui qui trouve l'humanité si mauvaise trouvera l'univers mal fait pour la même raison.

Cette raison, c'est le manque de résignation. Le misanthrope ne peut pas s'habituer à cette idée que l'homme est malheureux alors qu'il lui serait si facile d'être heureux ; il se révolte contre cette infortune volontaire : de même, jetant les yeux sur le monde et y trouvant beaucoup de mal, il ne peut pas s'habituer à cette idée que le Créateur a mis du mal dans le monde, alors qu'il lui était si facile de n'y mettre que du bien ; il se révolte contre cette infortune, volontaire aussi; il dit à l'univers : tu as tort d'être mauvais ; comme il dit à l'homme : tu as tort d'être malheureux. Que la raison n'existe pas, absolue, dans l'homme, il s'en irrite ; qu'elle n'existe pas, évidente, dans le monde, il s'en étonne, et même, quelquefois, s'en indigne.

Tel est le cas de Voltaire, au moins dans ses romans ; car il ne faut pas oublier qu'il a beaucoup varié, et que le Voltaire des *Romans* n'est qu'un aspect, à la vérité très important, de ce brillant Protée. Il y est pessimiste très décidé, surtout dans *Candide*. Dans tous les autres récits, c'est surtout l'absurdité humaine qui est persiflée; dans *Candide* c'est l'absurdité humaine encore ; mais c'est surtout l'absurdité de l'univers. Pourquoi ces guerres, ces meurtres, ces tromperies, ces

vols et ces injustices : voilà pour l'homme ; mais surtout pourquoi ces famines, ces pestes, ces maladies, qui, certes, surtout quand elles sont héréditaires, ne sauraient être attribuées à l'imprudence et à l'incurie de celui qu'elles accablent, et ces convulsions inutiles de la nature, tempêtes, inondations, volcans qui s'ouvrent, tremblements de terre ?

L'homme est gouverné par le hasard, l'histoire est le règne du hasard ; soit ; car on peut dire : c'est la faute de l'homme ; il est gouverné par le hasard parce qu'il se gouverne par le hasard ; — mais le hasard semble gouverner l'univers lui-même, et ceci est le scandale de la raison. Celui qui a créé et organisé cette machine, assez belle si l'on veut, mais mal liée et grinçante, n'aurait-il pas plus de raison que l'homme lui-même ? C'est bien singulier.

Nous voilà en plein pessimisme, en pleine révolte contre l'ordre universel des choses. Un philosophe ridicule, Pangloss, défend cet ordre par des arguments que Voltaire a faits à dessein très faibles. La grande raison qu'il donne sans cesse est l'enchaînement des causes et des effets. Les choses dont nous nous plaignons le plus sont des résultats nécessaires des grandes lois par lesquelles l'univers subsiste. Elles devaient arriver. Ce qui doit arriver est bien, parce qu'il est logique. La logique est la forme sensible de la raison. Ce qui est logique est rationnel, et ce qui est rationnel doit satisfaire la raison humaine. Ce qui est rationnel est *bien*. Tout est donc bien parce que tout est enchaîné logiquement. Nous ne pouvons pas en demander davantage.

— Mais si ! répondent ceux qui sont les interprètes de la pensée de Voltaire. Il est trop facile de confondre l'ordre logique et l'ordre moral, le *bien logique* et le *bien*

tout court. Que tout s'enchaîne logiquement, il est possible ; mais souffrir logiquement et injustement n'est ni bonheur pour l'homme ni bonté de la part de celui qui a tout fait, et ne satisfait point la raison, éprise de justice beaucoup plus que de logique. Si le grand organisateur était soumis aux lois de la logique, il pouvait rester logique tout en étant bon ; il pouvait ne mettre dans les causes premières que du bien, qui en se développant en parfaite logique n'aurait produit et n'aurait pu produire que du bien dans toute la série indéfinie des conséquences. — Voltaire en reste là, n'ayant pas et ne voulant pas avoir les réponses que font les religions aux réclamations de l'homme sur ce point.

Et aussi, tantôt il se représente le monde comme créé par une espèce de Dieu en sous-ordre, intelligent mais maladroit, qui, après avoir fait son œuvre, la présente au vrai Dieu et en reçoit peu de compliments :

« Vraiment vous avez fort bien opéré... on gélera de froid sous vos deux pôles ; on mourra de chaud sous votre ligne équinoxiale. Vous avez prudemment établi de grands déserts de sable pour que les voyageurs y mourussent de faim et de soif. Je suis assez content de vos moutons, de vos vaches et de vos poules ; mais franchement je ne le suis pas trop de vos serpents, de vos araignées et de vos plantes venimeuses... Vous avez donné à un certain animal *la raison* ; mais en conscience cette raison-là est trop ridicule et s'approche trop de la folie. » — Démogorgon rougit et sentit bien qu'il y avait du mal physique et du mal moral dans son affaire. »

Tantôt il penche, ou feint de pencher pour le manichéisme. Le bon philosophe Martin est manichéen. Il tend à croire que le monde a été créé par un Dieu bon et un Dieu méchant ; et que l'un et l'autre conservent

chacun sa part dans le gouvernement de cet empire et luttent l'un contre l'autre sur ce domaine, ce qui y maintient du bien et du mal, et surtout de l'anarchie.

Bref, sous une forme ou sous une autre, c'est toujours la doctrine pessimiste que Voltaire expose ou laisse percer dans ses *Romans*.

Seulement, comme il est un misanthrope qui se réprime, de même *il est un pessimiste qui se modère*.

Il va jusqu'à l'indignation ; il ne va pas proprement jusqu'à la révolte. Cet instinct de résignation que je signalais plus haut comme manquant au misanthrope et au pessimiste, Voltaire, parce qu'il est colérique, ne l'a pas souvent, et parce qu'il est homme de bon sens, il l'a quelquefois. A un moment donné il sait dire :

Pourquoi vous plaindre? On ne se plaint avec justice et raison que de celui qui a promis quelque chose et qui ne l'a point donné. Dieu nous a-t-il promis quelque chose? Exiger que le mal n'existe pas sur la terre, ou vouloir même un moindre mal, c'est prendre ses mérites pour des droits.

Désirons le bonheur, désirons le bien ; mais ne croyons pas qu'ils nous fussent dus. Pourquoi le seraient-ils? « Quand Sa Hautesse le Sultan envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? » Ainsi en agit Dieu à notre égard. Il est aussi facile de s'étonner qu'il y ait du bien pour nous sur la terre et de l'en remercier, que de s'étonner qu'il y ait du mal et lui en faire reproche. Entre ces deux partis également faciles, prenons celui qui nous mettra le moins en colère.

Tel est le correctif que Voltaire a trouvé à son pessimisme, sur quoi, du reste, il faut reconnaître qu'il a beaucoup moins insisté que sur le pessimisme lui-même, parce qu'il n'était d'humeur douce que de temps en

temps, parce qu'il était naturellement assez amer ; et surtout parce que la raillerie est plus amusante que la résignation, ce qu'il ne faut jamais oublier quand on lit les satiriques, et même en général tous les auteurs, pour être prévenu de ce qu'il faut en prendre et de ce qu'il faut en laisser.

Et comme conclusion pratique, Voltaire a-t-il laissé quelque chose à travers les imaginations et les fantaisies de ses romans philosophiques ? Sans doute, encore qu'il ne semble pas qu'il ait tenu à conclure. Il y a un peu partout dans ces romans, et particulièrement dans *Candide*, un appel à la résignation, mais à la résignation active, et je dirai, me souvenant de l'*abstine* des stoïciens, à *l'abstention* laborieuse : « Que faut-il donc faire? » a demandé Pangloss au derviche : « Te taire ! » a répondu le saint homme. Voilà le *abstine*. — « Que faut-il faire? » a demandé derechef Pangloss au « bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. » « Travailler, » a répondu l'homme sage. « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin. » Il a raison, ont répondu Candide et Martin : « *Travaillons sans raisonner*, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. » Et désormais Candide, toute sa vie, n'aura qu'une parole : « Il faut cultiver notre jardin ; car il est dit : *ut operaretur eum* ; il faut cultiver notre jardin. » Voilà la résignation active, voilà l'abstention laborieuse. — C'est à tout prendre, le dernier mot de Voltaire.

Il en est un autre qu'il aurait pu dire, qu'il n'a pas dit, et qu'on pourrait tirer du fond même du pessimisme et du fond même de la misanthropie. C'est « aimez-vous les uns les autres. »

Car si ce monde est mal fait, c'est une raison de plus pour le rendre un peu moins insupportable en s'entr'ai-

dant, — et si l'homme est mauvais, c'est une raison de plus de l'aimer et de le secourir ; car s'il est mauvais, il est malheureux. On voudrait que Voltaire eût mis quelque part ce mot-là.

Il l'a dit un jour, bien spirituellement, aux hommes de lettres, pour les dégoûter de ces querelles odieuses et ridicules qu'ils ont, je veux dire qu'ils avaient en ce temps-là, les uns avec les autres : « Mes frères, je vous le dis en vérité, aimez-vous les uns les autres ; sinon, qui est-ce qui vous aimera ? »

Voilà qui est bien dit ; mais voilà ce qu'un pessimiste, qui ne croit pas que Dieu s'occupe du bonheur de ses créatures, pourrait dire, et précisément parce qu'il est pessimiste, à tous les hommes : « Mes frères, aimez-vous les uns les autres ; car sans cela qui vous aimera ? » — C'est que « s'aimer les uns les autres » est la conclusion nécessaire de toute philosophie, de la plus sombre comme de la plus satisfaite, parce que, aussi bien, c'est toute la morale.

Toute cette petite philosophie, un peu sèche, comme on l'a vu, assez triste et assez étroite, Voltaire l'a exposée en des contes ou récits charmants, dont l'art avait eu des modèles, a eu des imitateurs, mais n'a rien qui le surpasse. C'est d'abord que Voltaire sait conter, et cela se sent à toutes les lignes et ne se définit guère. L'allure rapide et aisée des *Nouvelles et Romans* est un don qui ne s'analyse point et est un charme qu'on ne gagnerait rien à vouloir décrire.

On peut trouver que, quelquefois, un fantastique bien inutile et assez froid, parce que Voltaire n'a pas d'imagination proprement dite, d'imagination vraiment créatrice, traverse et encombre un peu ces récits aimables. Il y a là un souvenir peut-être malheureux, assurément inutile, des *Mille et une nuits*, qui depuis le commence-

ment du siècle étaient en possession de ravir le public français. Je ne suis grand partisan ni des griffons de la *Princesse de Babylone* ni du voyage à Eldorado.

De plus il s'est un peu trop souvenu de Swift (en le nommant du reste) dans *Micromégas*, et ses deux géants au lieu d'un, et ses voyageurs sidéraux à cheval sur une comète et descendant sur terre par une aurore boréale, et le cornet acoustique que fabrique l'un d'eux avec une rognure de son ongle, sont inventions par imitation qui ne laissent pas de sentir l'effort. Il est moins naturel ici que son modèle, comme il arrive toujours quand on prend un modèle.

Mais en général rien n'est plus naturel au contraire et plus facile et plus spontané que ces contes. Ce qu'ils ont pour eux, c'est qu'ils sont l'exposition d'un système triste faite par un homme gai, une satire violente écrite par le maître même de la belle humeur.

Combinaison rare et précieuse qui les a sauvés de tous les écueils. Ils n'ont pas l'éloquence terrible des pamphlets de Swift ; ils n'en ont pas non plus la colère âpre, la bile recuite, l'ironie féroce. L'ironie de Voltaire, au moment même où elle est puissante, reste légère. C'est que ses héros, comme lui-même, sont gais, malgré tout, amusés par les péripéties de la vie du monde, même quand ils en souffrent cruellement, alertes et rebondissants sous les coups du sort. Ils peuvent être tristes ; ils ne sont jamais mélancoliques.

Voilà pourquoi ce livre, qui est une satire, est lu par la plupart pour le divertissement. Si l'on veut quelques exemples de cette manière vive et alerte que Voltaire a trouvée pour nous divertir, voici comment Zadig mérita d'être mis en prison et paya neuf cents onces d'or pour avoir été trop bon observateur :

Zadig éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du *Zend*, est la lune du miel et que le second est la lune de l'absinthe.

Il fut quelque temps après obligé de répudier Azora qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature.

« Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui ; il nourrit et il élève son âme, il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient pas lui couper le nez. »

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées ; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux.

« Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? »

Zadig répondit modestement : « C'est une chienne et non pas un chien.

— Vous avez raison, répondit le premier eunuque.

— C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig, elle a eu depuis peu des petits chiens ; elle boite du pied gauche de devant et elle a les oreilles très longues.

— Vous l'avez donc vue ? dit le premier eunuque tout essoufflé.

— Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vu et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. »

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie

ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi :

— C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats ; ses fers sont d'argent à onze deniers.

— Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand veneur.

— Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie.

A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne.

Les juges furent dans la dure nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or pour avoir dit qu'il n'avait pas vu ce qu'il avait vu.

Il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au Conseil. Il parla en ces termes :

« Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant et beaucoup d'affinité avec l'or ; puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmane que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois.

« Voici ce qui m'est arrivé :

« Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et

longs imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes et qu'ainsi elle avait eu des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues ; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égale distance : « Voilà, ai-je dit, un cheval qui a le galop parfait. » La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route : « Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. » J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées ; et j'ai connu que ce cheval y avait touché et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats ; car il en a frotté les bossettes contre une pierre de touche dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. »

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet, et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné.

Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces d'or ; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux d'être trop savant, et se promit bien, à la première occasion, de ne point dire ce qu'il avait vu..Cette occasion se trouva bientôt.

Un prisonnier d'État s'échappa ; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig ; il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or ; et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone.

« Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! et qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! »

Voilà qui prouve assez bien la vanité de la science humaine, et le bourgeois gentilhomme dirait certainement, contrairement à ses principes habituels : « Oh ! la triste chose que de savoir quelque chose ! » Mais la vanité de la puissance humaine n'est pas moins bien démontrée dans l'anecdote suivante, qui a sur la précédente la supériorité d'être, en son fond, du moins, parfaitement authentique, et seulement arrangée et disposée habilement, comme il convient pour l'effet dramatique, par notre auteur.

L'ingénu Candide et le philosophe Martin, son ami, sont actuellement à Venise, et voici, entre autres choses non pas merveilleuses, comme on dit dans les rubriques de roman, mais très naturelles, ce qui leur arrive :

Un soir que Candide, suivi de Martin, allait se mettre à table avec les étrangers qui logaient dans la même hôtellerie, un homme à visage couleur de suie l'aborda par derrière, et, le prenant par le bras, lui dit : « Soyez prêt à partir avec nous... n'y manquez pas.»

Il se retourne et voit Cacambo. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami : « Nous partirons après souper, reprit Cacambo ; je ne peux vous en dire

davantage ; je suis esclave ; mon maître m'attend ; il faut que j'aille le servir à table. Ne dites mot, et tenez-vous prêt. »

Candide se mit à table avec Martin, qui voyait de sang-froid toutes ces aventures, et avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise. Cacambo, qui versait à boire à l'un de ces six étrangers, s'approcha de l'oreille de son maître, sur la fin du repas, et lui dit : « Sire, Votre Majesté partira quand elle voudra; le vaisseau est prêt. » Ayant dit ces mots, il sortit.

Les convives, étonnés, se regardaient sans proférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique, s'approchant de son maître, lui dit : « Sire, la chaise de Votre Majesté est à Padoue, et la barque est prête. » Le maître fit un signe et le domestique partit.

Tous les convives se regardèrent encore et la surprise commune redoubla.

Un troisième valet, s'approchant d'un troisième étranger, lui dit : « Sire, croyez-moi, Votre Majesté ne doit pas rester ici plus longtemps, je vais tout préparer ; » et aussitôt il disparut.

Candide et Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du carnaval.

Un quatrième domestique dit au quatrième maître : « Votre Majesté partira quand elle voudra, » et sortit comme les autres.

Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître.

Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger, qui était auprès de Candide ; il lui dit : « Ma foi, Sire, on ne veut plus faire crédit à Votre Majesté ni à moi non plus, et nous pourrions bien être coffrés cette nuit, vous et moi ; je vais pourvoir à mes affaires : adieu ! »

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide et Martin demeurèrent dans un profond silence.

Enfin Candide le rompit : « Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie. Pourquoi êtes-vous tous rois ? Pour moi je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes. »

Le maître de Cacambo prit alors gravement la parole et dit en italien : « Je ne suis point plaisant : je m'appelle Achmet III ; j'ai été grand sultan pendant plusieurs années ; j'ai détrôné mon frère, mon neveu m'a détrôné ; on a coupé

le cou à mes vizirs ; j'achève ma vie dans le vieux sérail ; mon neveu, le grand sultan Mahmoud, me permet de voyager quelquefois pour ma santé, et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parla après lui et dit : « Je m'appelle Ivan. J'ai été empereur de toutes les Russies ; j'ai été détrôné au berceau ; mon père et ma mère ont été enfermés ; on m'a élevé en prison ; j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent ; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le troisième dit : « Je suis Charles-Edouard, roi d'Angleterre ; mon père m'a cédé ses droits au royaume, j'ai combattu pour les soutenir ; on a arraché le cœur à huit cents de mes partisans et on leur en a battu les joues ; j'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au roi mon père, détrôné ainsi que moi et mon grand-père ; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le quatrième prit alors la parole et dit : « Je suis roi des Polaques (1) ; le sort de la guerre m'a privé de mes États héréditaires ; mon père a éprouvé les mêmes revers ; je me résigne à la Providence, comme le sultan Achmet, l'empereur Ivan et le roi Charles-Edouard, à qui Dieu donne une longue vie ; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le cinquième dit : « Je suis aussi roi des Polaques (2). J'ai perdu mon royaume deux fois ; mais la Providence m'a donné un autre État dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule. Je me résigne aussi à la Providence ; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Il restait au sixième monarque à parler. » Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous, mais enfin j'ai été roi tout comme un autre ; je suis Théodore. On m'a élu roi en Corse. On m'a appelé *Majesté*, et à présent à peine m'appelle-t-on *Monsieur* ; j'ai fait frapper de la monnaie et je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux secrétaires d'Etat, et j'ai à peine un valet ; je me suis vu sur un trône et j'ai été longtemps à Londres en prison sur la paille. J'ai bien peur d'être

(1) Des Polonais : Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, proscrit pendant la guerre de 1756.

(2) Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, duc de Lorraine. Après sa mort, la Lorraine revint à la France (1766).

traité de même ici, quoique je sois venu, comme Vos Majestés, passer le carnaval à Venise. »

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi Théodore pour avoir des habits et des chemises. Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins.

« Quel est donc, disaient les cinq rois, cet homme qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous et qui le donne ? Etes-vous roi aussi, Monsieur ?

— Non Messieurs, et n'en ai nulle envie. »

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre Altesses sérénissimes, qui avaient aussi perdu leurs États par le sort de la guerre et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise.

On voit que les romans de Voltaire sont des œuvres assez divertissantes. Ils ne consolent guère, ils n'élèvent point l'âme bien haut ; mais ils amusent, non sans quelque invitation aux réflexions viriles. « L'homme, dit Bossuet, curieux de spectacles, s'en est fait un, tant il est vain, de la peinture de ses erreurs. » Et il faut ajouter que ce spectacle n'est pas si vain ; d'abord quand il est aménagé par un homme de génie ; ensuite quand, en peignant nos erreurs, il nous indique quelques moyens, hasardeux sans doute, mais pratiques encore, de n'y pas tomber. Les satiriques amers, comme Voltaire en ses romans, comme La Rochefoucauld, comme La Bruyère peuvent être pour nous une forme un peu chagrine, un peu incisive, mais singulièrement vigilante et réveillante de la conscience.

Ils nous disent que nous ne valons pas grand'chose. Puisque c'est ce dont nous convenons le moins, il n'est donc pas inutile que cela soit dit.

Ils nous assurent que le meilleur d'entre nous est un assez triste sire, et que le plus sage d'entre nous l'est juste assez pour ne pas être aux Petites Maisons.

Pourvu que nous n'y puisions pas la désespérance, et rien ne nous force de l'y puiser, cette morale ne peut être que salutaire. Il y a peu de danger que nous en soyons trop convaincus.

Et ils nous disent enfin que le meilleur parti à prendre est celui de l'obscurité et du travail dans l'obscurité. Bonne leçon encore. Elle s'applique à tout le monde, particulièrement aux critiques et à ceux qui ont tendance à l'être. « Il faut cultiver son jardin. » Cela veut dire qu'il vaut mieux cultiver son jardin que de jeter des pierres dans celui des autres.

CHAPITRE XI

LES PETITS VERS.

Il ne faut pas oublier les œuvres les plus légères de Voltaire, parce que ce sont celles-là qui ont fait la moitié de son succès. Les hommes comme Voltaire ont la force de travailler pour le public en même temps que pour la postérité, de manière à obtenir et la célébrité et la gloire. Pour aller à la postérité, pour obtenir la gloire, Renan, de nos jours, écrivait l'*Histoire du peuple d'Israël* et les *Origines du christianisme*; pour être célèbre, ce qu'il ne dédaignait pas, il écrivait *Caliban* et *l'Abbesse de Jouarre*. Le public, j'entends le public qui fait la réputation, ne lisait que ces deux dernières œuvres, et se faisait, du reste, ainsi, de Renan, l'idée la plus fausse du monde; mais il répétait son nom et en faisait retentir tous les échos.

Cela est un moyen qu'ont les grands hommes de forcer l'attention de leurs contemporains; c'est aussi une nécessité pour eux, pour l'intérêt de leur vraie gloire. Supposez que l'*Essai sur les mœurs* eût été fait par un Voltaire qui n'eût écrit ni le *Mondain* ni le *Pour et le Contre*, l'*Essai sur les mœurs* passait inaperçu de son temps et, passant inaperçu de son temps, *ne parvenait pas à la postérité*. Supposez que l'*Esprit des Lois* eût été écrit par un Montesquieu qui n'eût pas fait les *Lettres Persanes*, l'*Esprit des Lois*, qui fut très peu estimé en sa

nouveauté, eût glissé dans une ombre complète, et un érudit le découvrirait de nos jours, et dirait qu'il y a quelques pages curieuses dans ce volume inconnu d'un magistrat de province du XVIIIe siècle, à quoi personne du reste ne ferait la moindre attention. *La gloire durable dépend donc de la célébrité éphémère*, et n'est pas, si celle-ci n'a pas été.

On voit pourquoi il est presque nécessaire aux grands esprits d'écrire des billevesées. C'est pâture pour leurs contemporains, et amorce pour l'avenir.

Celles de Voltaire sont du reste, non pas toujours, comme on l'a trop dit, mais très souvent, exquises. Il s'y plaisait et il y réussissait à souhait. J'en ai déjà rapporté un bon nombre, épîtres courantes, billets en vers à des dames ou à des princes de son temps, dans la partie de ce volume qui est consacrée à la Biographie de Voltaire. En voici quelques autres :

Voltaire n'aimait pas le chimérique abbé de Saint-Pierre, qui était pourtant le plus honnête rêveur du monde :

N'a pas longtemps, de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait le buste tant parfait,
Qu'onc ne sus voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait.
Adonc restais perplexe et stupéfait,
Craignant en moi de tomber en méprise.
Puis dis soudain : « Ce n'est là qu'un portrait,
L'original dirait quelque sottise. »

En passant auprès d'une statue de l'Amour, il inscrivait sur le socle :

Qui que tu sois, voici ton maître.
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Et sur le cadran solaire d'une maison de campagne il crayonnait :

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes vous bien ? Tenez-vous-y;
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

Néricault-Destouches avait fait une Comédie intitulée *le Glorieux*. Il ne laissait pas d'avoir assez de vanité lui-même et croyait renouveler le théâtre, comme tous ceux qui ont fait une comédie :

Néricault dans sa comédie
Croit qu'il a peint le glorieux;
Pour moi, je crois, quoi qu'il nous die,
Que sa préface le peint mieux.

Louis XV, comme on sait, n'était pas toujours très sensible aux compliments de Voltaire. Voltaire se vengeait parfois sourdement de ces mépris : sur le panégyrique de Lous XV :

Cet éloge a très peu d'effet ;
Nul mortel ne m'en remercie.
Celui qui le moins s'en soucie
Est celui pour qui je l'ai fait.

M. d'Aube, intendant de Soissons, neveu de Fontenelle, était un personnage assez hargneux. Voltaire lui fit à l'avance cette belle épitaphe :

« Qui frappe là ? dit Lucifer.
— Ouvrez, c'est d'Aube. » Tout l'enfer
A ce nom fuit, et l'abandonne.
« Oh ! oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris.
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

Sur Le Franc de Pompignan, qui l'avait blessé avec une lourdeur assez gauche et une estime de soi assez niaise, Voltaire fut intarissable :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

Et encore :

Pour vivre en paix joyeusement,
Croyez-moi, n'insultons personne.
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur Le Franc de Pompignan.

Pour plaire il faut que l'agrément
Tous vos préceptes assaisonne :
Le sieur Le Franc de Pompignan
Pense-t-il donc être en Sorbonne ?

Pour instruire il faut qu'on raisonne
Sans déclamer insolemment,
Sans quoi plus d'un sifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un discours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris offre cette couronne
Au sieur Le Franc de Pompignan.

Et encore :

Oui, ce Le Franc de Pompignan
Est un terrible personnage,
Oui, ses psaumes sont un ouvrage
Qui nous fait bâiller longuement.

Oui, de province un président,
Plein d'orgueil et de verbiage,
Nous paraît un pauvre pédant,
Malgré son riche mariage.

Oui, tout riche qu'il est, je gage
Qu'au fond de l'âme il se repent.
Son mémoire est impertinent.
Il est bien fier, mais il enrage.

Oui, tout Paris qui l'envisage
Comme un seigneur de Montauban,
Le chansonne et rit au visage
De ce Le Franc de Pompignan.

Et toujours :

César n'a pas d'asile où son ombre repose,
Et l'ami Pompignan croit être quelque chose.

A La Bletterie, traducteur de Tacite, « aussi suffisant personnage que traducteur insuffisant, » il décoche ce « huitain bigarré : »

On dit que ce nouveau Tacite
Aurait dû garder le *tacet* :
Ennuyer ainsi ! *Non licet.*
Ce petit pédant prestolet
Movet bilem (la bile excite).
En français, le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce traducteur de Tacite.

A « Messieurs ses ennemis » qui lui reprochaient de s'être fait peindre avec les attributs du dieu Apollon :

Oui, Messieurs, c'est ma fantaisie
De me voir peindre en Apollon ;
Je conçois votre jalousie ;
Mais vous vous plaignez sans raison :
Si mon peintre par aventure,
Tenté d'égayer son pinceau,
En Silène eût mis ma figure,
Vous auriez tous place au tableau :
Messieurs, vous seriez ma monture.

Contre Fréron, son ennemi le plus implacable, et, du reste, le plus distingué par son talent, il cisèle cette épigramme « imitée, » dit-il, « de l'Anthologie : »

L'autre jour au fond d'un vallon
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

« Les madrigaux sont les maris des épigrammes, » disait Mme de Sévigné; et en effet un madrigal n'est qu'une épigramme qui caresse, comme l'épigramme est un madrigal qui mord, et les Grecs n'ont que ce même mot d'épigramme pour signifier les deux choses. Voltaire a été le grand maître du madrigal comme de l'épigramme, et il n'y a peut-être que La Fontaine qui sache mieux que lui, ou aussi bien, tourner un compliment en vers. En voici quelques-uns, pris presque au hasard dans la foule ; je dis presque au hasard ; car dans l'épigramme il faut choisir, Voltaire y étant quelquefois grossier; dans le madrigal il est souvent exquis, il est rarement insignifiant, il ne tombe jamais dans la fadeur.

A Gentil-Bernard, auteur de *l'Art d'aimer*, de la part de la marquise de Pompadour, pour l'inviter à venir dîner chez la marquise :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil-Bernard est averti
Que *l'Art d'aimer* doit samedi
Venir dîner chez l'art de plaire.

A Mlle de Guise, depuis duchesse de Richelieu, sœur de Mme de Bouillon :

Vous possédez fort inutilement
Esprit, beauté, grâce, vertu, franchise :
Qui manque-t-il ? quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant.

A Mlle Gaussin qui jouait le personnage d'Alzire dans la pièce de ce nom (on sait que dans cette pièce Guzman est un grand convertisseur de païens) :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit ;
C'est vous qu'on aime et qu'on admire,
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guzman convertit.

A Mme de Pompadour, en lui envoyant *l'Abrégé de l'histoire de France* du président Hénault :

Le voici ce livre vanté.
Les Muses daignèrent l'écrire
Sous les yeux de la Vérité,
Et c'est aux Grâces de le lire.

A l'abbé Delille, traducteur, comme on sait, à cette époque, des *Géorgiques* de Virgile, plus tard de *l'Enéide*, et qui avait offert sa traduction à Voltaire avec une belle épître :

Vous n'êtes point savant en *us ;*
D'un français vous avez la grâce ;
Vos vers sont de Virgilius,
Et vos épîtres sont d'Horace.

A Mme la marquise du Châtelet, qui avait, comme nous avons dit, la passion des mathématiques :

Sans doute vous serez célèbre
Par les grands calculs de l'algèbre

Où votre esprit est absorbé :
J'oserais m'y livrer moi-même ;
Mais, hélas ! $A + D - B$
N'est pas = à je vous aime.

Voltaire est si naturellement épigrammatiste que souvent, quand il fait une satire, son ouvrage n'est pas autre chose qu'une suite, qu'un recueil d'épigrammes reliées presque négligemment les unes aux autres par un fil léger. C'est pour cela que j'ai réservé pour le chapitre des « petits vers » sa fameuse satire du *Pauvre Diable* dont voici les principaux passages. Voltaire suppose un pauvre hère, un Dupont ou un Durand du temps (car Musset, dans son fameux pamphlet en vers, s'est souvenu du *Pauvre Diable* de Voltaire), qui vient lui demander conseil sur la façon de se tirer d'affaire dans ce pauvre monde :

Quel parti prendre? où suis-je et qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grâce, éclairez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime,
Et sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.

Conseil facile à donner plus qu'à suivre. Pour être officier, il faut de l'argent, pour être juge il en faut plus encore :

— Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre impudent ! Apprends qu'en ce royaume

Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe,
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant.
Tu n'as point d'aile et tu veux voler ! Rampe !
— Hélas : Monsieur ! déjà je rampe assez....

Le malheureux, en effet, a tenté de tous les métiers où il n'était pas besoin d'argent pour entrer. Il n'a réussi à aucun. Il songe à retourner au premier. Quel était-il ? Le métier des lettres.

Quelle était donc cette vie ? — Un enfer,
Un piège affreux tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchants auteurs.
Je croyais même avoir des protecteurs ;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit : Je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi.
Je le vois trop. Ça, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que faisais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère.
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la mollesse,
D'après Chaulieu je vantais la paresse.

Pour échapper aux tortures de la faim, il s'est mis aux gages de Fréron, le journaliste, et là « mentit pour dix écus par mois. » Peu récompensé du reste. Son

patron ne le paya point et lui vola « son honoraire en lui parlant d'honneur. » Il alla trouver Le Franc de Pompignan, qui lui dit doucement :

De ce bourbier vos pas seront tirés ;
Comptez sur moi. Votre dur cas me touche.
Tenez : prenez mes *cantiques sacrés*,
Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;
Avec le temps un jour vous les vendrez.
Plus acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De *Zoraïd*. La scène est en Afrique ;
A la Clairon vous le présenterez ;
C'est un trésor. Allez et prospérez.

On n'a voulu des productions de Pompignan nulle part. Le pauvre diable s'est rejeté sur Gresset, *Gresset* l'auteur de *Vert-Vert*, bel esprit, un peu libertin autrefois, maintenant devenu dévot et timoré.

Gresset doué du double privilège
D'être au collège un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège ;
Gresset dévot, longtemps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe. Il n'est pas si coupable.
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut de l'action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.

Les conseils de Gresset n'ayant pas plus porté bonheur au pauvre diable que ceux de Pompignan, il s'est rabattu sur Trublet, moitié critique, moitié historien.

L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage ;

Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait.
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser.
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes.

Ensuite ce fut à un auteur de l'école de La Chaussée que le pauvre diable se donna. Cette école était celle de la comédie sentimentale, de la « comédie larmoyante, » où Voltaire lui-même n'a pas laissé de donner un peu :

Eh bien ! mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie.
Souvent je baille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois
Dans son jargon Melpomène et Thalie ;
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant
En empruntant l'air de la tragédie,
Quand, par malheur, on n'est pas né plaisant.

Ainsi va la satire de Voltaire, d'épigramme en épigramme, à travers tout le monde littéraire et même tout le monde du temps. Si vous en voulez connaître la conclusion, qui n'en est pas l'essentiel, la voici. D'aventure en aventure, le pauvre diable a échoué à l'hôpital. Il vient d'en sortir. Il demande un petit emploi à Voltaire, s'il est possible.

Ecoute : il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus, je crois, ta pauvre tête...
Dans mon logis il me manque un portier.
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui dà, Monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire, et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte.
Va dans ta loge ; et surtout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.

Voltaire n'aurait fait que ses « petits vers », qu'il aurait dans la littérature française une place de premier rang à faire envie aux écrivains les plus illustres.

CHAPITRE XII

LA CORRESPONDANCE.

De tous les auteurs connus, Voltaire est peut-être celui dont la correspondance est la plus célèbre. Elle forme à elle toute seule un grand ouvrage qui suffirait à illustrer un homme. Comment, du reste, ne serait-elle pas un monument extraordinaire ? Les historiens y trouvent toute l'histoire du XVIIIe siècle ; les historiens littéraires toute l'histoire littéraire du XVIIIe siècle, à commencer par la fin du XVIIe ; les philosophes une foule d'aperçus vifs, curieux et parfois profonds ; les économistes des détails sur l'état des mœurs et sur la condition des classes diverses, particulièrement de la classe agricole, à la veille de la Révolution ; les lettrés enfin la langue et le style les plus spontanés, les plus naturels et les plus aimables dont jamais on ait usé.

Rien au monde de plus précieux et rien de plus agréable. Cette correspondance a dix ou douze volumes, et l'on voudrait qu'elle en eût davantage. Des recueils de lettres les plus courts c'est le contraire qu'on souhaite ordinairement.

Depuis Frédéric II et Catherine de Russie jusqu'à son agent d'affaires à Paris, le bon, ponctuel et imperturbable abbé Moussinot, Voltaire a eu environ huit cents correspondants.

Pour commencer par ceux qui ont le plus chatouillé

la vanité de Voltaire, voici Frédéric, d'abord prince royal de Prusse, puis roi sous le nom de Frédéric II, flatteur, insinuant, sollicitant des conseils, demandant des leçons de philosophio et de style avec une coquetterie où Voltaire, nous l'avons vu, se laissa prendre, et qui cachait un parfait égoïsme.

Voici Catherine de Russie, plus sincère et portée, ce semble, d'une sympathie plus vraie vers les philosophes français : Diderot, d'Alembert, et Voltaire lui-même.

Voici Frédéric Guillaume de Prusse, pendant la vie de Voltaire simple prince héritier, plus tard roi sous le nom de Frédéric Guillaume II, esprit trouble et bizarre, engoué de métaphysique et à qui Voltaire donne des leçons de bon sens.

Ensuite viennent les ministres et les hommes d'État : le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères de 1744 à 1747, camarade de collège de Voltaire, resté son ami, esprit élevé, un peu chimérique, philosophe, moraliste, publiciste, et assez méchant écrivain, nonobstant quelques traits d'une originalité heureuse ; M. le marquis de Chauvelin (fils du ministre du même nom), ambassadeur, ami particulier de Louis XV ; M. de Choiseul, successivement ministre des affaires étrangères et ministre de la guere et de la marine, l'esprit le plus éclairé du temps, très grand ministre, dont la période de puissance fut celle de la faveur de Voltaire auprès de la cour ; M. le duc de Richelieu, vainqueur de Fontenoy et de Port-Mahon, brave, brillant, spirituel, celui que Voltaire appelle constamment « son héros. »

D'autres, qui ont le même caractère dans la République des Lettres, sont les grands écrivains philosophes avec qui Voltaire reste en relations quotidiennes,

leur donnant le mot d'ordre ou leur demandant des rapports sur l'état des affaires et de l'opinion. C'est d'Alembert, l'un des consuls de *l'Encyclopédie*, cette armée de la philosophie où Voltaire combat en volontaire ; — Diderot, l'autre consul de la même armée, l'impétueux batailleur que Voltaire anime et plus souvent contient dans la mêlée ; — Duclos, plus sage et plus avisé, plus pur homme de lettres, que Voltaire estime tout particulièrement, et dont il apprécie le goût sûr et le sens droit ; — Helvétius, niais fougueux, que Voltaire n'aime guère et à qui il envoie quelques éloges, quelques conseils et beaucoup d'avertissements ; — Marmontel, son jeune favori, qu'il encourage et soutient, et qui lui doit une bonne part de sa fortune littéraire ; — Jean-Jacques Rousseau, avec qui Voltaire fut trop peu de temps en bons rapports et que, dans les commencements de sa carrière, il raille doucement encore, avec beaucoup d'esprit, d'amabilité et d'indulgence ; — Vauvenargues, son jeune ami, pour qui Voltaire eut une sympathie mêlée de respect, sentiment bien rare chez lui, et qui était mérité, écrivain délicat et moraliste touchant, dont Voltaire a pleuré la mort avec une sensibilité sincère et profonde.

A un degré inférieur viennent les simples hommes de lettres dont Voltaire se fait une petite cour et une garde du corps : l'abbé Asselin, l'abbé Aubert, Beauzée, de Bernis, Brossette, Chamfort tout jeune encore, Chaulieu, Condorcet plus tard si célèbre, La Faye, La Harpe son thuriféraire, plus tard converti, l'abbé d'Olivet, l'abbé Trublet, qu'il a tant raillé, avec qui il se réconcilie de la manière la plus fine, la plus gaie et la plus charmante ; des étrangers : Lord Hervey, Horace Walpole, de Tovazzi, une foule innombrable d'autres.

A part il faut remarquer le groupe des amis de cœur,

anciens professeurs, comme le Père Porée, le Père Le Jay, le Père Tournemine; amis d'enfance ou de jeunesse : comme ce bon Thiériot, toujours paresseux, gourmand et négligent, mais si aimable, et que Voltaire gronde avec des caresses fraternelles; comme de Formont qui s'occupe de ses tragédies auprès des comédiens et lui donne des conseils d'art et de métier dramatique; comme de Cideville, bel esprit mondain, avec qui il est en commerce de petits vers, corrigeant ceux qu'il reçoit, recommandant ceux qu'il envoie ; comme Damilaville, sage, vrai philosophe pratique, modeste, judicieux, modéré et bienfaisant; comme les d'Argental, le comte et la comtesse, qu'il ne sépare point dans son affection, « ses anges, » dont il « baise les ailes » à chacune de ses lettres, avec ces grâces, moitié impertinentes, moitié câlines, dont il a le séduisant secret ; comme l'excellent abbé Moussinot, son exact agent d'affaires, son ministre des finances à Paris, trésorier modèle, à qui le fils du notaire Arouet écrit des lettres de comptes d'une précision magistrale, qui trouvent le moyen d'être des billets pleins de bonne grâce et de légèreté spirituelle.

Il faudrait faire un recueil encore qui serait charmant des lettres aux dames célèbres ou distinguées auxquelles Voltaire réserve le meilleur et le plus fin de son esprit : Mme la présidente de Bernière ; Mme la duchesse de Choiseul, à qui il envoie la première paire de bas de soie sortie de ses fabriques ; Mme la marquise de Florian ; Mme de Graffigny ; Mme la duchesse de Saxe-Gotha ; Mme la princesse de Talmont ; et surtout Mme la marquise du Deffand, sa vieille amie, souffrante, aveugle, toujours aimable et souriante, toujours mêlée à toute la vie intellectuelle de son siècle, qu'il gâte tout particulièrement, et à laquelle il écrit les lettres

les plus élevées, les plus distinguées, les plus nobles et les plus gravement et respectueusement tendres qui soient parties de sa main.

Ces lettres traitent littéralement de tous les sujets qui peuvent occuper l'esprit humain, depuis trois louis à donner à un écrivain besoigneux, jusqu'à l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu.

Philosophie, politique, administration, lettres, arts, mathématiques, physique, industrie, agriculture, économie politique, économie domestique, grammaire, orthographe, alphabet, selon le jour et selon l'heure, Voltaire s'occupe absolument de toutes choses, le fond de sa nature étant de s'intéresser à tout.

Ce serait avec jalousie qu'il verrait quelque chose au monde sur quoi il n'eût pas donné son avis, exprimé ses préférences, indiqué une solution.

Ce sont des considérations sur la *vertu* dans les républiques et les monarchies, dans l'Orient et dans l'Occident, à propos de *l'Esprit des lois* de Montesquieu ; des boutades sur l'impuissance des moralistes à réformer le monde et sur la misère morale de l'humanité ; des conseils à Catherine II sur l'éducation des filles ; des idées consolantes et profondes à la fois sur la vie, la maladie, la mort, le suicide ; des réflexions fines sur l'amour-propre et les moyens de le bien diriger, des vues sur la connaissance de Dieu et des premiers principes, des aperçus sur le prétendu bonheur de la vie sauvage et les avantages de la vie de société. — Voici, par exemple, ce qu'il écrit à Catherine II sur le « Saint-Cyr » des jeunes filles russes :

« Madame, la lettre de Votre Majesté du 30 janvier semble m'avoir ranimé, comme vos lettres à vos généraux d'armée semblent devoir faire tomber Mustapha de faiblesse.

L'article de vos cinq cents demoiselles m'intéresse infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cent cinquante. Je ne sais si vous leur faites jouer la tragédie ; tout ce que je sais, c'est que la déclamation, soit tragique, soit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grâce à l'esprit et au corps, qui forme la voix, le maintien et le goût ; on retient cent passages qu'on cite ensuite à propos ; cela répand de l'agrément dans la société, cela fait tous les biens du monde.

Il est vrai que toutes nos pièces roulent sur l'amour : c'est une passion pour laquelle j'ai le plus profond respect ; mais je pense, comme Votre Majesté, qu'il ne faut pas qu'elle se développe de trop bonne heure. On pourrait, ce me semble, retrancher de quelques comédies choisies les morceaux les plus dangereux, en laissant subsister l'intérêt de la pièce. Il n'y aurait peut-être pas vingt vers à changer dans le *Misanthrope* et pas quarante lignes dans l'*Avare*...

Ce que j'admire, Madame, c'est que vous satisfaites à tout ; vous rendez votre cour la plus aimable de l'Europe, dans le temps que vos troupes sont le plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes, me paraît charmant. Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe... »

Rousseau venait de publier son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1754) et il l'avait envoyé, sinon soumis à Voltaire. Voltaire lui répondait par la lettre suivante :

« J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain Je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités ; mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous

rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage.

Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe (1) et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris ; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous.

Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*, d'*athées* et même de *jansénistes*. Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*...

Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent et les vendent.... Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre ; que Pope, Descartes, Bayle, Camoëns et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits...

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine,

(1) M. Tronchin.

ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant ; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle ; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il était encore privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie ; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants.

Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer.

Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles : vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination. Il faut aimer les lettres malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie ; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis (1) m'apprend que votre santé est mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes. »

Il discute avec Gin, auteur d'un livre sur *les Vrais principes du Gouvernement français*, les théories sociologiques de Montesquieu :

(1) Receveur des sels du Valais.

« En passant tout d'un coup par-dessus les compliments et les remerciements que je vous dois, Monsieur, je commence par vous avouer que *despotique* et *monarchique* sont tout juste la même chose dans le cœur de tous les êtres sensibles. *Despote* signifie *maître* et *monarque* signifie *seul maître*, ce qui est bien plus fort. Une mouche est monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore, l'araignée est monarque des mouches, l'hirondelle des araignées, les pies-grièches mangent les hirondelles : cela ne finit point.

Vous ne disconviendrez point que les fermiers généraux ne nous mangent ; vous savez que le monde est ainsi fait depuis qu'il existe.

Cela n'empêche pas que vous n'ayez très lumineusemen' raison contre l'abbé Mably. Vous prouvez très bien que le gouvernement monarchique est le meilleur de tous ; mais c'est à la condition que Marc-Aurèle soit le monarque ; car d'ailleurs qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion ou par cent rats ?

Vous paraissez, Monsieur, être de l'avis de l'*Esprit des lois*, en accordant que le principe des monarchies est l'*honneur* et le principe des républiques la *vertu*. Si vous n'étiez pas de cette opinion, je serais de celle de M. le duc d'Orléans, régent, qui disait d'un de nos grands seigneurs : « C'est l'homme le plus parfait de la cour : il n'a ni humeur ni honneur ; » et je dirais au président de Montesquieu que, s'il veut prouver sa thèse en disant que dans un royaume on recherche les honneurs, on les recherche encore plus dans une République. On courait à Rome après les honneurs de l'ovation, du triomphe et de toutes les dignités. On veut même être doge à Venise, quoique ce soit *vanitas vanitatum*...

Enfin votre livre m'instruit et me console. Jugez si je le lis avec délices. »

Ailleurs ce sont des questions littéraires de toutes sortes : utilité du théâtre, lectures à faire pour orner le goût, grammaire et grammairiens, sentences et maximes au théâtre, vers, prose, monologues dans les tragédies, réforme de l'orthographe, langue française comparée à l'italienne, projets d'enrichir la langue, liberté

et licence de la poésie dramatique, devoirs de la critique, stupidité des guerres littéraires, prosodie, prononciation, déclamation, comédie comique et comédie larmoyante, oraisons funèbres, littératures étrangères comparées à la littérature française, métrique grecque et latine, etc.

C'est encore : appréciations et jugements de presque tous les auteurs français connus et de beaucoup d'écrivains étrangers. On trouve à chaque instant dans ces lettres les noms de Rabelais, Montaigne, Balzac, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Quinault, Boileau, Pascal, Bossuet, La Rochefoucauld, Massillon (très aimé de Voltaire), Fénelon, Montesquieu, Lamotte, Jean-Baptiste Rousseau, La Fare, Chaulieu, Marivaux, Destouches, Saint-Lambert, Diderot, Duclos, d'Alembert, Homère, Sophocle, Euripide, Pindare, Horace, Virgile, Tacite, Arioste, Tasse, Pope, Shakespeare, Dryden, etc. Voici, comme simple spécimen, une lettre de Voltaire sur La Fontaine, qu'il n'aimait pas assez, et Arioste qu'il aimait trop :

A M. de Chamfort (1) : « Monsieur, quand M. de La Harpe m'envoya son éloge de La Fontaine, qui n'a point eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui qui l'a emporté fût le discours le plus parfait qu'on eût vu dans toutes les Académies de ce monde.

Votre ouvrage m'a prouvé que je ne me suis pas trompé. Je bénis Dieu, dans ma décrépitude, de voir qu'il y ait aujourd'hui des genres dans lesquels on est bien au-dessus du grand siècle de Louis XIV. Ces genres ne sont pas en grand nombre, et c'est ce qui redouble l'obligation que je vous en ai. Je vous remercie, du fond de mon cœur usé, de tous les plaisirs nouveaux que votre ouvrage m'a donnés ; tout ce que

(1) Chamfort avait remporté le prix à l'Académie dans le concours ayant pour sujet l'*Eloge de La Fontaine*. La Harpe avait concouru.

je peux vous dire, c'est que La Fontaine n'aurait jamais pu parler d'Esope et de Phèdre aussi bien que vous parlez de lui.

A propos, Monsieur, vous me reprochez, mais avec votre politesse et vos grâces ordinaires, d'avoir dit que La Fontaine n'était pas assez peintre. Il me souvient, en effet, d'avoir dit autrefois qu'il n'était pas un peintre aussi fécond, aussi varié que l'Arioste, et c'était à propos de *Joconde*. J'avoue mon hérésie au plus aimable prêtre de notre Eglise. Vous me faites sentir plus que jamais combien La Fontaine est charmant dans ses bonnes fables ; je dis dans les bonnes, car les mauvaises sont bien mauvaises ; mais que l'Arioste est supérieur à lui, et à tout ce qui m'a jamais charmé, par la fécondité de son génie inventif, par la profusion de ses images, par la profonde connaissance du cœur humain, sans faire jamais le docteur, par ses railleries si naturelles dont il assaisonne les choses les plus terribles !

J'y trouve toute la grande poésie d'Homère avec plus de variété, toute l'imagination des *Mille et une nuits*, la sensibilité de Tibulle, les plaisanteries de Plaute, toujours le merveilleux et le simple. Les exordes de ses chants sont d'une morale si vraie et si enjouée !

N'êtes-vous pas étonné qu'il ait pu faire un poème de plus de quarante mille vers, dans lequel il n'y a pas un morceau ennuyeux, et pas une ligne qui pèche contre la langue, pas un tour forcé, pas un mot impropre ? Et encore ce poème est tout en stances. Je vous avoue que cet Arioste est mon homme, ou plutôt un dieu, *il divin' Ariosto*, comme disent ces messieurs de Florence.

Pardonnez-moi ma folie. La Fontaine est un charmant enfant que j'aime de tout mon cœur ; mais laissez-moi en extase devant *Messer Lodovico*, qui d'ailleurs a fait des épîtres comparables à celles d'Horace. *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*, « il y a plusieurs places dans la maison de mon père. » Vous occupez une de ces places. Continuez, Monsieur ; réhabilitez notre siècle. Je le quitte sans regret. Ayez surtout grand soin de votre santé. Je sais ce que c'est que d'avoir été quatre-vingt et un ans malade.

Agréez, Monsieur, l'estime sincère et les respects du vieux bonhomme, V. — Je suis toujours très fâché de mourir sans vous avoir vu. »

Mais le *Siècle de Louis XIV* s'imprime, ou l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*, et dans les lettres de Voltaire les considérations historiques viennent abonder : misères de l'Europe au moyen âge, progrès de la civilisation ; explications à lord Hervey sur le titre de *Siècle de Louis XIV*, et à ce propos portrait du grand roi et tableau du grand siècle ; la France au temps de Henri IV et ce que Henri a fait pour la France et pour la civilisation ; Paris et la France au temps du système de Law ; de l'esprit dans lequel il faut écrire l'histoire (à M. le comte de Schouvalow, à propos de l'*Histoire de Pierre Le Grand*). Voici quelques fragments de cette lettre :

« ..... J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie : une exposition, un nœud, un dénouement, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que je compte écrire...

Mon but est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois [en Russie], de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies. Il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter Tite-Live, qui traite les grands objets, et non Suétone qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, Charles XII avait une valeur personnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut chez un roi...

Voilà ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un *héros* ; mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros ; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante,

un monarque législateur, fondateur et guerrier est le véritable grand homme, au-dessus du héros. Je crois que vous serez content quand je ferai cette distinction .. »

Ou bien encore ce sont des nouvelles importantes qui arrivent d'Allemagne ou d'Angleterre, une bataille gagnée ou perdue, un ministère qui tombe. La correspondance devient un *journal politique*: réflexions sur les règlements et le dérèglement des finances, état de l'Europe en 1761, état de la France en 1776, les Russes et les Turcs et l'avenir de la Turquie... Quelquefois la pensée et le ton deviennent prophétiques, à l'idée des changements qui ne peuvent manquer d'arriver dans l'Etat. A d'Alembert : « Une grande révolution dans les esprits s'annonce de tous côtés. » A M. de Chauvelin : « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement... Ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux. Ils verront de belles choses. »

Mais ce qui tient la plus grande place dans la correspondance de Voltaire, chose naturelle et dont nous n'avons pas à nous plaindre, c'est Voltaire lui-même. Sa vie, ses projets, ses plans d'ouvrages, ses idées de pièces ; quand ses ouvrages ont paru, les réponses aux critiques ou aux objections ; ses inquiétudes, la vie fiévreuse, dont il est accablé, qu'il mène à Paris ; le loisir et le calme laborieux de son existence à Ferney ; compliments à celui-ci, remerciements à celui-là, recommandations détaillées pour la publication ou la représentation de ses ouvrages ; mille circonstances de cette destinée si pleine, si accidentée, font de cette correspondance une *biographie* au jour le jour, la plus nourrie, la plus variée, la plus intéressante. On y saisit Voltaire chez lui, dans son cabinet de travail, tout échauffé de sa

présence et comme chargé d'électricité, sur son théâtre de campagne où il joue avec sa nièce et ses amis, d'un jeu animé et fougueux, avec ce *diable au corps* qu'il reprochait toujours aux acteurs de ne pas avoir, et jetant d'une voix vibrante le vers fameux :

Romains, j'aime la gloire et ne veux pas m'en taire.

Rien d'amusant et d'instructif comme la confidence journalière de cette humeur mobile et de cet esprit à la fois grand, obstiné et aventureux.

Et encore, et ce n'est pas le plus mince attrait dans ce recueil inépuisable, mille billets improvisés, jetés à la hâte au courrier qui part, contenant un mot, un salut, un geste pour ainsi dire, riens charmants, d'un tour exquis, d'une grâce alerte, d'un trait vif, enlevés du bout de la plume, légers, frivoles, immortels. — Voici une lettre de Voltaire à Mme la marquise du Deffand, la vieille aveugle. C'est un *de Senectute* beaucoup plus spirituel que celui de Cicéron.

« Je pense, avec vous, Madame, que quand on veut être aveugle, il faut l'être à Paris. Il est ridicule de l'être dans une campagne avec un des plus beaux aspects de l'Europe. On a besoin absolument dans cet état de la consolation de la société. Vous jouissez de cet avantage ; la meilleure compagnie se rend chez vous, et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime.

Je sens bien que cette consolation est médiocre. Rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable. On a toujours espéré assez vainement jouir de la vie, et, à la fin, tout ce qu'on peut faire est de la supporter. Soutenez ce fardeau, Madame, tant que vous pourrez. Il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

On a encore, en vieillissant, un grand plaisir qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vus mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer.

etla foule des ridicules qui ont passé devant les yeux. Si de cinquante ouvrages qui paraissent tous les mois, il y en a un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel ouvert; mais enfin on n'a pas mieux, et c'est un parti forcé....

Adieu, Madame; songez, je vous prie, que vous me devez quelque respect ; car si dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, je suis assurément plus que borgne ; mais que ce respect ne diminue rien de vos bontés. Il y a longtemps que je suis privé du bonheur de vous voir et de vous entendre ; je mourrai probablement sans cette joie. Tachons, en attendant, de jouer avec la vie ; mais c'est ne jouer qu'à Colin-Maillard. »

« Mais je m'ennuie, » répond la Marquise, comme elle l'a dit toute sa vie. Voltaire, qui ne s'ennuyait jamais, reprend la plume :

« Nous avons un grand sujet à traiter : il s'agit de bonheur, ou du moins d'être le moins malheureux qu'on peut dans ce monde. Je ne saurais souffrir que vous me disiez que plus on pense, plus on est malheureux. Cela n'est vrai que pour ceux qui pensent mal. Je ne dis pas pour ceux qui pensent mal de leur prochain ; cela est parfois très amusant ; je dis pour ceux qui pensent de travers : ceux-là sont à plaindre sans doute, parce qu'ils ont une maladie de l'âme, et que toute maladie est un état triste. Mais vous, dont l'âme se porte le mieux du monde, sentez, s'il vous plaît, ce que vous devez à la nature.

N'est-ce donc rien d'être guéri des malheureux préjugés qui mettent à la chaîne la plupart des hommes, et surtout des femmes? d'être dans une indépendance qui vous délivre de la nécessité d'être hypocrite ? de n'avoir de cour à faire à personne ? d'ouvrir librement votre âme à vos amis? Voilà pourtant votre état.

Vous vous trompez vous-même quand vous dites que vous voudriez vous borner à végéter. C'est comme si vous disiez que vous voudriez vous ennuyer. L'ennui est le pire de tous les états. Vous n'avez certainement autre chose à faire qu'à continuer de rassembler autour de vous vos amis :

vous en avez qui sont dignes de vous. La douceur et la sûreté de la conversation est un plaisir aussi réel que celui d'un rendez-vous dans la jeunesse. Faites bonne chère, ayez soin de votre santé ; amusez-vous quelquefois à dicter vos idées pour comparer ce que vous pensiez la veille avec ce que vous pensez aujourd'hui. Vous aurez deux grands plaisirs : celui de vivre avec la meilleure compagnie de Paris, et celui de vivre avec vous-même. Je vous défie d'imaginer rien de mieux.

Il faut que je vous console encore, en vous disant que je crois votre situation fort supérieure à la mienne. Je me trouve dans un pays situé tout juste au milieu de l'Europe. Tous les passants viennent chez moi. Il faut que je tienne tête à des Anglais, à des Allemands, à des Italiens et même à des Français que je ne reverrai plus ; et vous ne vivez qu'avec des personnes que vous aimez.

Adieu, Madame, daignez toujours aimer un peu votre directeur, qui se ferait un grand honneur d'être dirigé par vous. »

Et si l'on veut finir par le Voltaire ironique, railleur, mais aimable en même temps, qui égratigne sans blesser, ou plutôt qui joue avec son épée en la tirant à demi, qu'on lise sa lettre de réconciliation à l'abbé Trublet. L'abbé Trublet, le « compilateur » du *Pauvre Diable*, qui avait attaqué Voltaire dans ses *Essais de morale et de littérature*, et qui avait appliqué à la *Henriade* le vers de Boileau : « Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant, » avait été reçu à l'Académie en 1761 et devenait ainsi le collègue de Voltaire. Il envoya son discours de réception avec une lettre très courtoise à Voltaire. Celui-ci lui répondit :

« Votre lettre et votre procédé généreux, Monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous faisait soupçonner de l'être. J'aime mieux en croire votre lettre que votre livre. Vous aviez imprimé que je vous faisais bâiller, et moi j'ai laissé imprimer que vous me faisiez rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à

amuser et que je suis mauvais plaisant. Mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier, en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je suis fort content, Monsieur, de votre harangne et très reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer. A l'égard de votre lettre,

Nardi parvus onyx eliciet cadum (1).

Pardon de vous citer Horace, que vos héros, MM. de Fontenelle et de La Motte, ne citaient guère.

Je suis obligé en conscience de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que, dans le fond, je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion depuis quelques années qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est donc par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau, *et in arenam cum æqualibus descendi*, comme dit Cicéron.

Croyez, Monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux ; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous très peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en prose, quelques-uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être ; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je sens parfaitement la valeur de ce néant ; mais comme je sens également le néant de tout le reste, j'imite le Vejanius de Virgile :

(1) La moindre fiole de tes parfums fera sortir un tonneau de ma cave en ton honneur.

.... *Vejanius armis*
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro (1).

C'est de cette retraite que je vous dis très sincèrement que je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez écrit ; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé ; que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle ; que votre procédé me désarme pour jamais ; que bonhomie vaut mieux que raillerie ; et que je suis, Monsieur et cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime, et sans compliments, comme si de rien n'était, votre très dévoué, VOLTAIRE. »

Cette correspondance fera longtemps encore l'étonnement et l'admiration des hommes. On la compare habituellement à celle de Cicéron et à celle de madame de Sévigné. Il n'est pas douteux que pour le fond, l'intérêt des sujets, l'importance des questions traitées, Voltaire n'égale Cicéron et ne l'emporte sur Mme de Sévigné. Pour l'esprit, il en a eu autant que l'un ou l'autre. Peut-être, si nous sortions de la question purement littéraire, trouverions-nous que quelque chose manque à cette correspondance de Voltaire, que l'on trouve avec émotion dans les lettres de Cicéron et dans celles de Mme de Sévigné, à savoir précisément l'émotion, la tendresse intime, l'effusion profonde du cœur. L'art même, quoi qu'on en ait dit parfois, gagne quelque chose aux sentiments et aux forces nouvelles que les affections de famille font naître dans l'âme. Voltaire a peut-être vécu trop uniquement par l'esprit, et dans ce recueil merveilleux, si plein, si abondant, si débordant de vie et de pensée, une place est vide encore, celle qu'auraient occupée le portrait brillant ou l'esquisse discrète d'une Pauline ou d'une Tullia.

(2) Vejanius a suspendu ses armes à la porte du temple d'Hercule, et vit retiré et caché à la campagne.

CONCLUSION

Il n'est pas besoin d'une longue conclusion, après avoir suivi Voltaire dans toutes les manifestations de sa pensée et après l'avoir si souvent laissé parler lui-même. Voltaire a été le bon sens et l'intelligence lucide, excités sans cesse par une curiosité infatigable, aiguisés d'esprit, soutenus d'une imagination toute intellectuelle, mais vive encore, et donnant la vie au jeu des idées. — Ces dons incomparables ont été gâtés chez lui par des colères, des vanités, des rancunes, l'impossibilité d'admettre qu'on fût d'un autre avis que lui, surtout par sa haine aveugle à l'endroit de tout sentiment religieux. — Cette partie de Voltaire est si importante qu'on a fini par y voir Voltaire tout entier, ce qui est se tromper grandement; mais il faut reconnaître qu'une bonne moitié de ses œuvres s'y rattache et qu'elle donne comme le ton et l'esprit général à tout le reste. C'est une vue fausse; les esprits les plus indépendants l'ont reconnu depuis. Il est parfaitement certain que l'esprit métaphysique et l'esprit théologique ont eu quelques effets très funestes, comme, hélas ! tout ce que l'homme invente ou manie. Mais, en voulant les proscrire et les ruiner, Voltaire oublie que métaphysique et religions ont au moins pour elles d'être comme les sanctuaires conservateurs de la morale ; que l'homme est ainsi fait qu'il n'est pas attaché à la morale s'il ne la rattache elle-même à quelque chose, et que méta-

physique et religions disparaissant du monde, la morale suit. — Sans compter que la morale ayant suivi les religions dans leur exil, l'homme n'en continue pas moins de cabaler, de quereller, de batailler et de tuer pour des idées subtiles. C'est le propre de l'homme de tuer pour des idées qu'il ne comprend pas bien. Quand il ne tuera plus pour des idées religieuses, il tuera pour des idées politiques, et les idées religieuses avaient du moins cet avantage, que n'ont peut-être pas les idées politiques, de porter avec elles quelques idées morales. — Et du reste les idées subtiles de la politique disparaîtront aussi, peut-être, et alors l'homme tuera l'homme pour la simple satisfaction de ses appétits : aux guerres civiles politiques, qui ont succédé aux guerres civiles religieuses, succéderont les guerres de classes. Y voit-on un avantage ? n'en verrait-on pas un plutôt à ce que les hommes ne se fissent la guerre au moins que pour des causes nobles ? Ce n'est pas que j'y tienne, ni à ce qu'ils se la fassent pour quoi que ce soit. Je dis seulement que le progrès résultant de la disparition des religions n'est pas démontré.

C'est ce Voltaire-là qui s'est trompé. Il s'est trompé d'autant plus que ce qu'il attaquait là, déjà de son temps avait perdu à peu près toute sa force dangereuse et que les guerres civiles religieuses, au XVIIIe siècle, n'étaient plus à craindre. La religion qu'il attaquait n'avait donc plus, déjà, en elle, que ce qu'elle contenait de salutaire. Attaquer la religion catholique au XVIIIe siècle, à la fin du XVIIIe siècle, c'était faire exactement ce que Louis XIV avait fait contre les protestants par son absurde et odieuse révocation de l'Edit de Nantes : c'était combattre des ennemis qui n'étaient plus dangereux, comme pour le plaisir, et leur donner une certaine force ; on l'a bien vu depuis, en les combattant. Voltaire ici a suivi les traces de son héros, à l'inverse, mais c'était les suivre

encore ; et c'est un des mauvais services que son admiration trop ardente pour Louis XIV lui a rendus.

Il faut donc faire des réserves expresses sur cette partie de l'œuvre de Voltaire.

Il existe deux esprits voltairiens.

L'un consiste à répéter les plaisanteries de Voltaire et à hériter ses colères contre la religion chrétienne et en général contre toutes les religions. Cet esprit-là manque d'esprit et est extrêmement suranné. Il a été soit réfuté, soit ridiculisé par les plus grandes intelligences du XIXe siècle, par Chateaubriand, par Lamartine, par Hugo pendant la moitié de sa vie, par Saint-Simon, par Auguste Comte, par Flaubert, par Taine et par Renan ; et je ne parle pas, à dessein, des écrivains et des penseurs proprement religieux. Il est inutile, il est ridicule, il n'est pas sans danger moral de s'y laisser aller.

Il existe un autre esprit voltairien ; il consiste à être, comme Voltaire l'a été, très intelligent, si l'on peut, très sensé, très pratique, à aimer les faits bien observés, à se défier des théories aventureuses, à travailler toutes les questions avec attention, observation, documentation ; — à aimer les solutions modérées, non par nonchalance, et il ne faut jamais être nonchalant, mais par conviction que la solution modérée est chaque jour la seule où la force des choses nous réduit et nous ramène, et que les solutions radicales ne s'obtiennent qu'à la longue par toute une série de solutions modérées ; — à aimer les pauvres, les déshérités et les souffrants ; à détester les oppresseurs, les égoïstes et les fanatiques, à quelque parti qu'ils appartiennent ; à aimer la tolérance, autant qu'il a dit qu'il l'aimait, plus qu'il ne l'a pratiquée ; à rêver et à réaliser partiellement un monde de travailleurs honnêtes et de chefs bienfaisants, comme était le petit royaume de Ferney.

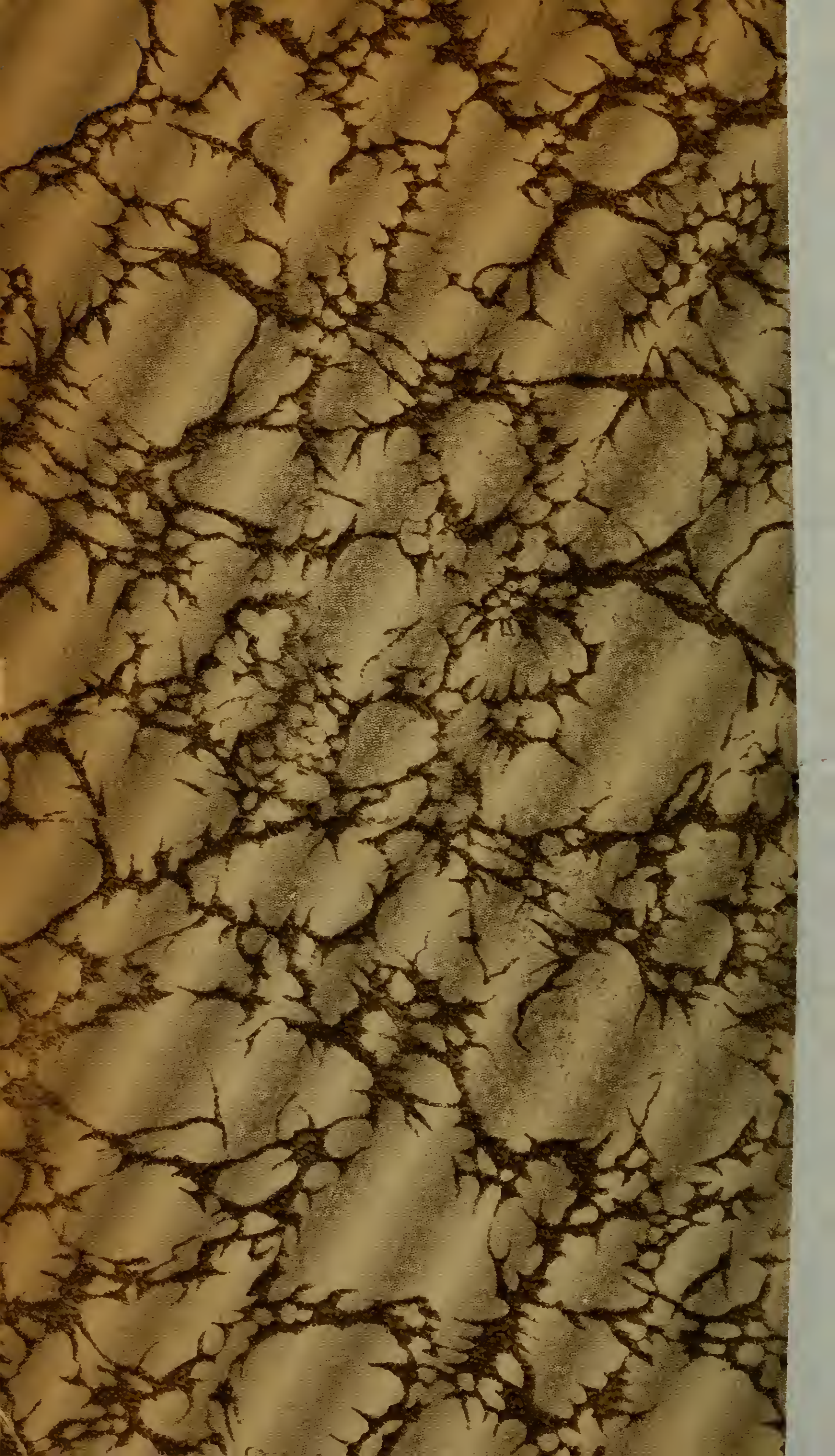
Voilà le bon esprit voltairien. Victor Hugo a dit quelque part :

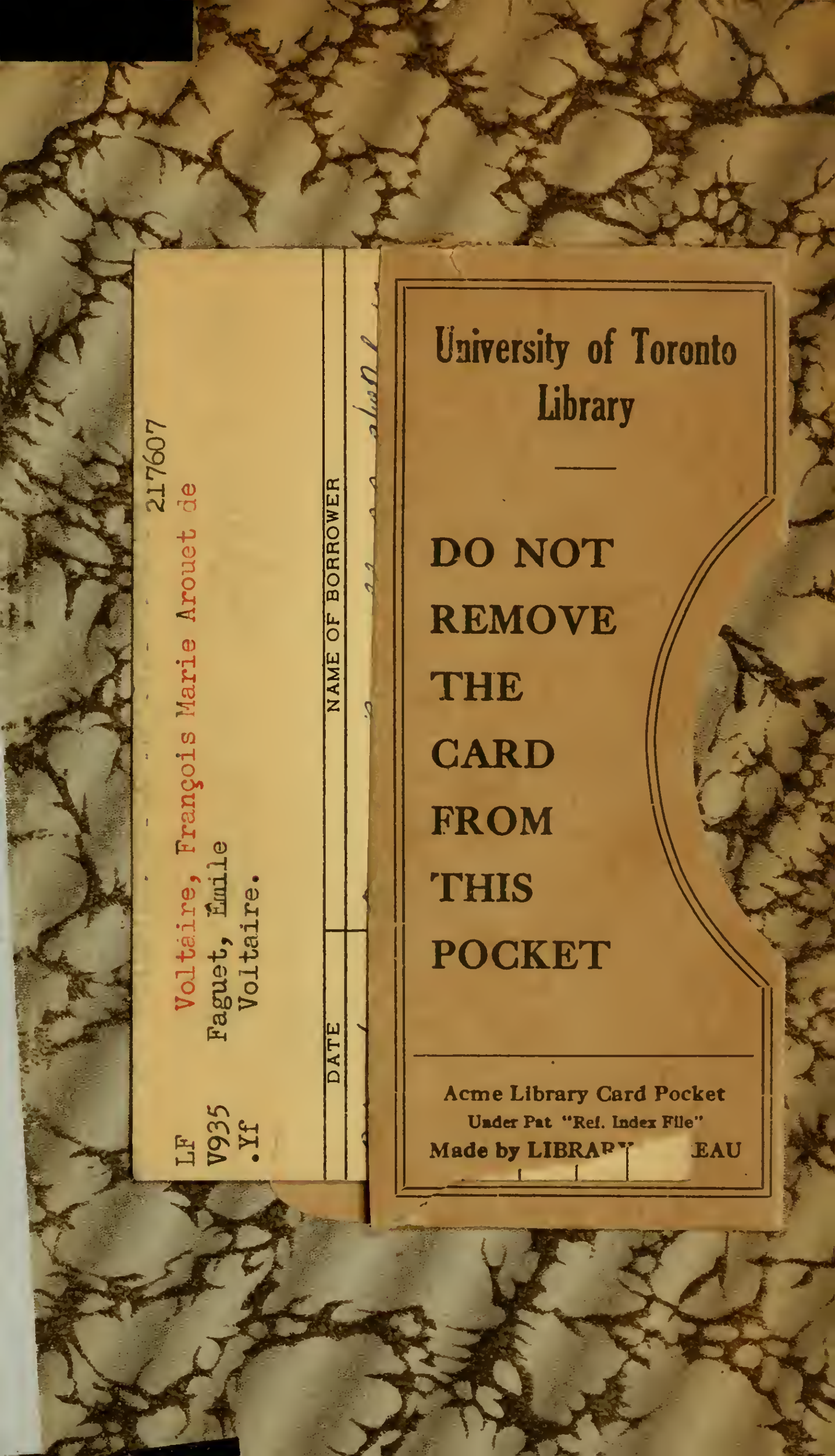
> O pays de Montaigne ! O pays de Voltaire !

Ce n'est pas tout à fait le même pays ; mais s'il a voulu dire que la France est, ou devrait être, le pays de Voltaire un peu corrigé par Montaigne, il a eu raison, et ce serait un beau pays que ce pays-là. — C'est que Voltaire, c'est Montaigne, avec quelques passions, et quelques passions mauvaises, en plus, et en trop. Il y a un moyen, difficile à la vérité, d'avoir plus d'esprit que Voltaire : c'est d'en avoir autant, sans les passions qui lui en ôtent.

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Typographie Oudin et Cie.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
LF
V935
.Yf
Voltaire, François Marie Arouet de
217607
Faguet, Émile
Voltaire.
DATE
NAME OF BORROWER

